

COMMERCE

CAHIERS TRIMESTRIELS PUBLIÉS PAR
LES SOINS DE PAUL VALÉRY,
LÉON-PAUL FARGUE, VALÉRY LARBAUD.

HIVER 1929

CAHIER XXII

KRAUS REPRINT

Nendeln/Liechtenstein

1969

Reprinted by permission of Mrs. LELIA CAETANI HOWARD

KRAUS REPRINT

A Division of

KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED

Nendeln/Liechtenstein

1969

Printed in Germany

SOMMAIRE

MORVEN LE GAËLIQUE

POÈMES

MICHEL YELL

LE DÉSERTEUR

HENRI MICHAUX

LE FILS DU MACROCÉPHALE

ANDRÉ SUARÈS

FIORENZA

PAUL VALÉRY

PETITE PRÉFACE AUX POÉSIES DE T'AU YUAN MING

T'AU YUAN MING

ORAISON FUNÈBRE SUR SA MORT

TRADUIT DU CHINOIS PAR LIANG TSONG TAI

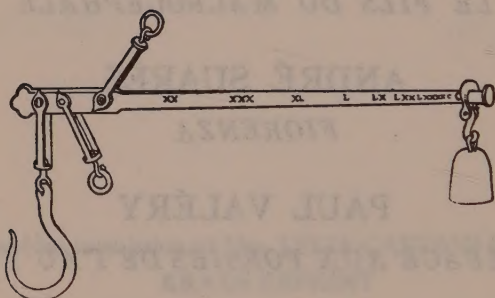
RUDOLF KASSNER

LE CHRIST ET L'ÂME DU MONDE

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR JEAN PAULHAN

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE CAHIER 2.900 EXEMPLAIRES
DONT 100 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN
GELDER NUMÉROTÉS DE 1 A 100, 300 EXEMPLAIRES
SUR PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS DE 101 A 400,
ET 2.500 EXEMPLAIRES SUR ALFA NUMÉROTÉS
DE 401 A 2900.

N° 2079



CHANSON

POÈMES

*J'ai perdu ma bécotie
et j'ai pu
Je cours à la poudrette
si Dieu me les rendra.*

*Je suis chez Jean le Cox
et chez Marie Maria.
Va-t'en voir chez Hérodé
Pour-être à la sauté.*

*Pourquoi dis-tu la ville
toute la ville était là
à voir danser nos pous
avec mon petit chat.*

CHANSON

*J'ai perdu ma poulette
et j'ai perdu mon chat,
Je cours à la poudrette
si Dieu me les rendra.*

*Je vais chez Jean le Coz
et chez Marie Maria.
Va-t'en voir chez Hérode
Peut-être il le saura.*

*Passant devant la salle
toute la ville était là
à voir danser ma poule
avec mon petit chat.*

*Tous les oiseaux champêtres
sur les murs et les toits
jouaient de la trompette
pour le banquet du roi.*

CIMETIÈRE

*Si mon marin vous le chassez
au cimetière vous me mettrez,
rose blanche, rose blanche et rose rouge.*

*Ma tombe, elle est comme un jardin,
comme un jardin rouge et blanche,*

*Le dimanche vous irez, rose blanche,
vous irez vous promener,
rose blanche et blanc muguet,*

*Tante Yvonne à la Toussaint
une couronne en fer peint
elle apporte de son jardin
en fer peint avec des perles de satin,
rose rouge et blanc muguet.*

*Si Dieu veut me ressusciter
au Paradis je monterai, rose blanche,
avec un nimbe doré,
rose blanche et blanc muguet.*

*Si mon marin revenait,
rose rouge et rose blanche,
sur ma tombe il vient auprès,
rose blanche et blanc muguet.*

*Souviens-toi de notre enfance, rose blanche,
quand nous jouions sur le quai,
rose blanche et blanc muguet.*

LE CONSCRIT

*J'aurai tricorne avec plumet,
galons d'or et galons d'argent,
baudrier, sabretache.*

*Ah ! me voilà joli garçon
et toutes les filles pour me regarder.*

*Va tirer ton billet, Yanik,
va le tirer et tu es pris.*

*Adieu, ma petite Marie,
avec vous je me conduirai comme un chrétien :
Retour des Iles, je vous prendrai
Comme il a été promis.*

*Les négresses ne me feront pas oublier
votre coiffe et votre corselet
ni vos beaux yeux.*

*J'aurai tricorne avec plumet
et des histoires à raconter
aux fileuses à la veillée.*

*Adieu, mon père ! adieu la métairie,
Je pars pour l'armée du Roi de France,
je pars aux îles de la mer,
je pars aux pays des nègres.*

LA VEUVE ET L'ARTILLEUR

— *Il n'y a pas d'autre ciel que vos yeux,
Quand la lune est dans la mare
c'est votre figure que je vois.*

— *L'artilleur, je suis veuve et mère d'un petit.*

— *Quand la pluie fera briller la fenêtre
nous bercerons le petit à deux.*

— *Avez-vous peur des balles
que vous n'êtes pas à la guerre.*

— *Lorsque le soldat tombe à terre
alors son âme monte au Dieu de gloire.*

— *Pour le pays il faut la mort,
le Sauveur est mort pour les hommes,
veuve ! c'est pour vous que je voudrais mourir.*

— *Ensorcelé vous êtes ! que votre cœur s'enflamme
pour tous les chrétiens et pour le roi emprisonné.*

LE PRÊTRE ASSERMENTÉ

1793

*Maintenant les curés se marient,
notre curé a pris Marie.*

*Son premier enfant sera pape,
le second du lit prince de trône,
roi le troisième ou empereur.*

*Le curé ira voir son oncle,
le diable en noir qui vient la nuit
sur la roche rouge à Kergildat ;*

*Diable et curé s'entendront
à danser sur les cailloux de la plage.*

*Monsieur le curé, prenez-en une plus riche,
vous serez plus vite évêque avec des écus.*

Non ! Je guignais Marie

*du temps que j'étais clerc,
clerc à Saint-Pol dans le Léon.*

*Vive la nation ! c'est elle
qui prend l'enfer pour moi.*

*Je dirai la messe en langage huguenot
et les sorcières feront la musique,
les farfadets seront enfants de chœur
et le grimoire sera mon psautier.*

*Alleluia ! mon oncle est diable,
ma tante c'est la papesse Jeanne.*

*J'irai voir le curé rouge
pour apprendre la danse
des prêtres assermentés.*

RUSES

*Dites que vous venez comme domestique !
dites que vous allez à la chasse
et que vous vous arrêtez en passant !
dites que vous êtes là comme mendiant
et que vous voulez un verre d'eau claire !
dites que vous êtes là comme colporteur
pour vendre des dessous de coiffe,
dites que vous venez comme chanteur de complainte,
dites que vous venez comme soldat permissionnaire
pour coucher dans le hangar ou l'écurie,
dites que vous venez pour l'impôt
ou pour acheter des légumes,
dites que vous venez comme huissier
pour saisir toute la métairie,*

*comme voyageur en promenade
pour regarder la lande et la rade
et préparez un petit billet
si votre promise sait lire.*

LE CLERC

*« Les clercs entre deux sommeils,
les clercs sont comme les autres.
Jusqu'à ce que l'eau dégoutte de votre caban
à rôder par tous les temps,
usez autant de souliers que vous voudrez,
à rôder autour de la maison.
Il y a trois chemins autour de la maison,
autour de chez mon père il y a trois chemins,
prenez celui que vous voudrez
mais laissez votre espoir dans le fossé.*

*Vous ne serez pas davantage aux autres hommes,
J'entrerais au couvent de Morlaix,
Vous entrerez au couvent des filles :
Les cloches savent dire le nom d'un amoureux.*

— *Le couvent n'est pas mon affaire
mais la danse et les pardons.*

— *Vous n'irez pas longtemps sans voir le démon
et vos cheveux deviendront blancs
par l'effet du mépris du monde.*

LE SABOTIER

*Pour garder ma coiffe de la pluie
je suis entrée dans la hutte du sabotier.*

*« Ici vous resterez, me dit-il, avec moi,
mieux vaut reine des sabotiers
que servante d'auberge.*

*— Triste royauté, lui dis-je, qu'y a-t-il
dans la hutte du sabotier : vin blanc, vin rouge
et réserve d'eau-de-vie ?*

Une fille n'est pas adonnée aux liqueurs :

*De laiterie, je n'en vois pas
ni de baratte pour le beurre.*

*Il faudra douze vaches laitières
à mon époux s'il veut de moi,
douze taureaux noirs, douze bœufs de charrue,*

*quelques charrettes avec leurs chevaux,
terres à blé, terres d'avoine,
terres de luzerne et de légumes,
trois grandes armoires à la maison,
deux lits clos avec bancs tossel
et une table pour les valets de ferme.*

*— Retournez donc à votre auberge
et attendez patiemment un épouseur
en priant pour un miracle
car ce n'est point dans les auberges
que vous trouverez les propriétaires fonciers. »*

L'ÉCORCHEUR DE CHEVAUX

*Inutile de faire semblant
de fermer la porte sur l'aire
puisque Cozic viendra ce soir,
disait le père châtreur de truies.
Quand j'entendrai le lit remuer
j'irai chercher mon fusil.
Quand j'entendrai ses sabots sur l'escalier
j'irai chercher le garde champêtre
et tous les deux vous irez sur la route de Nantes.
Vous finirez vos jours ensemble
entre les poteaux patibulaires,
et ceux qui vous ont cachés,
votre mère et Yannick le pâtre,
la petite Marie la bergère*

iront avec vous et votre écorcheur de chevaux.

— *Taisez-vous, châtreur de truies,
et mettez votre main sur votre tête
pour savoir si vos cornes ont poussé.*

— *Plutôt que de vivre avec des femmes
qui ne rougissent pas d'aller à confesse
sans dire tous leurs péchés
j'aimerais mieux me jeter à l'Odéon.*

— *Allez où vous voudrez pourvu que nous soyons libres
d'aimer qui nous aime.*

*Tenez ! Voilà votre bouteille de vulnérable,
buvez votre compte et allez dormir.*

LA PETITE SERVANTE

*Préservez-nous du feu et du tonnerre,
Le tonnerre court comme un oiseau,
Si c'est le Seigneur qui le conduit
Bénis soient les dégâts.
Si c'est le diable qui le conduit
Faites-le partir au trot d'ici.*

*Préservez-nous des dartres et des boutons,
de la peste et de la lèpre.
Si c'est pour ma pénitence que vous l'envoyez,
Seigneur, laissez-la moi, merci.
Si c'est le diable qui le conduit
Faites-le partir au trot d'ici.*

*Goitre, goitre, sors de ton sac,
sors de mon cou et de ma tête !
Feu Saint Elme, danse de Saint-Guy,
Si c'est le diable qui vous conduit
mon Dieu faites-le sortir d'ici.*

*Faites que je grandisse vite
Et donnez-moi un bon mari
qui ne soit pas trop ivrogne
et qui ne me batte pas tous les soirs.*

LA MÈRE DU PRÊTRE

*Pauvre je ne serai pas toute ma vie,
non, non ! je n'irai pas sur les routes
toute ma vie avec bâton et sac.*

*Fermière et veuve j'étais il n'y a pas longtemps encore,
maintenant j'aurai mon fils prêtre
et mes péchés seront pardonnés.*

*Vendez tout ! vendez tout ici,
alors avec l'argent j'irai à l'école des Frères,
à l'école des Frères j'irai,
petit et grand séminaire.*

*— Petit et grand séminaire ! oui vous irez, mon fils
et prêtre après vous serez
prêtre pardonnant les péchés à vos père et mère.
Vendez tout ! et tout j'ai vendu*

*mon fils est au grand séminaire
et moi je suis par les rues, par les foires et par les champs ;
Mon fils, quand vous serez prêtre
c'est moi qui tiendrai la maison,
toujours en robe de dimanche
pour recevoir les autres prêtres,
l'évêque et le Pape s'il lui plaît de venir.
Pauvre je ne serai pas toute ma vie,
regardez mon sac et mon bâton,
c'est la dernière fois que vous les voyez.*

LES DEUX MAITRESSES

*Une au nord, une au midi.
j'en ai deux à ma volonté,
Celle du nord n'a pas mon amour
C'est elle qui est fière de moi.
« Ne prenez pas celle du midi
car vous n'en aurez que souci,
Plus de larmes qu'il n'y en a à la fontaine. »
Allez parler raison quand l'affection nous tient !
Je bâtirai un ermitage quand elle sera morte
et je ne veux plus voir de femelle :
Au bord de la route, un ermitage,
chacun me donnera un peu de soupe
mais les femmes sont priées de rester dehors.
Si vous m'avez aimé, maîtresse du nord,
apportez-moi un croûton de pain noir,
un crucifix pour prier le Créateur de la Terre.*

PRÉSERVÉ DE L'ENFER

*Une bouteille de Lourdes sous chaque bras
mettez-les quand la mort viendra
pour éteindre le feu de l'enfer.*

*A mes pieds mes galoches à fer
pour marcher sans brûler mes bas.*

*En rond et grand comme un chapeau
tatouage de marin sur ma peau
à l'image du Roi des cieux
pour voir démons courir au trot
côté du dos et de la queue*

*Et puis sur mes verres de lunettes
bien amarrées contre ma tête
collez les Faces Marie Jésus
de peur que de là-bas je les perde de vue.*

NOËL

— *Qui aidera ma pauvre femme
dans sa délivrance d'accouchement ?*

— *Mon Dieu il est très tard
tout mon monde est au lit.*

— *Où ira ma pauvre femme
pour sa délivrance ?
une fille de haute naissance
accoucherait sur la terre nue ?*

— *Les grottes ne manquent pas
sur la montagne de Bethléem !*

*Quand Sainte Marie et Saint Joseph
furent partis avec l'âne blanc
le fils de l'aubergiste arriva :*

« Vous avez travaillé à votre damnation,

*Père. La fille de Sainte Anne a épousé le Saint Esprit
et c'est Dieu qui vient sur la terre.*

*— Courez vite après eux
que nous ne manquions notre Paradis
Et vous, ma femme, levez-vous,
mes trois filles, préparez des bouteilles
d'eau chaude, et cédez votre lit
aux empereurs du Paradis.*

*— Laissez-nous tranquilles, mon père,
nous voulons dormir ainsi que notre mère.
Demandez à Jeanne l'infirmes
de s'occuper des voyageurs.
« Infirmes elle ne restera pas,
dit Saint Joseph en rentrant,
mais notre servante si elle veut
et ses gages sont le Paradis,
l'Ecurie sera bien pour nous.*

*Sainte Jeanne, soyez à genoux,
vous voilà guérie de vos maladies,
le fils de l'aubergiste est berger
il viendra avec les Rois et les bergers,*

et bientôt le ciel s'ouvrira pour eux.

L'écurie était claire comme le jour.

On avait demandé une lanterne

et Dieu le Père envoya mille cierges.

Alleluia ! Alleluia ! Alleluia !

AUTRE NOËL

*Le long des rues, le long des routes
une jeune dame enceinte sur un âne,
un âne conduit par un homme barbu,
c'est une jeune dame de la noblesse
mais son mari n'est qu'un ouvrier,
artisan menuisier ! et non pas vagabond.*

*Plusieurs anges fourriers marchaient devant
afin de préparer le logement
mais personne ne les a écoutés.*

« Vous refusez la sainteté et votre paradis.

*— S'il est écrit qu'il doit naître dans un hangar
je préparerai une botte de paille dans mon écurie
il y a là des bœufs et des moutons.*

J'enverrai chercher la sage-femme.

— De sage-femme il n'est pas besoin,
le Saint Esprit fera le travail par un miracle.
Préparez plutôt des chambres pour les rois mages.
et un tonneau en perce pour les Bergers
Allez chercher du gui qui porte bonheur
et des branches de houx.
Le jour d'Emmanuel s'appellera Noël.

NOCES DE CANA

— *Pour les inviter à vos nocés
qui sont cette dame et son fils ?*

— *Des vagabonds ce ne sont pas
mais les arrière-enfants des rois,
par Sainte Anne et Saint Joachim,
les petits-fils du roi David.*

— *Pour des personnes de dynastie
quelle profession que menuisier ?*

— *Le menuisier du Saint-Esprit
à chaque coup le rabot fait une gèneuflexion
devant l'Enfant Dieu.*

— *Les deux convives au bout de table
vers le mur qui joint l'étable
qui donc les connaît ces gens-là ?*

— *Que personne ne demande un miracle
ou jamais miracle ne fera.*

STABAT MATER

— *Ne pleurez pas, Madame, si votre fils est condamné, il ressuscitera par miracle après l'enterrement.*

— *Comment ne pas pleurer pour un tel fils.*

— *Ne pleurez pas si vous pouvez vous empêcher.*

— *Laissez-moi passer, je veux aller près de Lui, Je veux mourir avec mon fils.*

— *Vous mourrez à votre heure, Madame, et vous ressusciterez pour l'Assomption.*

Ne pleurez pas, ma mère, disait le Fils Unique, je sais ce que j'ai à faire.

Gardez mon sang ! c'est un Trésor, on ne l'aura que par ma mort.

— *Quelle mère s'arrêterait de pleurer en perdant un fils de trente ans !*

— *Croyez en Moi, ma mère.*

— *Vous êtes Dieu sur terre,*

obéissez à Votre Père,

je resterai sous le poteau à pleurer.

— *Consolez ma mère, Saint Jean.*

— *Et qui me consolera, Seigneur ?*

— *Je vous consolerais avec les Sacrements.*

BERCEUSE DE LA PETITE SERVANTE

*Ton père est à la messe,
ta mère au cabaret,
tu auras sur les fesses
si tu vas encore crier.*

*Ma mère était pauvre
sur la lande à Auray
et moi je fais des crêpes
en te berçant du pied.*

*Si tu mourais du croup,
coliques ou diarrhées,
si tu mourais des croûtes
que tu as sur le nez,*

*Je pêcherais des crevettes
à l'heure de la marée
pour faire la soupe aux têtes :
y a pas besoin de crochets.*

CHANSON

*Souric et Mouric,
rat blanc, souris noire,
venus dans l'armoire
pour apprendre à l'araignée
à tisser sur le métier
un grand drap de toile.
Expédiez-le à Paris, à Quimper, à Nantes,
c'est de bonne vente !
mettez les sous de côté,
vous achèterez un pré,
des pommiers pour la saison
et trois belles vaches,
un bœuf pour faire étalon.
Chantez, les rainettes,*

*car voici la nuit qui vient,
la nuit on les entend bien,
crapauds et grenouilles,
écoutez mon merle
et ma pie qui parle,
écoutez toute la journée,
vous apprendrez à chanter.*

CHAPEAU

*Une volée de pigeons sur un pommier,
une volée de chasseurs, il n'y a plus de pigeons,
une volée de voleurs, il n'y a plus de pommes,
il ne reste qu'un chapeau d'ivrogne
pendu à la plus basse branche.*

*Bon métier que celui de marchand de chapeaux,
marchand de chapeaux d'ivrognes.*

*On en trouve partout dans les fossés
sur les prés, sur les arbres.*

*Il y en a toujours des neufs chez Kermarec
marchand de chapeaux à Lannion.*

C'est le vent qui travaille pour lui.

*De petit tailleur que je suis
je me ferai marchand de chapeaux,*

le cidre travaillera pour moi.

*Quand je serai riche comme Kermarec
j'achèterai un verger de pommes à cidre
et des pigeons domestiques ;
si j'étais à Bordeaux je boirais du vin
et je marcherais tête nue au soleil.*

MORVEN LE GAËLIQUE

LE DÉSERTEUR

I

Tout le long du jour le soleil accaparait le calvaire. Il calcinait le roc, roussissait les mousses et les lichens, et sur la pierre ulcérée, il ne se lassait pas de chauffer la vieille croix byzantine. Jusqu'au soir elle trempait dans la fournaise comme si les tenailles et le marteau, la lance et les clous, tout l'appareil de la crucifixion rivé entre ses bras de fer, allait être forgé de nouveau, rebattu sur l'enclume. Point de supplicé sur la croix, mais à cette place où le poids d'une tête fit fléchir la balance, un cœur serti dans la couronne d'épines. Le cœur est là, sur la croix, défiant la morsure du temps, la rouille des siècles ; les membres et la chair sont épars sur les flancs de la montagne. Partout où le roc retient un peu de terre, la chair s'accroche sur les pentes, arrachant au maigre lopin quelques gerbes de seigle, un boisseau de blé noir. Transpercée du soleil, flagellée des bourrasques, elle saigne sous le faix, la charge de foin ou de bois qu'elle traîne sans répit à travers les raillères, poursuivie par cette malédiction qui semble toujours plus s'appesantir sur elle : « Tu travailleras dans la sueur, ô chair des fils de l'homme et jusqu'à ce que la mort te dissolve, les os que tu portes te meurtriront. »

Tout le long du jour, le soleil accaparait le calvaire ; mais quand la marée du soir, refluant du Stillom, emplissait la vallée, l'ombre, à son tour, s'emparait de la pierre. A cette heure, le grand corps écartelé sur la montagne rassemblait ses membres dispersés, roués par la peine. Le troupeau dévalait dans les ravines, vers

l'humble hameau, l'îlot de cabanes et d'étables dressées contre le calvaire. Et le feu ranimé dans l'âtre, le brouet lapé hâtivement, l'écuelle de lait vidée, les plus jeunes montaient s'étendre sur les degrés de la butte où ceux qu'avait refusés la dure tâche du jour, occupaient déjà la place accoutumée.

Ce soir-là, comme la veille, le fou renversé sur la roche, les bras et les jambes raidis, les genoux rapprochés, perdait son regard dans le ciel. Son âne, près de lui, broutait l'herbe rare. Assise au sommet du tertre, la tête appuyée contre la croix, une femme, jeune encore, la cancéreuse, s'efforçait de puiser dans l'air allégé un peu de fraîcheur : elle se redressait, la bouche entr'ouverte, glissait une main sous son corsage vers un sein imaginaire, y enfonçait ses ongles.

Au-dessus de cette femme, dont la silhouette se détachait sur la rougeur du couchant, deux jeunes hommes, deux mutilés de la guerre, tiraient, de courtes pipes, une âcre fumée. L'un, étendu sur le côté, montrait un moignon que terminait une béquille ; l'autre, à plat ventre, étayait, d'un poignet tronqué, sa robuste mâchoire. « Du tabac, ça ? — dit le premier, en avalant une bouffée qui le fit renâcler tout à coup. — De la paille ! En attendant qu'ils nous bombardent avec leur foin d'Amérique ! »

« Et leur pain aux fèves ! — répliqua l'autre — une pâtée à rebuter les porcs ! Ce soir elle m'est restée dans la gorge. Vous avez pu l'avalier, pépi ? »

Le singulier petit vieillard vers qui s'était tourné le manchot, était assis à califourchon sur une roche. Aussitôt dévisagé, il plissa ses paupières narquoises, et dans une sorte de grognement : « Les vieux mangent du millas — dit-il — et il ajouta :

« Vous autres, depuis que vous êtes revenus de la guerre, vous grommelez toujours. A chacun son temps. Nous avons eu notre compte aussi. »

C'était le plus vieux montreur d'ours de la vallée.

« Ah ! tu peux te vanter, pépi ! — riposta l'amputé de la jambe — Parlons-en de tes campagnes avec Martin. Portez armes ! Tram, tram, tram, dansez tra la la ! Et zim, voilà les gros sous qui pleuvent dans le béret ! »

Pour toute réponse, le vieillard cracha sèchement sur le rocher.

« Ohé l'innocent, prends garde à ta bourrique ! »

La puissante carcasse d'où sortit cette exclamation, apparut au ras du calvaire, barra la croix, puis s'abaissant, replia toutes ses pièces le long du rocher.

« Ohé ! Ton âne est dans les maïs ! »

Pas plus que le roulement du Garbet dans la brèche du gouffre, la voix de Morère ne pouvait tirer le fou de son silence. Pendant des heures, il était resté enseveli dans les sables, où l'avait précipité sur l'Yser, l'explosion d'une torpille. On avait redonné le branle à son cœur ; mais sa pensée s'était fixée à jamais. Et si le balancier battait encore dans la cage de l'horloge, l'aiguille s'obstinait à marquer sur le cadran, cette seconde tragique d'un temps impondérable entre la vie et la mort.

« Il est servi ! — dit le manchot à celui qui avait interpellé le fou et le secouait maintenant avec rudesse — Bousillé son cafard avec la cervelle ! »

Il secoua rageusement la cendre de sa pipe, et comme un nouveau personnage, une sorte de silène, escaladait le tertre, il se hâta de l'interpeller :

— « Eh Basilou ! Qu'est-ce qu'il dit ton canard aujourd'hui ? »

— « Toi, je te vois venir » — répliqua l'homme. Et montant toujours, avec un roulis du ventre sur ses cuisses arquées, il se laissa choir lourdement sur la butte.

« Alors, quelle nouvelle ? » reprit le manchot.

Un sourire ironique accueillit cette question. Et Basile Ferrus croisa ses petites jambes et dressa la corne de son mouchoir qu'il portait, à la « massataise », une pointe relevée sur le front, les bords roulés au-dessus des oreilles. On l'appelait aussi Cascaret, le Marin, la Gazette ; car il était le seul à lire le journal, à le commenter sur le calvaire. Tout jeune il avait émigré en Amérique. Les marées l'avaient porté d'un continent à l'autre, jeté sur tous les quais, ballotté sur les ponts des transatlantiques. Et ses angles s'étaient usés peu à peu, son corps avait pris la rondeur d'une courge trop mûre, sur laquelle s'équilibrait le biscaïen de la tête.

« Alors, Basilou, ils ne l'ont pas votée ? » — demanda précipitamment le mutilé.

« Vous vous en faites un sang, avec cette loi d'amnistie ! » — consentit enfin à répondre Ferrus. — Eh bien, non ! Mais il y a eu du chambard et des coups de gueule, et les petits camarades ont gagné des points. Ah oui, vous les reverrez bientôt. Je vous dis, moi, qu'ils sont derrière les ports, à guetter le signe. »

D'un geste sûr, il visa dans le ciel, où vacillaient les premières étoiles, la herse gigantesque des monts d'Aulus, hérissée entre ce pays et l'autre.

« Allons donc, tu blagues ! » — protesta l'amputé de la jambe.

« Patience... — reprit Ferrus — Il y aura des feux de joie là-haut, avant la Saint Jean prochaine. »

— « Tais-toi, Cascaret ! » — dit le manchot d'une voix sourde. Mais le marin reprit avec un dédain tranquille :

« Ils descendront tous, mes amis, bien en forme et les poches pleines de pesetas. »

Le même sursaut dressa les deux jeunes hommes, un seul cri leur tordit la bouche :

« Jamais ! »

Et comme l'amputé de la jambe se laissait retomber sur le roc, l'autre, ramassant sa rancœur et brandissant son poing tronqué dans la direction de la montagne :

« Eux, revenir ! — s'exclama-t-il — Cau, Varilles, Jean Ilhas... ! Travailler leur bien ici, quand nous mangeons le nôtre ! Tu mens ! Ce n'est pas possible ! »

Il abattit le moignon dont il menaçait la fontière, et la voix morne et presque résignée :

« Amochés », nous le sommes ! — dit-il. — Au moins qu'ils nous achèvent avant de voter cette loi ! »

« Temps de malheur, temps de rigueur, — intervint le vieux montreur d'ours — mais quand les mauvais jours sont passés..... »

Il n'acheva pas ; Morère l'interrompit soudain, et d'un ton décisif qui suspendait toute réplique :

« Jamais ils ne l'auront cette amnistie ! »

La confiance en soi, que fortifiait chez Morère la volonté la plus despotique, ces paroles venaient de la trahir. Aussi tenace que le roc qui l'avait vu naître, aussi méfiant que l'isard, il n'était pas moins sûr que l'ours de son adresse et de sa force.

« Hé, hé, — dit perfidement le marin — Tu parles comme si ta fille ne devait plus quitter le capulet noir. »

— « C'est son affaire. L'humeur lui passera déjà » — ricana Morère.

— « Hé ! voilà plus de quatre ans que le drôle a tourné le dos dans le col ! »

— « Laisse-le courir ! Il n'est pas près de la tenir. »

— « Plus près que tu ne crois, peut-être... Faudrait voir à faire rancir le vin pour la noce... »

— « Malheur de Dieu ! Qu'il revienne et qu'il s'y frotte ! Je le... Mais je suis bien tranquille, Cascaret. »

— « Cht... — dit le marin — Si les vieux allaient t'entendre... »
Et il se pencha sur le vallon qui se resserrait au pied du calvaire.

« Qu'ils sortent de leur trou ! Il y a beau temps que le hibou ne se risque plus qu'à la nuit noire, avec sa chouette ! Houhouhou... »
Le cri grossit, passa comme le vent sur la butte. Et tous ceux qui étaient là, se mirent à ramper autour de Morère. Des torsos, des échine, se détachaient du roc ; un bras tourna comme un fléau et l'on entendit siffler une pierre dans les maïs du vallon.

« Houhou Guillaume ! » glapit une voix aigre.

Mais de ce ton circonspect, qui révélait les longs soliloques du montreur d'ours :

« Fichez-leur donc la paix ! — dit-il — Ils en ont de reste avec leur malheur ! C'est assez que leur fils ait déserté, sans qu'on raconte qu'Ilhas a poussé son goujat de l'autre côté ! Des faussetés ça, des inventions malignes... »

« Demande-le donc à Jouan d'Anet ! » insinua Ferrus.

Déjà le chasseur d'isards s'écriait :

« Si c'est vrai ! Aussi vrai qu'ils m'ont fait manquer ce jour-là un coup double dans le port ! »

Et ménageant son effet par un silence :

« Douze cornes ! — poursuivit-il. — Un beau troupeau, ma foi ! J'avais la sentinelle au bout de mon fusil. Avant de tirer, je les regardais brouter, comme des moutons sur le tuc. Mais pft, voilà tout ça qui cabriole et le vent n'avait pas viré, les amis ! Alors je lève la tête... Que je meure si je mens ! Tous les deux... je les vois là, comme je vous vois... le père et le fils, en train de se défilier dans le loc d'Ifer !

« Et tu as plaint ta poudre ? » — riposta l'un des mutilés.
Morère se redressa soudain et portant au loin chaque syllabe, dans la transparence de ce soir de canicule :

« L'amnistie ! — vociféra-t-il — Qu'ils comptent dessus les vieux fous ! Ils crèveront tous, avant que leur pourriture de goudjat ait repassé la frontière ! »

Une grande ombre apparut, à ce moment, au sommet du calvaire.

« Adissiatz » — dit-elle — Guillaume n'est pas là ? »

« Le vieux putois n'est pas loin — railla Ferrus — Que lui veux-tu, Camarot ? »

« Une mauvaise affaire... »

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda Morère.

« Ses bêtes sont malades... »

Et le pâtre Amilhat hocha la tête et s'appuya des deux mains sur son bâton.

« La fièvre ? » dit vivement Morère.

Ils se soulevaient vers le pâtre, tendaient une oreille inquiète en retenant leur haleine.

Amilhat reprit lentement :

« Elle est sur le Caudéret... sur le troupeau de Guillaume. »

Le même sentiment s'empara de tous. Mais leur pervers plaisir, une vision le corrompait tout à coup : la menace du spectre évoqué par Amilhat et qui leur paraissait s'étendre déjà, conquérir lentement toute la chaîne des montagnes...

II

La lune ouvrait maintenant ses écluses sur le stillom. La pierre lavée, la vase et l'écume emportées vers le large, le récif élevait, dans la trêve du silence, une croix nouvelle. Ce n'était plus le gibet noirci par la foudre de midi, mais un arbre lumineux qu'éventait la brise et qui semblait prendre à la nuit tous ses baumes, pour les verser sur le calvaire. Le roc fraîchissait enfin ; les mousses altérées, les lichens épuisaient leur soif. Et la bienfaisante rosée pénétrant jusque dans son sein, apaisant sa blessure, cette femme qui ne s'était point détachée de la croix, plia comme une branche sous un fruit trop mûr. Un bruit de pas glissa sur son sommeil. Comme un mime attardé sur la scène déserte, une silhouette frôla la croix, diminua rapidement sous la rampe ; puis, oscillant au-dessus de cette anse où des toits confus renflaient leurs chaumes, elle atteignit une cabane, dont les volets disjoints égouttaient encore un peu de lumière. Un instant elle s'arrêta sur le seuil ; mais la porte s'ouvrit brusquement et la femme de Guillaume Ilhas reconnaissant la fille de Morère, la saisit aux épaules et l'attira contre elle, à l'intérieur de la maison.

L'aube n'avait pas encore blêmi, quand la porte de la cabane s'entr'ouvrant de nouveau, laissa passer la haute stature, à demi courbée, du pâtre Amilhat. Derrière lui, parut Guillaume Ilhas,

puis sa femme Justine. Le berger s'engagea le premier dans la brume, sur l'aride sentier creusé entre les roches. Il allait sans fatigue, d'un pas large et balancé, la gourde et le bissac au flanc, le tricot de laine à l'épaule. Parfois, il enjambait des murs de pierre, des fagots d'épines, obliquait dans des prés mouvants comme des fondrières. Ses compagnons hissaient péniblement leurs membres dans les dédales du sentier. Il s'arrêtait pour les attendre. Puis tous trois repartaient dans le petit jour trouble, sans échanger une parole. Des piverts s'abattaient devant eux, d'un vol mécanique, des coqs s'enrouaient à déchirer le brouillard.

Le soleil se levait quand ils atteignirent, sur les derniers prés, les cabanes où campaient quelques faneurs pendant la canicule. Elles s'éveillaient dans un gloussement de volaillies, des grognements de porcs. Les hommes affûtaient leurs faux devant les portes, les femmes allumaient le feu, préparaient la nourriture des bêtes.

Ils évitèrent le hameau et se détournant, par un bois de hêtres gagnèrent rapidement le col.

« Le regain sera vite fauché par ici ! — dit le pâtre, en longeant l'un des versants, où l'herbe était grillée jusqu'à la racine — C'est une vraie malédiction, Guillaume ! Avez-vous jamais vu une année pareille ! »

Il le provoquait à parler ; mais Ilhas ne voulait pas l'entendre. Un seul ami lui fût-il resté, qu'il l'eût repoussé. Il grattait sa lèvre à l'écart, éloignait sa femme par de dures syllabes, arrachées, comme à regret, à l'aridité de son silence.

« Après la sécheresse, la maladie ! — reprit Amilhat — Bah ! il y aura toujours assez de foin pour le bétail qu'on ramènera dans les granges ! »

Le vieillard le suivait sans répondre. Une rampe abrupte les laissa sur l'échine du Géou, qui disloque au loin ses vertèbres de

pierre. Ils s'abandonnèrent aux pistes des bergers. A cette heure déjà, les grands blocs de schiste blanchissaient au soleil. Couchées dans des flaques d'ombre, les brebis, les chèvres, se tassaient autour de l'homme. La canicule épuisait les dernières sources. Un rare filet de rouille suintait parfois entre les éboulis, comme d'une veine qui se vide.

Justine avait rabattu son foulard sur son visage. La sueur trempait l'indienne et la collait aux tempes.

Une piste les perdit sur un pla brûlé, où de grands chardons semblaient s'étirer comme des insectes sur les pierres. Ils escaladèrent des marches taillées dans le roc. Au tournant du plateau, les monts d'Aulus étagèrent brusquement leurs cimes dans le ciel.

Comme fascinée, Justine s'arrêta sur la corniche. Elle rejeta son madras et, d'une main qui tremblait en parcourant les crêtes, elle désigna une brèche découpée comme un créneau dans le rempart.

« Le port de Marterat ! » murmura-t-elle. Et la voix hésitante, elle demanda :

« C'est par là... Gérôme ? »

« Oui, c'est par là qu'il descendra. — répondit tranquillement le berger — Le port de Marterat est le plus sûr. »

Elle étouffa un soupir et reprit sa marche à côté d'Ilhas. Il allait toujours du même pas somnambule, dressant sur les tucs sa morne silhouette et s'élevant, peu à peu, vers les hauts pâturages, au pied des dernières falaises. Midi les surprit dans le cirque du Cauderet. C'est là qu'Amilhat paissait les bêtes d'Ilhas pendant l'été.

Le troupeau gisait sur un gazon pelé, parmi les blocs. Seul un grand taureau noir vint à leur rencontre et flaira Guillaume avec méfiance.

« Paix, paix, Balarout ! » dit Amilhat.

Et montrant le bétail échoué sur le pâturage :

« De si fières génisses ! Quelle misère de les voir là, comme à l'abattoir ! Rien à faire. La fièvre bout dans la carcasse. Il faut qu'ils la bavent ! »

Il secoua la tête avec force. Puis il s'avança vers un bouvillon couché sur le côté, lui empoigna le mufle et le troussa sur les gencives.

« Bigrédié ! — jura-t-il — le chancre se crève ! »

Justine s'était penchée sur la bête. Une sorte de rictus étirait ses traits, distendait ses lèvres. Instinctivement, elle se tourna vers Ilhas. Pas un muscle ne faussait le profil du vieillard, n'animait la glaise durcie de son masque. Et lui, qui courait autrefois les gorges pour un agneau perdu, affrontant jusqu'aux précipices, il ne jetait qu'un regard distrait sur son troupeau et repartait déjà vers la cabane du berger.

Amilhat l'interpella :

« Guillaume ! Et le vinaigre ? »

Il ôta lentement sa besace, la remit à sa femme, puis poussant la claie qui fermait la hutte, il se glissa sous le toit de mottes de terre et de feuilles de schiste et s'étendit sur une litière de branches, entre les murs.

« Le pauvre homme ! — gémit Justine en ouvrant le bissac et tendant la fiole de vinaigre au berger — le voilà comme un innocent ! Jésus, qu'est-ce qu'il adviendrait de nous, si le petit allait ne plus rentrer ! »

Amilhat versait le vinaigre sur un linge, s'efforçait de panser la langue du bouvillon.

« Peut-on croire ça, ce qu'on raconte en bas, Gérôme, — reprit-elle — qu'il n'y aura pas de pitié pour eux ! »

« Ah ! si vous les écoutez... »

Et flattant l'échine du bouvillon :

« Toi, Griset, — gronda doucement, le pâtre — tiens-toi tranquille. »

Une vache levait vers lui son mufle, d'où pendaient des filets de bave. Pendant qu'il en essuyait l'écume, « Pas de pitié ? » s'exclama Justine. Et se frappant le sein :

« Qui est-ce qui nous habillera sur notre lit quand nous serons morts ? »

Amilhat avait saisi l'une des pattes de la vache et la palpait avec précaution.

« La couronne est enflée ! — dit-il — donnez-moi le remède. »

Elle s'attardait à chercher dans la besace ; puis ayant trouvé la drogue et s'oubliant jusqu'à la garder dans sa main :

« Il ne veut plus... rester là-bas, qu'il vous a dit ? » l'interrogea-t-elle.

Et plus bas :

« Alors... cette nuit ?... Pourvu que les douaniers ne montent pas au col ! »

Il lui prit l'onguent d'un geste impatient.

« Donnez vite ! Le mal n'attend pas », — grommela-t-il.

Mais elle, revenant à la pensée qui la torturait :

« Au moins qu'il ne se risque pas avant le coucher du soleil ! »

Il évitait de lui répondre. Il était las de lui redire les paroles de celui qui l'avait envoyé vers elle, de reprendre le récit qu'elle avait interrompu maintes fois, pendant la nuit, et qui n'avait fait qu'exaspérer son attente.

La présence d'Amilhat semblait peu à peu rassurer les bêtes. Il allait de l'une à l'autre, tâtait un pis malade, éprouvait des phalanges, lavait un ulcère entre des onglons. Justine était retombée dans le silence. Passive, elle suivait le berger, obéissait à ses

gestes. Mais tout le tourment de son esprit paraissait dans le regard qu'elle attachait sur les monts d'Aulus, au-dessus du cirque. La brèche de Marterat s'était rapprochée. Elle en distinguait les sombres parois, les arêtes hostiles.

Vers la fin de l'après-midi, quand le troupeau fut pansé, elle entra boire une écuelle de lait de chèvre dans la cabane. Puis laissant Ilhas toujours étendu sur la litière, elle monta s'asseoir à la pointe d'un grand rocher, qui s'avancait comme une sorte de môle au milieu du pâturage.

Elle s'y tenait depuis longtemps, guettant le soir, et la montagne avait déjà rabattu ses ombres sur le cirque, quand elle entendit japper le chien d'Amilhat. Elle eut un sursaut, se dressa effarée, cherchant autour d'elle. Sur l'un des derniers gradins taillés dans la muraille adverse, une forme humaine, indistincte encore, était arrêtée, comme à l'affût contre la corniche. Elle se déplaça tout à coup, franchit rapidement le palier qui la séparait du pâturage. Justine se laissa choir au bas du rocher. Mais quand elle voulut s'élancer au-devant de cette ombre qui se hâtait à présent vers elle, ses jambes vacillèrent, tout son corps fléchit. Et elle ne put que crier ce nom « Jean ! » et lever les bras pour étreindre le fils qu'elle avait là debout contre sa poitrine.

III

Guillaume était né tricheur. Il ne suscita qu'un fils, qu'un seul héritier sur le patrimoine. Et tout le lopin des ancêtres, il ne songea qu'à l'agrandir en trichant pour ce fils. Il devint riche. Il n'y avait qu'un bien dans la vallée qui l'emportât sur le sien : celui de Morère ; mais ce qu'Ilhas n'accaparait que par l'exercice de sa ruse, Morère le conquérait par le seul jeu d'un bras qu'il n'avait qu'à détendre. Guillaume était de pair avec les maquignons d'Espagne ; il les dupait dans des trocs obscurs. Il rusait avec le maire comme avec le curé, escamotait la dîme, trichait sur le cadastre. Il trompa Morère lui-même. Bien qu'écœuré du fils de son voisin, Simon accueillit le goujat et toléra ses accardailles avec sa fille unique.

La guerre surprit Ilhas : il n'eut pas le temps de tricher avec son pays. Mais quand au bout d'un an, son fils revint sans blessure, verdi seulement et comme grignoté par la peur, il n'hésita pas à abattre sa carte. Ce jour-là, il perdit au jeu.

Dans l'angle de la hutte où il s'était accroupi, les genoux au menton, les doigts crispés à ses chevilles, Guillaume se tournait à demi vers le déserteur. Assise en face de lui, devant une pierre plate où rougeoyaient quelques tisons, Justine dardait une prunelle obstinée sur son fils. Jean Ilhas s'était affaissé sur le bord de la litière ; les membres tassés, la tête ravalée entre les épaules,

il mordait à même dans le pain et le jambon que lui avait tendus Justine.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! — gémissait-elle — Et dire qu'il est là, Guillaume ! Mais regarde-le donc ! Il est mort de faim le petit ! »

Elle le parcourait tout entier, s'hallucinait à chercher le fils qu'elle avait vu partir à la guerre. A peine retrouvait-elle, dans la lueur du feu de braises, quelques traits du soldat qu'une rafale semblait avoir jeté, comme une épave, un soir d'automne, sur le seuil de sa porte.

« Du pain, mère ! » — lui dit-il, abaissant brusquement ses yeux, qu'il avait levés sur elle.

Elle tailla dans la miche un large quignon, il le porta d'abord à ses narines et le flairant longuement :

« Notre seigle ! » grogna-t-il avec une expression de joie sauvage et toute puérile que Justine crut reconnaître.

Mais les lignes chavirées de ce visage lui échappaient toujours. Elle revenait sans cesse à la bosse évidée de ce front, à ces joues desséchées sous le lichen de la barbe, à ces yeux traqués dans l'orbite et comme aux aguets d'un danger. Ses vêtements la déconcertaient aussi. La capote de drap n'était plus qu'une guenille ; de vieilles pièces radoubaient le velours écorché de la culotte ; et ces bandes d'étoffe que le permissionnaire portait enroulées à ses jambes, le déserteur en avait assemblé les loques avec des ficelles. A la place du calot, une casquette levait sa visière, prêt à la rabattre, à la moindre alerte, comme un volet sur la face.

Quand il eut apaisé sa faim, Jean Ilhas atteignit une gourde de cuir sous le toit de la cabane. Il l'éleva d'un geste large et la tint suspendue au-dessus de ses lèvres. Dans la bouche ouverte le vin gicla jusqu'au fond du gosier. Il rependit la gourde et se

rasseyant tout au bord du châssis, il arrêta pour la première fois son regard sur Guillaume.

« Père ?... — l'interpella-t-il — Vous ne me dites pas ?....
Ce que vous m'avez écrit ?.... »

Le vieillard ne put parer le coup qu'il redoutait.

« Rien encore... » répondit-il d'une voix sourde en se rencoignant dans l'angle de la hutte.

« Je m'y attendais. » — dit sèchement Jean Ilhas.

Guillaume tenta un effort pour se ressaisir.

« Patience... tout n'est pas dit... petiot... »

Et lui dont toute la vie n'avait été qu'une grimace, il ne trouva pas d'autres paroles pour mentir à son fils.

« Haha ! Parlez toujours..... ! Je sais bien moi, que c'est fini pour nous ! » ricana Jean Ilhas.

Mais Justine, d'un ton qu'elle s'efforçait d'affermir :

« Non, Jean, ce n'est pas fini. Votre tour viendra.. Il faudra bien qu'on vous fasse miséricorde ! »

Puis, timidement :

« Est-ce vrai que tu as quitté ces métayers de la plaine ? »

Il se détourna sans répondre. Elle reprit :

« Est-il possible, Jean, que tu travailles là-haut, dans la mine ? »

« Oui, dans la mine ! »

« Ils t'ont donc chassé, ces gens ? » demanda-t-elle.

« Personne ne m'a chassé ! » dit-il avec violence.

« Alors... pourquoi les as-tu quittés, petit ? » Et l'ardente interrogation de son regard trahissait toute sa détresse.

Il sursauta, frappa du pied la terre battue de la cabane.

« Là-dessous, s'écria-t-il, c'est un métier de baigne ! »

Et la voix rauque et entrecoupée :

« Mais... je ne pouvais plus... durer là-bas !... Il a fallu que je parte !... que je remonte par ici... plus près... plus près... »

Il n'acheva pas et brusquement dressé vers Guillaume :

« Aussi c'est votre faute à vous ! Si vous ne l'aviez pas voulu !... »

Et il leva une main révoltée au-dessus du vieillard.

Justine étouffa un cri, mais déjà le déserteur s'écroulait sur le châssis.

« Je n'en puis plus !... Je n'en puis plus !... » râla-t-il, avec un roulis du torse, désespéré, un lent hochement de tête, funèbre, mécanique.

Guillaume se leva en chancelant, enjamba la litière et s'allongea lourdement à côté d'Amilhat. Le pâtre dormait déjà. Il s'était glissé sans bruit derrière eux et s'était couché parmi les feuilles. Le rythme de son souffle emplît le silence qui se fit soudain dans la cabane.

IV

« Jean ! Jean ! mon pauvre ! »

Elle se tenait tout contre lui maintenant, un bras passé autour de son cou ; et les mains dont il se couvrait le visage, elle les pressait d'un front têtue, essuyant de ses dures mèches grises les larmes de son fils. Il lui résistait encore. Elle s'agenouilla.

« Jean ! Ecoute ! »

Et les mots oubliés dont elle le dorlotait autrefois, pendant les longues maladies de son enfance, revinrent en désordre sur ses lèvres.

Jean Ilhas ouvrit les bras ; un brusque sanglot secoua sa poitrine ; puis d'un seul coup, il vint s'abattre sur le sein de cette mère grelottante et toute ramassée vers son fils, comme si elle venait de l'enfanter de nouveau.

« Petitou ! raconte moi... »

Les jours et les nuits du vagabond, le pourchas de la soupe et du gîte, l'accueil méfiant, le dur travail quêté dans les fermes, toute la vie du proscrit sur la terre étrangère, Jean Ilhas la conta fiévreusement, d'une haleine. Et comme un jusant amer déferle soudain, débordant les récifs, il laissa monter sur toutes ses souffrances, le cri de sa faim et de sa soif, l'irrésistible désir d'une patrie qu'il avait découverte à l'instant même où il s'était séparé d'elle.

Justine l'avait écouté sans l'interrompre. Elle affrontait à pré-

sent tout ce qu'elle sentait d'énorme et de mystérieux dans le danger qui menaçait son fils.

Comme pour le défendre, elle resserrait son étreinte. Un sûr instinct lui fit trouver les seules paroles capables de retendre quelques fibres dans la masse inerte de ce grand corps, dont toute la lassitude semblait s'être déchargée sur elle.

« Ils ne sont pas heureux, non plus, ceux qui s'en sont tirés. — commença Justine — François Ponsolle, notre voisin... tu te rappelles ?... Il est parti bien après toi... »

« Ponsolle ?... » dit Jean Ilhas, en levant un regard hébété sur sa mère.

« Il est revenu... oui... mais il y a laissé un bras... et le bon encore... ».

« Un bras... » — répéta machinalement Jean Ilhas.

« Marc Dufour et Jean Dubuc — reprit-elle — ils sont rentrés aussi. Pas pour longtemps, qu'ils disent. Les gaz leur ont brûlé les sangs, petit... ».

Il se soulevait à peine pour l'écouter ; elle poursuivit :

« Le grand du Teil, tu sais... Cau Baptiste... innocent ! »

Et cognant d'un doigt sec l'os de sa tempe.

« Plus rien là-dedans!... Barthélemy Mahusier, le pauvre.... les deux jambes ! Et le pire est que le corps lui enfle à se grouiller toujours sur ses béquilles. Faut le voir pleurer dans sa grange... tout seul... devant sa faux qui se rouille ! »

Jean Ilhas s'était redressé. Cette faux lui apparut tout à coup suspendue à la poutre et la haute taille de l'amputé se profila devant lui, contre la cabane.

« Barthélemy ?... Il était si vaillant... » dit-il.

Puis, comme galvanisé par cette confrontation de son malheur avec le destin de ses camarades :

« Et Pierre Huguet ? »

« Tombé. »

« Ah ! — dit le déserteur — Et les Anglades ? »

« L'ainé... tombé. Ils ne savent rien encore pour l'autre ; tous les jours ils attendent le mortuaire... »

« Et... et Pierre ? » Il hésitait à prononcer ce nom. Pierre Rogalle avait été son seul confident, le témoin de toutes ses paniques dans la tranchée.

« Tombé. »

Jean Ilhas baissa la tête comme si son front s'était chargé soudain de la honte obscure qui lui remontait des entrailles.

Après un silence :

« Mère, combien y en a-t-il chez nous ? »

« Trente-deux. » répondit Justine.

Et de cette voix que rien ne pouvait émouvoir désormais, hors l'aveugle pitié qu'elle avait pour son fils.

« A la rivière d'Ercé... ils en comptent dix-sept. »

Les noms qu'il cherchait encore pour un nouvel appel, Jean Ilhas ne les articula point. Il venait de ressentir, jusqu'à la nausée, l'horreur de ce spectre qui le couchait autrefois, comme un cadavre à côté des cadavres, au fond de l'entonnoir.

« Jean, je ne t'ai pas dit... tu sais... la Marthe va venir... »

Il tressaillit.

« Cette nuit peut-être... »

Elle lui parlait encore. Il ne l'écoutait plus, étendait une main comme pour écarter les ombres qu'avait réveillées Justine ; mais elles se pressaient autour de lui ; et il fut emporté par un tourbillon qui roulait pêle-mêle, avec les débris des vivants, les fantômes des morts.

Puis la nuit se fit sur le champ lugubre où s'égarait sa prunelle.

Et Jean Ilhas ne vit plus que la tache blafarde d'un visage qui l'avait souvent hanté dans sa solitude.

Il reconnut Perramont, le faux muet ; et il demanda :

« Perramont, est-ce qu'il parle maintenant ? »

« Attends encore un peu... » dit Justine. Et elle esquissa un sourire aussitôt figé devant le regard de son fils.

« Ah ! » soupira-t-il, le cœur étreint d'une mortelle envie. Et détournant la tête, il lui sembla que le simulateur le fixait avec une insistance maligne et, comme pour irriter son dépit, lui tirait la langue.

V

Il y avait peu de temps que la pierre du foyer s'était refroidie, quand la claie de genêts s'écartant soudain, un grêle visage se pencha sous le toit de la cabane. Les yeux tâtonnèrent un instant, mais la clarté de la lune, qui se coulait par la vanne ouverte, entamait le bloc d'ombre et dégageait les silhouettes de deux corps tassés sur le bord de la litère. L'un immobile, laissait pendre les membres et la tête ; l'autre s'était subitement tourné vers le seuil, au léger grincement de la claie.

« Jean ! — demanda Marthe Morère d'une voix étouffée — Es-tu là ? »

Le mouvement rapide d'un bras la fit sursauter sur le seuil.

« Est-ce toi, Jouannet ? »

Le torse monta vers la porte ; et tout à coup, dans l'étroite embrasure, apparut une tête hagarde où clignotaient des yeux de bête aveuglés par la lumière. Marthe se renversa contre la claie, puis nouant un cri dans sa gorge, elle se recula vivement sous cette clarté qui mordait la falaise et découpait au loin tous les écueils du cirque.

Plus de quatre années s'étaient écoulées depuis cette nuit, où les laissant fuir sous la même lune indifférente, Marthe Morère avait

vu disparaître Guillaume et son fils sur le versant du col. Capable seulement de les accompagner jusqu'à cette cabane, elle était redescendue avec tout le poids de son silence et sa secrète angoisse dans sa poitrine.

Jusque-là, elle n'avait éprouvé que le regret d'une mère trop tôt perdue, le dédain d'un père auprès de qui la maison lui semblait encore plus déserte, la dureté d'un joug sous lequel avait succombé la morte. A partir de ce jour, elle subit tous les excès d'une fureur qu'attisait sans cesse sa résistance ; mais plus que les coups, plus que les menaces de Morère, elle dut affronter l'opprobre, la vindicte de tout un village ulcéré par une haine impuissante, le débordement de l'injustice.

Elle supportait l'épreuve sans se plaindre, en fortifiait d'autant la foi qu'elle avait engagée à Jean Ilhas. Et cette obscure conscience, qui l'avait avertie de leur faute, s'éveillait peu à peu, grandissait à mesure que la guerre se rapprochait d'elle. Les mutilés la surprirent d'abord : elle redoutait l'énigme que lui divulguaient trop cruellement leurs regards. Puis ce fut le lent exode, l'implacable retour des morts à la terre natale. Elle s'interdisait de suivre leur convoi ; mais dès la nuit, elle s'échappait dans l'église et, les genoux sur la dalle, le front contre les tréteaux où reposaient leurs cercueils, altérée de sacrifice, elle usait fiévreusement jusqu'à l'aube, le buis de son chapelet.

« Marthe, pourquoi es-tu montée ? »

Elle se tenait devant lui, sur le pâturage, dardant anxieusement son regard sur ces traits qu'elle ne se résignait pas à ne plus reconnaître.

« Marthe — reprit-il avec ce rauque accent qui augmentait encore sa panique — Pourquoi es-tu montée ? »

Elle tressaillit.

« Jean ! — s'exclama-t-elle — Qu'avons nous fait, mon Dieu ! »

Et chassant son remords dans ce cri, vidant à la fois sa pitié, son angoisse, elle s'affaissa sur un bloc de schiste, abattit sa tête entre ses mains et ne retint plus ses larmes.

Il s'assit près d'elle, lui prit gauchement le bras et, le profil à demi débusqué de la visière de sa casquette, se mit à l'épier d'un oeil furtif.

Elle restait là, muette et prostrée, pareille à ces figures de pierre que les siècles n'ont point relevées de leur longue pénitence, au pied des calvaires de la vallée.

Tout à coup, elle découvrit son visage.

« Jean — dit-elle — il faut que je te parle ! »

Et réprimant avec peine le tremblement de sa lèvre :

« Quatre années. !... une nuit pareille !... ton père se hâtait devant nous... je n'en pouvais plus de vous suivre ! Nous nous sommes arrêtés sur ce pla..... il t'a tendu sa gourde... Ah comme tu as bu d'un trait !... J'ai voulu te parler... mais il t'a frappé sur l'épaule... »

Elle pressa de nouveau sa face entre ses mains, puis les retirant d'un mouvement brusque :

« Et vous êtes partis !... Le malheur est tombé !... Il faut payer maintenant. »

« J'ai payé ! » — dit-il d'une voix sombre.

« Pas assez... » — reprit-elle.

« Plus que mon compte ! »

« Sais-tu, Jean, que Géraud des Escaldes... — elle hésita — s'est rendu l'autre hiver... Deux années... il va finir sa peine... »

Il eut un subit écart.

« La mienne n'est pas près de finir ! — l'interrompt-il avec un âpre accent de révolte, une indicible amertume. — Et les dents serrées :

« A présent je suis dans la mine ! »

« Je sais... — dit-elle toute frémissante — ta mère m'a raconté... »

Et après un silence :

« Jean, ton père est à bout... la terre... »

Il l'arrêta d'un geste hostile.

« Plus de terre pour le vagabond ! »

Et saisi d'un rire convulsif, secouant ses vertèbres :

« Pas même une pelletée ! ha ha ! la place ne manquera pas dans le loc d'Ifer ! »

« Tais-toi ! — dit-elle. — Le sang des autres parle contre nous. »

Elle lui prit un bras, et jetant un regard inquiet vers la cabane, l'entraîna sur le pâturage.

Une buée montait des herbes, apaisait les animaux malades. Leurs masses chavirées, ça et là, flottaient dans cette brume. Aucun meuglement ne s'élevait du troupeau. Il la suivait en silence, sourd, accablé de nouveau comme ces bêtes autour de lui, éparses sur le cirque. Rapidement elle l'attirait vers cette corniche dont les degrés blêmissaient déjà contre l'escarpement du ciel.

« Le jour va poindre... » — murmura-t-elle.

Et elle s'avança résolument sur la rampe.

A peine une lueur filtrait-elle au large, sous la voûte éteinte du ciel. Un instant Marthe tâtonna sur le gouffre et, jetant un bras vers une sorte de cap, que battaient au loin les dernières lames des ténèbres :

« La tour de Mirabat ! » — articula-t-elle.

Il eut un tic fébrile, un tressaillement imperceptible.

« Montgauch !... Cominach !... »

Elle évoquait les noms. Des tucs secouaient leur cendre, un éclair lézarda la muraille du brouillard. Elle hésita, puis visant la flèche fuligineuse d'un mât dans la brèche :

« Jean !... Notre église !... »

Et la silhouette du clocher, l'arche entière avec sa flottille de chaumes amarrée à ses flancs, hissée par le flux de l'aube entre les calvaires, parut se rapprocher du déserteur.

Roide, immobile, la pupille distendue, les narines dilatées, il se tenait comme un somnambule sur la rampe.

Elle lui toucha l'épaule.

« Allons ! » — ordonna-t-elle — mais incapable d'une autre parole, elle ne put que le pousser vers le sentier.

Il eut un cri :

« Non ! »

Et se débattant, d'une secousse, se rejeta sur la pelouse.

Elle joignait éperdument les mains ; il reculait, la nuque baissée, le regard oblique, et brusquement il la saisit et l'entraîna vers le col.

« Viens ! — la traquait-il à son tour, d'une supplication sauvage — Viens... toi !... Marthe !... Maman ! » Et cet appel sombra dans les hoquets d'un miserere risible, lamentable.

Elle chancelait, ramassait toute la foi qui l'avait portée sur la montagne.

Devant la cabane, elle se dégagea de son étreinte.

« Pitié pour eux ! » l'implora-t-elle une dernière fois en se jetant contre la porte.

Il l'arracha du seuil, d'un geste effaça la hutte et ceux qui

veillaient entre ses pierres ; puis, rasant la falaise, il l'enleva d'une poigne avide, escalada cette rampe par laquelle il était descendu dans le cirque.

Elle lui résistait encore ; mais levant la tête, elle entrevit la fantastique déchirure du Loc et il lui sembla qu'une ombre mobile se suspendait au-dessus du charnier. Elle n'hésita plus. Hâtant sa fuite, il l'emporta comme un lambeau de cette patrie qu'il s'était interdite, un gage, un sûr talisman contre la mort.

VI

Quand Morère se leva, ce matin-là comme les autres, au premier chant du coq, il fut surpris de ne pas trouver sa fille dans la cuisine. Il l'attendit jusqu'à midi et, n'ayant point vu, depuis la veille, de fumée au-dessus du toit des Ilhas, sans même décrocher sa gourde, il partit dans la montagne. Délaissant les pistes, par des rampes ardues, il atteignit, avant la tombée du soir, le pâturage de Guillaume. Amilhat achevait d'y panser le troupeau. Accroupi parmi les bêtes, il ne le vit point venir.

« Adiou, Jean ! » dit-il d'un ton rogue et tout aussitôt :

« Où est la Marthe ? »

Le pâtre leva vers lui un regard évasif.

« Et les autres ? »

« Guillaume et Justine viennent de partir. » répondit Amilhat ; et il désigna vaguement l'horizon, au-dessus de la corniche.

Simon s'avança jusqu'à la cabane, en repoussa la claie et, revenant vers le berger, fouillant d'un œil aigu la bourre grise de ses sourcils :

« Tu mens, Camarot ! »

« Tu peux passer la nuit... il y a de la place dans la hutte. » Et le pâtre n'offrit sous le béret que la rude esquisse d'un bois primitif, d'une placidité immuable.

« Dieu vous damne ! » — blasphéma Morère.

Contenant avec peine le bouillonnement de sa colère, il s'éloigna, à grands pas, à travers le cirque.

Toute la nuit, comme un dément, il erra le long des crêtes, parcourant les pelouses, réveillant les bergers dans leur cabane. Le lendemain il battit les sapinières au delà du col. Des contrebandiers s'étonnaient de le rencontrer dans les gorges ; il les arrêtait, les questionnait longuement, apaisait sa soif à leur gourde. La seconde nuit le surprit dans un hameau de la frontière. Il y dormit quelques heures, en repartit avant l'aube, escalada des pas mortels, emporté par le vertige de sa course à travers les éboulis.

Les roches du Géou ardaient ses pieds quand, redégringolant la pente, il entendit battre, dans la fournaise de midi, les premiers angélus de la vallée. La fatigue n'avait point émoussé sa fureur.

Longeant les murs croulants des ruelles, il se glissa dans sa maison. Le balancier de l'horloge, au fond de la cuisine, était immobile ; devant l'âtre éteint, le chat semblait pétrifié sur le carreau. Il entra dans l'étable et, sourd au meuglement des bêtes sur la mangeoire vide, il y prit une faux, par la rampe du calvaire gravit précipitamment la traverse qui menait au chaume d'Ilhas.

Comme il en heurtait la porte avec véhémence, Basile Ferrus parut sur le sentier.

« Tu les as là-haut ! » lui cria-t-il.

Et brusquement saisi par le dramatique désordre de ce visage :

« Mais, qu'est-ce qu'il y a, Simon ? »

Sans lui répondre, Morère obliqua sur la pente. Sautant les clôtures, il montait à pic vers une enclave où, parmi les taupinières de petits tas de foin, deux faneurs, comme de grands criquets, se déplaçaient avec des mouvements d'antennes. Avant d'enjamber les rocs qui fermaient le pré, il leva sa faux puis, d'un bond, s'élança vers Guillaume. Sa fourche basse, comme lignifié contre le soleil qui le prenait en écharpe, le vieillard semblait hésiter à le reconnaître.

« Tu es mort ! » hurla Morère et culbutant Justine qui se jetait entre eux :

« Faut qu'il y passe ! »

Une seconde il le tint sous la lame, la bouche béante, la prunelle vide. Puis, comme si l'écœurante, l'insupportable apathie de ce fantôme l'eût désarmé soudain, il lâcha la faux et, livide, hoquetant du dégoût qui faussait le rictus de ses lèvres, il le happa par son tricot et le renversa sur le pré.

VII

Le soleil se levait sur les Monts Maudits quand, louvoyant le long du loc, Jean Ilhas et Marthe abordèrent l'autre versant du col. A peine jeta-t-elle un regard sur la lugubre solitude de ces pics, dont les rampes fuyaient vertigineusement sous le ciel. Glissant sur l'herbe rase, ils se laissèrent descendre vers les lointains paliers d'une vallée dissimulée dans la brume. Le grondement d'un gave se rapprocha d'eux subitement ; ils le franchirent, presque aussitôt pénétrèrent dans la fraîcheur d'une forêt. De gigantesques sapins barraient les pistes, offraient aux bêtes des bauges inexpugnables. Ils se frayèrent un passage entre leurs branches ; et, rencontrant un sentier, le suivirent pendant des heures, dans le même mortel silence.

A l'orée d'une clairière, une longue vipère se dressa sur le roc.

« Prends garde ! — dit Jean Ilhas — Il y en a des tas par ici. »

Ce furent ses premières paroles depuis l'aube.

D'une pierre, il détacha la tête du reptile. Elle emporta la vision de ce tronçon décapité, qui se nouait convulsivement sur la piste.

La forêt finit sur un vallon. Il leur sembla qu'une cloche tintait au loin; s'avançant, ils distinguèrent un flot de toits blottis autour d'une chapelle. Comme ils s'en approchaient avec méfiance, une procession déboucha de l'ermitage. Le déserteur baissa la tête. Marthe était tombée sur les genoux. Elle ne se releva que longtemps après que les rudes refrains des goïgs

se furent éloignés dans le vallon. Jusqu'au soir ils restèrent à l'écart de la chapelle. D'un bois voisin, ils voyaient les pèlerins se hâter vers l'ermitage. Les uns dessellaient leur mule devant la grange ; d'autres formaient de petits groupes autour de la posada. La nuit survint ; des falots tremblèrent. Cédant à l'hallucinante irritation de la faim, ils quittèrent le bois et, contournant l'enclos, se glissèrent sous le porche. Un sourd vacarme les surprit. Tapis contre une borne, ils écoutèrent. L'étrange tumulte, où naufrageait une musique, leur parvenait des profondeurs d'une bâtisse, dont les étroites fenêtres versaient une lueur sur la cour. Ils se dirigèrent vers cette clarté et, tâtonnant le long de la façade, trébuchèrent contre un escalier. Jean Ilhas en gravit les marches. Surmontant une indéfinissable répugnance, Marthe le suivit sur le seuil.

L'orage grondait tout près d'eux maintenant, contre une porte obscure au fond d'un couloir. Des pas se précipitèrent dans la cour. Une horde ivre les emporta tout à coup, les laissa devant la longue perspective d'une salle, dont la voûte fumeuse n'était éclairée que par un quinquet. Une marée de têtes oscillait entre ses murs. Obéissant au roulis des épaules, elles piquaient comme des bouées sur la lame ; des grappes de corps tournaient dans des remous ; les doigts claquaient, les pieds battaient les planches ; et sur tout ce chaos divaguait la sardane frénétique d'un accordéon invisible.

Brusquement la tempête cessa. Dénouant leur étreinte, des couples passaient et repassaient devant eux, les dévisageaient d'une œillade oblique. Marthe tira son foulard sur son visage. Tremblante et toute recroquévillée dans l'encoignure de la porte, elle se reculait là, comme une bête au fond d'un piège. Des femmes la heurtaient du coude, des hommes la provoquaient d'un rire équivoque.

Une sorte d'ogre lippu, dont le béret plombait de redoutables pommettes, la bousculant, lui chauffa la face de son haleine. Jean Ilhas esquisssa un mouvement de défense ; un mot barbare vint cingler ses oreilles :

« Covart ! »

Marthe en crut deviner le sens. La joue fouettée, marquée d'une brûlure écarlate, elle se serra contre le déserteur ; mais le branle infernal se déchaînant de nouveau, un tourbillon les arracha de la porte, et, les roulant le long du mur, les échoua sur un banc ténébreux, à l'autre extrémité de la salle.

Le corps vide, la tête endolorie par l'incessant fracas du ressac qui leur battait les jambes, ils glissèrent bientôt dans une morbide torpeur.

L'aube blêmissait les fenêtres quand Marthe rouvrit les paupières. Dans la salle déserte, elle ne vit qu'une flamme tremblotante contre le mur. Egarée, elle se souleva sur le banc. Des râles de dormeurs montaient vers elle, d'étranges épaves se renflaient çà et là, aiguisaient leurs angles à chaque sursaut de la flamme.

« Jean ! » appela-t-elle — et tâtonnant, elle essuya la fiévreuse humidité d'une bouche grande ouverte dans l'ombre.

Jean Ilhas eut une plainte sourde. Secouant le cauchemar qui hantait sans répit ses insomnies, il se dressa sur la planche.

« Partons ! » implora-t-elle.

Ils titubaient dans la salle, erraient parmi des corps vautrés dans des flaques fétides. D'une porte entre-bâillée à l'une des extrémités, glissait un couperet de lumière. Ils la poussèrent et la rouge flambée d'un feu de fagots leur apparut dans l'âtre d'une cuisine. Entre des verres souillés d'un vin noirâtre, les débris d'un repas traînaient sur une table. Une étourdissante odeur de café s'exhalait d'une oule, sous la hotte.

Comme ils demeuraient plaqués contre le chambranle, une vieille femme sortit de la cheminée. Haussant son échine, elle les questionna d'un œil chassieux. Instinctivement Jean Ilhas avança une main vers la table ; mais le repoussant :

« Y a-t-il du travail pour nous ? » — demanda Marthe.

D'un signe de tête la vieille lui désigna, sur l'évier, de sordides assiettes qui s'entassaient dans la pénombre ; et tournée vers le déserteur, elle visa d'un doigt noir pointé sur la fenêtre, la longue façade des écuries, qui s'éveillait au fond de la cour.

VIII

Deux jours encore, les goigs retentirent dans la chapelle et le démoniaque trépignement de la danse ébranla les murs de la vieille hôtellerie. Le vin tarit dans les outres, les granges se vidèrent. Le matin du troisième jour, Jean Ilhas et Marthe, qu'un prêtre avait furtivement unis la veille devant l'autel de la Vierge, quittèrent l'ermitage. Ils en avaient à peine franchi l'enceinte, qu'une voix les héla sur le sentier. Se retournant, Jean Ilhas reconnut le pèlerin dont il venait de seller la mule. C'était l'un de ces notables éleveurs du val, que la frontière trop proche vouait à la contrebande du bétail dans les cols. Sans préambule, il leur proposa de les prendre à son service, leur jeta son nom, et leur indiqua, dans un dédale de pistes, le raccourci qui menait à ses bordes. Passivement ils s'y rendirent.

Isolée du hameau, la maison du maître éparpillait ses dépendances. Des bergeries longeaient le torrent, des étables suspendaient un vol de toitures sur les prés, des granges s'égaillaient le long des pentes. Flanquée d'escabeaux, une table de hêtre en traversait toute la longueur. Des « poreaux » y retenaient des reflets, dans le demi-jour rouilleux que les poutres du plafond versaient sur la planche. Le long des murs pendaient d'informes outres, des gourdes, de sombres limousines. Une persistante odeur de goudron l'emportait sur tous les relents, qui flottaient dans cette pièce.

C'est là que vivaient les maîtres, dans l'incessant va-et-vient des domestiques. A toute heure du jour, des muletiers entraient

s'asseoir à la table, buvaient et mangeaient comme dans une auberge. Marthe ne quittait la souillarde que pour les servir. Laissant une fétide vaisselle dans les vapeurs d'une bassine, qui lui rubéfiaient le visage, elle accourait, les mains fumantes, taillait dans le lard, avançait la miche. Souvent, quand elle se baissait vers l'outre, une main, comme une râpe, montait sous sa robe. Sans protester, elle s'enfuyait dans la cuisine. La duègne barbue, qui régnait en ce lieu sur tout un peuple de maritornes, n'épargnait pas l'étrangère. Pour toutes, Marthe était la « Malvin », la « Fores-tera ». A elle d'écarteler le bois qui rebute la cognée, d'essuyer l'immondice jusque sur le carreau des latrines. Aucune tâche ne pouvait apaiser son prurit de sacrifice. Elle assumait, à présent, tout le crime du déserteur. Et son remords s'envenimait du péché de ses nuits.

Quand, la dernière des servantes, elle avait éteint le dernier falot dans la maison, elle allait s'étendre, au fond d'une étable, auprès de Jean Ilhas. La plupart du temps, elle le trouvait éveillé sur le lit de muletier. Il revenait de la montagne où il aidait à des trafics clandestins dans les cols. Tout accablé des visions qui le suppliciaient comme des mirages entre les crêtes, il attendait Marthe. Sur la loqueteuse couverture du lit, il s'attachait à elle, comme un naufragé à l'unique épave d'un radeau. Humant avidement la chaleur de son sang, il quêtait ces souffles que des lambeaux de vent lui jetaient sur les cimes. Un goût de sève irritait ses narines, une subite saveur exaspérait ses lèvres. Tous les philtres de la terre natale elle les lui versait à son insu. Il la ressaisissait en elle, l'étreignait avec fureur.

Alors qu'il se trempait dans ces sauvages délices, une honte innommable paralysait Marthe entre ses bras. Un terrible silence résidait en elle. Sans force pour prier, elle ne trouvait plus une

parole pour exhorter Jean Ilhas. Toute sa foi dans le rachat l'avait délaissée. Une seule certitude lui restait encore : celle de leur perte. Hantée, tout le jour, d'une muette réprobation, elle subissait une mort interminable, cherchait instinctivement la pire peine pour s'en évader.

Un soir, qu'ivre de fatigue, Marthe regagnait l'étable, elle ne rencontra point l'étreinte habituelle sur le lit de muletier. Presque aussitôt un cataleptique sommeil s'abattit sur elle. Le hennissement d'une mule, au petit jour, la dressa vers le mur. Éveillée dans son abjection, elle étendit un bras, ne palpa que la laine rugueuse de la limousine. Parti dès le matin, Jean Ilhas n'était pas revenu de la montagne. Sans songer qu'il pouvait s'être attardé dans un col, elle sauta du lit, sortit de l'étable. L'aube se caillait déjà ; elle se sentit comme lavée par toute la fraîcheur de ce lait dans la grande jarre du ciel. Attentive un instant, elle traversa la prairie, pénétra dans la cuisine de la ferme.

Tout le jour Marthe ne cessa pas de s'abîmer dans les pires besognes. Le soir survint sans ramener Jean Ilhas à la borde. A ce moment, elle éprouva un subit allègement qui s'accrut à la nuit, lorsqu'elle se trouva seule sur le grabat de l'étable. Des bêtes reniflaient dans l'ombre, froissaient leur litière. Elle ouvrit la porte. Le calme grondement du gave montait du val. Incertaine, elle écoutait au loin ; mais écartant le doute qui la retenait encore, elle ferma la porte et, n'accueillant plus que son secret désir, s'étendit sur le lit.

A peine s'assoupissait-elle que, le loquet claquant soudain, la farouche caresse du déserteur fondit sur Marthe.

« Laisse-moi ! » — s'écria-t-elle. Et se débattant :

« Je ne puis plus ! »

D'un baiser forcené il tentait d'étouffer cette voix qui se réveil-

lait tout à coup, mais se dégageant dans un sursaut de toute son énergie :

« Assez de cette honte ! Assez de ce péché avec toi ! Va, je sais d'où tu viens !... Covart ! »

Et reprenant le mot dont on l'avait souffleté dans l'auberge :

« Covart !... Qu'attends-tu ?... »

Violemment, elle le repoussait. Il la coucha dans la paille, la maîtrisa des coudes, la coinça entre ses genoux et, dans une sorte de délire, la mordit aux lèvres ; mais s'arrachant aux hoquets qui la barraient à présent, la voix du reproche clama longtemps cette nuit-là, avant de retomber dans le silence.

VIII

Assis sur une pierre, dans sa cour, campé sur le seuil de l'auberge, Morère abattait tout le long du jour une rafale d'imprécations contre les Ilhas. Le soir, il gravissait la butte, ameutait les cabanes autour du calvaire. Fatigués de son délire et découvrant bientôt l'impuissance de ce maître, dont ils n'avaient que trop longtemps subi l'empire, ceux qui l'approuvaient le plus s'écartèrent de lui. Et il ne resta sur les gradins que Basile, le fou qui ne pouvait les entendre et la cancéreuse, indifférente aux longs aboiements que l'écho portait, chaque nuit, à travers la vallée.

Un matin, il repartit dans la montagne. On ne le revit qu'au bout d'une semaine. Cessant de hurler sur sa porte, il se retira dans sa maison. Il n'en sortait qu'aux heures où les ruelles étaient vides, opposait un mutisme hostile à ceux qui l'abordaient encore pour le questionner. Leurs regards soulignaient sa défaite : il la sentait s'étendre au delà de son foyer. Seul, se composant avec art un visage, le marin s'obstinait à le poursuivre. Il venait s'allonger près de lui, le soir, sur un petit tertre, à l'écart du calvaire. Attentif aux plus secrets mouvements de sa colère, il respectait ses silences. Simon le toléra quelque temps, puis se levant brusquement dès qu'il s'approchait, il finit par désertier le tertre.

Sa force déclinait, ne sollicitait plus que rarement le travail. Saisi parfois d'une brusque frénésie, il affûtait sa faux et, tout le jour, versait le regain sur les pentes ; mais le lendemain, cédant à une insurmontable lassitude, il plantait là sa fourche et laissait l'herbe se pourrir. Les dures servitudes dont la mort de sa femme

avait investi Marthe, le surprirent tout à coup. Il vendit le porc. Errant de la cuisine à l'étable, il oubliait la basse-cour et négligeait le courtil. Le linge s'entassait dans la souillarde. Sur la crémaillère, l'oule était toujours vide. A tout instant, il découvrait l'existence de sa fille. Son amertume s'en augmentait encore. Obsédé de vengeance, possédé d'un tourment unique, il perdait pied chaque jour, battait en retraite dans le désarroi de sa maison.

Cette année-là, une neige précoce surprit les troupeaux sur les hauts pâturages. Fuyant l'automne, ils descendaient vers les cabanes, emplissaient la vallée de leur rumeur. Un matin, les vaches de Simon s'arrêtèrent devant sa cour. La barrière était close, les volets barricadaient les fenêtres. Flairant longtemps la terre, qu'elles grattaient de leurs sabots, elles se mirent à meugler désespérément vers la grange. Des voisins s'assemblèrent. Comme ils se concertaient entre eux, une voix retentit à l'intérieur de la maison.

« Qui va là ? » — demanda-t-elle.

Le marin qui les précédait, heurta le battant.

« Ouvre ! » — ordonna-t-il — Tes bêtes sont descendues du pla. »

Un aboi guttural éclata derrière le volet.

Hochant la tête avec méfiance, les voisins se retirèrent.

Pendant quelque temps, le marin s'efforça de parlementer sur le seuil et, n'obtenant point de réponse, il ouvrit la barrière et fit entrer les bêtes dans l'étable.

Dès ce moment, il se chargea du troupeau. Il venait l'abreuver chaque soir, garnissait les râteliers, renouvelait la litière. S'arrêtant sous la fenêtre, il interpellait Simon, mais n'éveillait qu'un grognement irrité dans la cuisine. L'opiniâtre taciturnité de Morère ne le rebutait point. Quand le fenil se trouva vide, il le prévint qu'il

allait fourrager dans ses granges et, dédoublant ses veaux, prit sur lui de mener les mâles à la foire et de les vendre. Le lendemain, il voulut lui rendre des comptes : le grommellement qui l'accueillait d'habitude ne s'éleva point contre la porte. Las de l'assiéger, il usa d'un stratagème, qu'il méditait depuis quelques jours.

— « Morère ! — appela-t-il, d'un ton mystérieux — j'ai du nouveau à t'apprendre. »

Et comme, tendant l'oreille, il ne percevait aucun bruit dans la maison :

« Devine, Camarot, qui on a vu à Sarradeillhe ? »

Un rauque blasphème parut sortir des profondeurs de la cheminée.

« Tu ne veux pas savoir — reprit Ferrus — qui le fils de Sirgant a rencontré l'autre semaine ? »

Des sabots fêlés tintèrent sur les dalles.

« Ouvre ! » s'enhardit le marin.

Le râclément des sabots se rapprocha sur le carreau ; un verrou grinça contre le battant. Se glissant vivement dans l'entre-bâillement de la porte, Basile pénétra dans la cuisine. Entre les murs, dont elle estompait la blancheur confuse, l'obscurité s'amoncelait autour des meubles ; de l'encoignure de la croisée, une haute silhouette se détacha vers lui.

« A Sarradeillhe, dis-tu ? »

Avant qu'il ait eu le temps de répondre, elle traversa la cuisine. Il la vit tâtonner le long du mur, atteindre un objet, s'élancer vers le seuil ; mais s'accotant à la porte :

« Où vas-tu ? » s'écria Ferrus.

Le battant s'ouvrit, la clarté tomba sur l'équerre d'un profil méconnaissable. Une longue fièvre semblait avoir rongé tous les os de ce visage. Leurs pièces funèbres grimaçaient sur l'épine de la gorge. D'une indicible sécheresse, le cou se déjetait brusquement,

n'offrait plus que l'excroissance d'un goitre. Et cette monstrueuse tumeur exagérait ses contours comme si elle s'était repue de tout le sang, de toute la chair de la face.

Un étrange malaise paralysait le marin : il ne pouvait s'arracher à la fascination de ce goitre ; mais la silhouette se déplaçant soudain, il rencontra la griffe recroquevillée d'une main sur la crosse d'un fusil.

Se maîtrisant aussitôt :

« Trop tard, Simon ! » s'écria-t-il.

Et il montra, dans le cadre de la porte, la blanche épaisseur de la neige échafaudée contre les cols ; puis, saisissant le canon du fusil :

« Avant de courir après la peau des autres... »

« Ote-toi de là ! » — hurla Simon, et, se débattant, il eut un sursaut vers la porte.

Basile le poussa rudement jusqu'à la cheminée. La paille d'un fauteuil éventré luisait dans la pénombre ; Morère s'y laissa choir sans résistance.

S'asseyant en face de lui, sur un escabeau :

« Avant de courir après la peau des autres, il faut sauver la sienne, Simon !... Les drôles se soignent là-bas... et toi... »

A demi tourné vers le mur, il fixait un quignon de pain desséché, qui moisissait sur la table.

« C'est toute ta pitance ? » — observa-t-il, et montrant autour de lui, les immondices, qui s'épalaient sur le carreau :

« Honte à toi ! Tu veux donc pourrir ici, comme une bête ! »

« J'ai le foie noir... » — grinça une voix inhumaine.

« Patience, Camarot ! Laisse-moi faire. »

Le marin se leva, ouvrit la fenêtre, entre-bâilla les volets et, jetant un fagot dans l'âtre, emplît d'eau la marmite et la suspendit à la crémaillère

IX

Pendant quelques semaines, Jean Ilhas fut occupé dans les dépendances de la ferme ; puis, l'automne s'aigrissant, le maître le désigna pour aller paître, avec d'autres bergers, les troupeaux de moutons dans la plaine.

Il ne prévint Marthe que la veille du départ. Muette depuis sa défaite, mais décidée à la lutte, elle n'hésita pas à le suivre.

Les bergeries s'ouvrirent comme des écluses, lâchèrent le torrent des troupeaux dans la vallée. Contenu entre d'abruptes parois, un faible parapet de roches, le long du gouffre, il roula lentement vers la plaine. Derrière, des mulets raccourcissaient leur amble ; leur bât grinçait sous le faix. A tout moment, des bêtes s'égarèrent aux fourches. Le bâton levé, les bergers les poursuivaient, les ralliaient par des cris barbares, de rauques appels.

Trois jours et trois nuits, Jean Ilhas et Marthe échappèrent à leur tourment. Ces incessants pourchas dans les défilés brisaient leur esprit autant que leurs membres, les jetaient, aux haltes, dans un sommeil sourd comme la mort. Peu à peu les monts s'abaissèrent devant eux, le couloir s'élargit. La vague de laine ondula plus aisément, s'épandit un matin dans la plaine. Contre le ciel vertical, le toit de branchages d'une cabane orienta les bergers. C'était là leur unique refuge, pendant les longs mois de la transhumance d'hiver. La clenche de buis, dont ils en avaient fermé la porte au printemps, la barrait encore. Ils la retirèrent.

Dès ce temps, Marthe commença d'entrer dans une existence

nouvelle. Aux excès de son père, à l'hostilité, à toute l'odieuse promiscuité dont elle se sentait avilie dans la borde, succéda le probe empressement de ces hommes, leur native réserve devant le malheur. Elle préparait leurs repas, lavait leur linge, rapiécçait leurs vêtements; et bien qu'elle les servît toujours avec le même effacement qu'elle avait montré toute sa vie, ils ne la tenaient point pour leur servante. A l'aide de peaux qu'ils tendirent sur des branches, ils lui ménagèrent un secret abri dans la hutte. Jean Ilhas venait l'y retrouver les premières nuits, mais comme si ce corps ne lui restituait plus cette ivresse où sombrait sa fureur sur le grabat de la borde, il s'en écartait aussitôt étendu sur la claie. En vain tentait-elle de l'approcher le jour. Déjouée, sa résolution fléchissait à son insu. La terreur de leur dam l'obsédait encore; mais toute à sa tâche, elle subissait déjà la douceur d'un ciel étayé sur les claires assises de la plaine.

Des brebis mirent bas. Elle prit soin de ces bêtes. On les parqua dans une sorte de loge, entre des claies que recouvraient des genêts. Dans le même enclos, mais isolées des premières, d'autres brebis s'alourdissaient d'un fruit prêt à se détacher d'elles. Le nombre des agneaux augmentait sans cesse. Ils accaparaient Marthe. Accourant vers elle, dès qu'ils la flairaient dans la loge, ils la pressaient de tous côtés, la bourraient d'une tête bêlante. Leur litière était toujours nette. Elle abreuvait les jeunes mères, s'apaisait à les panser dans la moite obscurité de cette étable.

Un soir, qu'accroupie sous le toit, elle gourmandait une brebis qui refusait sa mamelle, elle éprouva un étrange vertige. S'appuyant à la claie, elle retint son souffle. Et le sentant battre du rythme de toute cette vie, qui se ramassait autour d'elle, elle porta, comme pour le défendre, une main tremblante à son sein.

Ce soir-là, Marthe ne veilla point dans la hutte. Dès qu'elle eut

servi les pâtres, elle gagna son abri. Immobile, Jean Ilhas s'y rencognait dans l'ombre. Elle se glissa près de lui. Longtemps elle hésita ; et comme, se soulevant à la fin, elle avançait timidement une main sur les fanes, le déclic impatient d'un bras la jeta de côté.

Le lendemain, elle observa le déserteur du coin de l'âtre. Tassé sur le rebord d'une claie, il fumait fébrilement d'âcres cigarettes, indifférent aux tarots qu'abattaient les bergers sur une escabelle.

« Ilhas ! — l'interpella l'un deux, à qui n'échappait point le trouble de la jeune femme — Je te fais une vole, paries-tu ? »

Un rogue refus le retint d'insister.

Les jours suivants, Jean Ilhas parut à peine dans la hutte. Marthe cherchait craintivement son regard mais, par un inexplicable penchant, se dérobaît au véridique aspect de ce visage.

X

Vers la fin de l'Avent, elle se rendit au bourg, où les bergers s'approvisionnaient chaque semaine. L'aîné d'entre eux s'offrit à l'accompagner. Guidant la mule, sur laquelle elle était assise et dont les grelots tintaient allègrement dans la brume, il prenait l'amble de la bête, coupait les pistes. Lentement le ciel déblayait son aire. Le soleil s'en emparait déjà, lorsqu'ils atteignirent les premières maisons du bourg. Se chargeant des couffes et de l'outre, qui pendaient au bât de la mule, le berger laissa Marthe devant l'église et pénétra dans la posada. Elle attacha la bride à l'un des anneaux du porche et, poussant le lourd vantail blindé de bardes, se trouva tout aveuglée soudain, au bord de l'ombre. Le vaisseau s'y creusait entre les piliers, filtrait de rares rayons, jaillis d'obliques meurtrières. Interdite un instant, elle s'aventura dans l'une des nefs de côté, s'arrêta devant la grille d'une chapelle. Entre le mur et les vieux bois d'un rétable, une crèche échafaudait son toit naïf sous des feuillages. La palpitation d'une veilleuse en éclairait le seuil. Elle révélait à peine la nudité de l'enfant sur la paille, les bêtes contre la mangeoire, les personnages éternels. Marthe reconnut sa hutte. Ses compagnons se tenaient là parmi leurs troupeaux. Elle s'agenouilla contre la grille puis, se signant, s'effaça derrière la rampe. Une gêne indéfinissable paralysait toute prière sur ses lèvres. Tombée de la nef, une chape d'ombre engainait ses épaules. La nuque basse, elle s'abîmait. Mais voici qu'aussi furtivement que ce soir où Marthe en fut touchée, pour la première fois,

dans l'étable, la même insolite lueur sillonna sa chair. Instinctivement elle chercha la crèche ; et s'offrant jusque dans son péché, tendit, vers les formes indistinctes de ces séduisantes figures, un visage tout brûlant d'une attente avide.

Un tiède souffle l'enveloppa sur la place. Elle détacha la mule, et longea un jardin où traînaient des parfums tardifs, elle obliqua vers l'unique rue du bourg. Le berger, qui la guettait sur la porte, la fit entrer dans la posada. A la table commune, elle partagea sa collation, but un âpre vin qu'épicaient le goudron de l'outre. Au fond de la salle, des servantes s'activaient autour du four, brassaient la pâte, dressaient des tourtes sur une manne. Marthe suivait leurs mouvements. Tout ce qu'il y avait d'intime gaîté dans la blancheur de cette salle, dans les apprêts de cette auberge, retentit en elle.

Au bazar du village, elle se plut à s'attarder parmi les couleurs des étoffes, les viandes et les poissons fumés, les légumes et les fruits d'hiver. Le pâtre emplît les couffes, les arrima au bât de la mule. L'aidant elle-même à s'y hisser, il prit la bride et regagna la traverse qu'ils avaient quittée au tournant du bourg. Lentement balancée, Marthe s'élevait entre les haies. Le berger fredonna une sardane. Toute étourdie, elle abaissa ses paupières.

XI

L'hiver effaçait subitement les lisières du pâturage. Raflés dans les filets de la brume, les troupeaux secouaient leurs sonnailles, bêlaient tristement vers la cabane. Le piétin se mit sur des moutons. Marthe aida les pâtres à les soigner. Elle allait et venait des parcs à la loge, hâtait sa besogne dans la hutte. Les trop courtes heures du jour lui suffisaient à peine. Par une pente rapide, elles la menaient, à son insu, vers une autre saison.

Un matin, le brouillard leva ses chaluts du pâturage. Neuve et toute frottée de lumière et, çà et là, fouettée d'une écume de petites graminées blanchâtres, l'herbe de l'année apparut à Marthe. Mouillant les claies des parcs, les îlots épars de quelques vieilles pierres, elle se vitrifiait au large. Des nacres irisaient l'air, de jeunes sucres l'imprégnaient d'une odeur insaisissable. Pour la première fois, Marthe s'étonna du printemps.

Un précoce soleil stimulait les bêtes. Elles guérissent peu à peu. Des loisirs s'offrirent aux bergers. Sa besogne achevée, Marthe s'attardait dans la plaine. Une force l'y attirait, encore inconnue d'elle. Tous les elfes du steppe étaient ses complices. Leurs lacs emprisonnaient la jeune femme. Dans la longue extase d'un lent enfantement, elle restait des heures blottie, comme un oiseau, contre la terre. Sans défiance aucune, elle se laissait prendre.

Le vent lui portait parfois la phrase unique d'une flûte invisible. Puérile, lancinante, obstinée, elle ressassait sans fin sa nostalgique détresse. Marthe savait quel simple aiguillait ce roseau,

quel geôlier penché sur le musicien tarissait son souffle ; mais l'épileptique démente du déserteur, l'inférieur harcèlement de cette soif, qu'exacerbaient ces dérisoires notes, pouvait-elle encore les soupçonner ?

Hormis ce berger, Jean Ilhas évitait tous ses compagnons. Il fuyait Marthe. Gâté, la nuit, sous les branchages d'une loge, il délaissait leur abri, traquait, tout le jour, le joueur de flûte, aux confins du pâturage. Elle ne tentait plus de l'y rejoindre.

Comme elle radoubait, un après-midi, des couffes devant la hutte, un berger s'approcha d'elle.

« Alors — lui dit-il, avec une évidente rudesse — c'est demain que vous voulez partir ? »

La vague stupeur du regard qu'elle leva sur le pâtre, l'arrêta un instant, puis :

« C'est mal de nous quitter — reprit-il, accentuant son reproche — Où veut-il donc s'embaucher, Ilhas ? »

Elle hésitait à comprendre. Le battement de ses cils trahit tout à coup sa terreur. Jetant vivement les joncs qu'elle nattait entre ses doigts, elle s'élança dans la plaine. Dispersés, les troupeaux la jalonnaient dans la lumière. Elle errait de l'un à l'autre, questionnait les bergers, repartait devant elle. Une hâte éperdue l'emportait vers ces garrigues, hantées des bêtes solitaires. C'est là qu'elle le découvrit sur un petit tertre, contre la plate vertèbre d'un rocher. Couché, mais la tête étayée des deux poings, comme un braconnier à l'affût, il projetait au loin, vers une proie insaisissable, toute l'impossible et dévorante convoitise de son regard.

Brusquement, elle le heurta :

« Jean !... Est-ce vrai ?... Tu veux... Pardonne-moi... J'aurais dû te dire... »

Et se reculant, elle ne sut plus que baisser les yeux sur sa robe. Mais dans un subit élan :

« Trop tard ! » — s'exclama-t-elle, avec toute l'exaltation de sa prochaine maternité sur le visage.

Il eut un mouvement de côté, elle étendit le bras :

« Cet enfant... Jean... le tien... Ce n'est plus possible ! »

Et d'une voix âpre et précipitée :

« Oui !... Partons !... Plus loin ! ... Il y a d'autres bords... Ce pays est bon... »

Et sourdement :

« Comme le nôtre... Je travaillerai ! »

A demi soulevé, il la jaugeait de biais, se coulait le long du tertre. Elle s'agenouilla.

« Oui, Jean... Je t'ai dit : Va-t'en ! Va te rendre !... Mais maintenant... »

Comme épouvantée de ses paroles, elle se tut ; puis, les mains nouées :

« Tu ne peux plus ! »

Dressé d'un bond, il franchit le tertre, avec une sorte de glapissement tout à fait inattendu, fonça dans la plaine.

Elle se releva sur ses genoux. Comme cette femme que cristallisa le doigt de Dieu, elle demeura longtemps tournée vers la fuite frénétique de cette ombre, chassée à travers le steppe.

XII

A la même heure, Morère, possédé d'un autre délire, s'agitait dans la paille du fauteuil, que le Marin arrimait au soleil devant sa porte. Depuis qu'il en avait forcé le seuil, Basile occupait la maison. Ruant d'abord, le vieillard avait tenté de l'en repousser ; mais à toutes ses attaques, l'autre opposait ses feintes, le glissement obséquieux d'une replète échine. Épargnant l'avoir de Simon, comme s'il eût été le sien, il préparait ses repas, le servait à table, faisait son lit.

Il engrangea la récolte de pommes de terre.

Grâce à lui, un lard frais emplît de nouveau le saloir ; des fourmes s'étagèrent sur le bahut de la cuisine. Patiemment il s'appliquait à user la hargne de Simon ; mais sa tenace méfiance, il n'en vint à bout que par la ruse, au cours des longues veillées de l'hiver.

Penché sur lui, dans la haute cheminée, il attisait sans répit sa haine. Le plus souvent, il l'entretenait de propos imaginaires : c'était une lettre que Justine avait reçue d'Espagne, le récit d'un douanier ou de récentes nouvelles, colportées par un contrebandier d'Ustot. Les noirs ergots d'une patte greffée au fauteuil, l'autre raidie sur le tisonnier, Morère se repaissait avidement de ces contes.

Parfois, un frisson secouait ses rotules.

« Du bois ! » — grognait-il.

Les bûches s'entassaient, la flamme sifflait, une flambée de vie lui montait à la nuque.

Le marin tirait alors un cruchon du coffre.

— « J'ai mon idée » insinuait-il.

Et versant le marc, qui brasillait dans les verres.

— « Patron !... j'ai ma police. »

Il s'arrêtait un instant, puis :

« Le Ramounet... vous savez, ce grand diable de Salas... celui qui vous a vendu la mule... il est dans la combine... »

A petits coups, il sirotait l'eau de vie, irritait le prurit de Morère.

— « Un signe... là-haut... et je lui tends mon traquenard à votre Ilhas !... Parions qu'il courra bucher tout droit dedans ! »

Un souffle court haletait sous la hotte.

— « A lui, son compte est fait », — ricanait Ferrus.

Et sûr de son astuce, déguisant à peine la convoitise de son regard :

« Mais l'autre... »

Perçant son dessein, le vieillard se détournait dans l'ombre.

« Qu'en ferez-vous, Maître ? »

Et la paume tendue, cynique :

« Donnant, donnant. Topez, Simon ! »

« Ça, jamais ! » — glapissait Morère.

Tout grelottant de dépit, il grattait rageusement la cendre avec son crochet.

Le lendemain, Ferrus revenait à la charge.

A la fin, Simon se rendit. Par une sorte de pacte tacite, il lui troqua Marthe contre la défroque du déserteur.

La neige se mit à tomber vers la mi-janvier. Morère ne quittait pas son lit. Son madras tiré sur les yeux il somnolait, rêvait tout haut dans l'alcôve, au fond de la cuisine.

Voulant, un matin, se hisser sur la couette, il ne sut plus se dépêtrer de ses draps. Basile s'en fut chercher le curé. Gravement ils se consultèrent. Le capelan opina pour une attaque.

Toute une semaine, Simon demeura inerte dans son lit ; puis,

bougeant à peine une main obtuse, glissant un doigt gourda sur la toile, il commença de se lamenter.

« — Bon ! V'la le dégel ! — goguenarda le marin — Faudra voir à r'tâter de la gnole, pour vous réchauffer les abatis ! »

Maître de la place, il en explorait tous les recoins, vidait les tiroirs des meubles, bousculait le linge dans les coffres.

La tête embusquée dans son oreiller, Morère l'épiait d'une aride prunelle, le poursuivait d'un marmottement d'inintelligibles menaces.

« Tout à votre aise ! — raillait Ferrus — Mangez-vous les sangs, patron ! »

Il heurtait des chaises, déplaçait des ustensiles, et, comme précipitant ses hoquets, la voix se débattait dans l'alcôve, il en tirait brusquement les rideaux.

Passant des baux, il se substituait à Morère, vendait son maïs et sa laine. Son jeu n'échappait à personne. On le réprouvait en secret. Mais tous subissaient la cauteleuse audace de ce pitre, qui l'emportait sur le despotisme de Simon.

Cependant, un bras du vieillard s'éveilla sous la gangue, une jambe détendit ses fibres. Basile put l'asseoir dans son fauteuil. Sous prétexte de le plaindre, des voisins s'attardaient à veiller dans la cuisine. Ferrus mêlait les tarots, ne ménageait ni le millas, ni le cidre. Campant Morère au haut bout de la table, il choquait, en louchant, son verre contre son écuelle.

Souvent, il l'oubliait dans son lit. Mais les jours de beau temps, il ne manquait jamais de l'échafauder devant sa porte.

Roide et tout transi d'une bouffée de vent dans ses barbes, le bec grippé, un œil écarquillé sous la crête hérissée du sourcil, le vieil aigle s'aveuglait à dépister, sur les pentes, un veule soleil que défiait la neige acagnardée dans les ports.

XIII

Les filles d'Orle, embauchées à la mine du Pic de l'Homme, ne dévisageaient pas, sans une inquiète insistance, l'étrangère qu'ils avaient vue franchir, un soir, avec une sorte de funèbre vagabond, les hautes passes d'Isil. Accroupie sur le carreau, la laine élimée d'un fichu tirée sur ses traits, elle levait, sans répit, une masse malhabile, hésitait à viser le minerai. Muette, tout le jour, les plus audacieuses de ses compagnes se retenaient de lui parler.

Dans la fosse de Sorpe, les mineurs ne considéraient pas, avec moins d'étonnement, l'effarante silhouette de cet inconnu, qui semblait s'être égaré, comme une bête blessée à mort, dans les dédales de leurs terriers. Entre les visqueuses crosses de monstrueux cryptogames jaillis de la moisissure des étais, il halait tout le jour, parmi des flaques suspectes, de lentes bannes dans l'étranglement des galeries. A l'heure où la mine se vidait de ses kobolds, on le voyait traverser le carreau, se hâter vers l'une de ces niches qu'étayait la cantine du bocard.

C'est là que, soufflant sur un petit fourneau de terre, dans l'intermittente lueur d'un maigre feu de charbon, Marthe attendait le déserteur. Il n'entrait que pour laper sa soupe, repartait sans une parole. Une sauvage brousse de poils, qu'encroûtait une boue rougeâtre, lui mangeait presque tout le visage. Elle ne laissait voir que l'épine du nez, le papillotement éperdu d'une prunelle animale, entre les écorchures des paupières. Devant le sordide renoncement de cette face, la définitive détresse de ce corps coulé dans d'innom-

mables loques, Marthe restait sans force, maintenant, incapable d'une supplique comme d'une menace.

Arrêtée chaque soir, sur la vertigineuse corniche de ce roc dressé entre son pays et l'autre, elle écoutait s'éloigner le pas du déserteur. Tournant d'abord, il tâtonnait dans les passes. Elle l'entendait bientôt chopper contre les pierres, qu'il chassait dans les précipices ; puis décroissant, il s'assourdissait pour se perdre. Elle restait là, guettant dans une mortelle impuissance. Et tout à coup, un diabolique galop montait, du fond d'un cirque, comme pour narguer sa terreur. Toute grelottante, elle regagnait la niche.

Ramassée sur elle-même, comme une bête sur le flanc qu'elle veut défendre, Marthe implorait, la bouche près de la terre. Ce n'était plus ce cri d'une âme ulcérée de son opprobre, cet appel de la chair mordue par la fringale du sacrifice. Une âpre plainte se traînait sous le petit toit de l'échoppe, une obscure prière. Adjurant ces figures qui l'avaient justifiée un matin, une femme appelait à l'aide. Mais seule, la longue écharde de ce mâit, qui l'avait à peine arrêtée sous le porche de l'église, se dressait devant Marthe. Rebelle, elle se dérobait. « Il » la tentait de son flanc éclaté à la poutre, la divisait de son regard.

Alors qu'elle se débattait dans les ténèbres, Jean Ilhas, lâché comme un loup de la trappe d'une passe, se ruait sur le pla de Guillaume. Aucune bête n'y paissait encore ; la cabane était vide. Tirant la clenche, il entraînait, humait un relent de vieille cendre, et tout aussitôt se roulant sur le pla, il mâchait l'herbe, mordait la terre. Tout trempé d'une rosée glaciale, il se relevait, sa fureur au ventre, repartait dans le labyrinthe.

Une nuit, il descendit dans le goulet de la vallée. Flottant entre les vagues récifs des toits chavirés dans cette crique, des lueurs la mouillaient par place, comme des feux de bouée. Arrêté, il se rai-

dissait. Des gîtes montaient des remugles, une odeur de pain brûlé l'appâtait. Ivre soudain, il entra dans la nasse, gagna le courtil de Guillaume. Tout au fond, la masse du chaume s'accotait au tertre. Il en fit le tour, gratta la porte, haleta contre le volet ; puis pirouettant, il franchit la barrière, dégringola la ruelle. Au guet dans l'impasse, la lampe de l'auberge biaisait sur le mur. Il doubla la borne, se haussa vers la fenêtre. Des profils, derrière la vitre, se rapprochaient dans un halo de pipes, autour des quinquets. Il reconnut Basile. Des voix disputaient. Il lui sembla que quelqu'un prononçait son nom. Cataleptique, il se hissa sur la borne. Mais à l'instant même que, d'un doigt lucide, il allait heurter le carreau, la hantise de cette sorte de suicide, qui galvanisait sa guenille, l'abandonna. Ravi à la guillotine de cette fenêtre, il s'enfuit vers les pentes.

Les chevêches le huaient. Une meute informe aboyait le bondissement de cette silhouette sur les pistes. Comme une balle, la mort le chassait au-dessus des gouffres, le rabattait, d'une dédaigneuse raquette, contre les rampes. Mime de l'épouvante, la bise le happa. L'aube écœurée n'échoua plus qu'un haillon d'ombre dans l'échoppe.

XIV

Alors qu'il n'ameutait plus que les enfants dans sa cour, la longue haine qu'avait amassée Simon sur leur chaume, se détournait des Ilhas. Muée, chez beaucoup, en une sorte d'hypocrite pitié, elle rôdait autour du tertre, tolérait Guillaume pour capter Justine. Terrés, ils échappaient à son atteinte.

Tout l'hiver le vieillard n'avait pas quitté son escabeau dans l'étable. Démâtée, mais tenace toujours, Justine s'était cabrée sur les plus rudes besognes. Vers la fin du printemps, une fièvre l'alita pendant quelques jours. Des voisines se risquèrent jusqu'à sa porte, hésitèrent à presser le loquet.

Un matin que, convalescente, elle désherbait son courtil, Marie Rogalle, la mère de Pierre, poussa la claie et, s'avançant, pieds nus :

« Justine — lui dit-elle — on nous ramène notre fils... j'ai pensé que... Jean et lui... Demain matin l'absoute. »

« Ce soir, chez nous ! » — ajouta-t-elle, transfigurée — « Nous le gardons toute la nuit ! »

Et la tutoyant, d'une voix qui pardonnait soudain :

« Tu viendras, Justine ! »

Sans attendre de réponse, elle traversa le jardin.

Il y avait quelque chose de si bouleversant dans cette apparition, dans cette singulière prière de sa plus intime ennemie, que Justine restait là, raide, une main crispée sur une touffe d'herbe, comme touchée de la foudre.

Elle n'entendit pas retomber la barrière. Lorsqu'elle leva la tête, Marie Rogalle franchissait déjà, sous le haut capulet de deuil, les gradins du tertre.

Bloquant le verrou, Justine se réfugia dans sa maison. Au fond de la cuisine, une étroite échelle menait au premier étage. Elle la gravit rapidement, poussa une trappe, se hissa dans une chambre basse dont elle barrait, depuis des années, les volets. Des hardes pendaient là, d'humbles meubles s'effaçaient dans l'ombre. Au-dessus d'une couchette, un petit cadre isolait la crudité d'une tache, sur le mur. Elle le prit et regagna la cuisine.

Toute tendue, elle élevait la photographie vers la fenêtre. C'était celle de deux soldats. Comme grignotés, leurs traits se reculaient sous le verre. Gauchement ils se prenaient les mains. Justine rapprochait la relique, l'éloignait de ses yeux. Ses doigts tremblaient.

Pierre... Jean... Tout le jour, elle eut ces noms sur les lèvres. Affairée, elle allait de la cuisine à l'étable, houspillait Guillaume, luttait contre la vision de cette bière, qui s'acheminait vers le vallon. Sur le soir, un glas tinta contre sa vitre. Lent, insidieux, chaque coup l'atteignait au cœur.

Dès la nuit, elle escalada le tertre. Mêlés, les chaumes s'assoupissaient au-dessous d'elle. Une seule fenêtre, au loin, haussait un feu fixe sur la crique. Il hallucinait Justine. Des pas montèrent, elle rentra dans sa maison.

Quand, son indienne serrée aux tempes, elle parut sur le seuil de la grande chambre, le même furtif mouvement déplaça les longs plis roides des capulets. Interrompant son récit, Madeleine l'invita, d'un signe, à s'approcher d'elle. Sous la blancheur du drap, devant l'alcôve, la bière atténuait ses durs contours entre les cierges. Justine hésita un instant, prit sur la table la branche de buis, qui

trem্পait dans une assiette, ébaucha un geste et, la tête basse, s'en fut s'asseoir, à l'écart, contre la cheminée.

Droite, versant sur ceux qui se tenaient là, courbés, l'austère rayonnement de son visage, Madeleine contait la vie de ce fils, comme si las d'une rude étape, il se fût endormi près d'elle, dans l'alcôve.

La voix se tut à l'aube ; des chapelets tintèrent ; une lente litanie élargit le silence. « Miserere nobis. » Inconsciemment Justine reprenait le répons. Les yeux fixés sur cette ombre, qui tombait du drap et semblait ramper vers elle sur le carreau, toute passe fermée, elle enviait la part de Madeleine.

XV

Ce fut un petit pâtre, le neveu d'Amilhat, qui le premier répandit la nouvelle. Tous ceux que leur tâche n'avait pas éloignés du hameau, des femmes, des vieillards, les mutilés, se hâtèrent vers le tertre. Accrochés aux gradins, ils nouaient un essaim fiévreux autour de Basile. Le marin les tenait en haleine ; par de brèves apostrophes irritait leur attente. Tous tendaient la nuque vers l'amorce d'une piste, à l'orée du vallon.

Une bande d'enfants échevelés en déboucha d'abord ; puis les lignes de trois tanguantes silhouettes s'y profilèrent tout à coup. Un cri aigu jaillit de la butte. « Ilhas ! » Et toute la horde, dégringolant des rocs, se rua vers la venelle.

A l'autre extrémité du sentier, Justine, portant une lourde seille sur la tête, gravissait péniblement la pente. Heurtée soudain, elle se rangea contre une claie. A peine le reconnut-elle au tournant d'une roche, entre les deux gabelous. Il passa devant elle, dans un halo de poussière, sous la huée. Elle voulut courir derrière lui, lâcha la seille, fit quelques pas, les bras dressés, la bouche ouverte, et lourdement s'abattit sur le chemin.

XVI

Sa forge apaisée sur la butte, le soleil de la mi-septembre achevait de rallier les derniers faneurs dans les sentes. Toute courbée sous la balle de foin, qui lui meurtrissait les épaules, une femme, par la piste du verger, descendit dans la cour de Morère. Versant son faix, elle vint aussitôt se pencher sur le fauteuil où, lignifié, Simon offrait aux mouches le noir alvéole d'une bouche toujours béante.

Avec un linge qu'elle trempa vivement dans une cruche, Marthe essuya la langue du vieillard, déblaya son gosier ; puis, courant vers la maison, dédaignant les brocards du marin, qui la provoquait sur le seuil, elle entra dans la cuisine, y fit grincer les osiers d'un berceau, et ressortant arrimer la lourde balle sur sa nuque, par la rampe du Calvaire, elle monta vers les granges. Un instant, elle se trouva prise entre les bras de la vieille Croix. Et tout le paysage ajusté à cette balise, au-dessus du tertre, équilibra ses lignes sur la grande verrière du soir.

MICHEL YELL.

LE FILS DU MACROCÉPHALE

(PORTRAIT)

Qu'il s'agisse de l'Atlantique, on dira l'Océan !
l' « Océan » ! On roulera ses yeux intérieurs.

Cependant parut sur terre une vie chétive et près du sol, comme celle d'un rat dont à peine on a su un grignotement, et pas bien certain et ses poils et sa fuite ; et de nouveau le silence. La vie de Eache, une de ces vies insignifiantes pour le monde à peu près entier des hommes et des animaux, et pourtant Océan, Océan, et qui chemine, et où va-t-il ? et mystère son moi.

* * *

Il se demande où est sa vie. Parfois elle lui paraît en avant, rarement passée ou actuelle, plutôt à faire. Il la pelote, il l'oriente, il l'essaie ; il ne la voit pas.

Toutefois c'est sa vie.

Plus limpide que vide, plus flèche que limpide et plus encore atmosphérique.

* * *

Il cherche la jeunesse à mesure qu'il vieillit. Il l'espérait. Il l'attend encore. Mais il va bientôt mourir.

* * *

Les autres ont tort. Cela est sûr. Mais lui, comment doit-il vivre ? Toujours agir avant de savoir...

* * *

Jusqu'au seuil de l'adolescence il formait une boule hermétique et suffisante, un univers dense et personnel et trouble où n'entrait rien, ni parents, ni affections, ni aucun objet, ni leur image, ni leur existence, à moins qu'on ne s'en servît avec violence contre lui. En effet on le détestait, on disait qu'il ne serait jamais homme.

Il était sans doute destiné à la sainteté. Son état était des plus rares déjà. Il se soutenait comme on dit avec rien, sans jamais faiblir, s'en tenant à son minimum mince, mais ferme, et sentant passer en lui de grands trains d'une matière mystérieuse.

Mais les médecins à force de s'acharner contre lui par l'idée fixe qu'ils ont de la nécessité du manger et des besoins naturels, l'ayant envoyé à l'étranger, à la campagne, une foule de petits gredins de paysans puants de là-bas réussirent un peu à le vaincre. Sa parfaite boule s'anastomosa et même se désagrégea sensiblement.

* * *

Son père avait pour idéal : se retirer. Jamais il n'eut rien d'offrant. Il était prudent, très prudent, d'humeur égale et triste. Il s'effaçait parfois comme une tache.

Il avait de ces énervements terribles, douloureux, et extrêmement rares, comme en ont les éléphants, lorsque, quittant une tranquillité qui leur a coûté des années de surveillance ils s'abandonnent à la colère pour une bagatelle.

* * *

Pour disloquer la boule, il y avait aussi le froid et le vent du nord qui est dur et souverain dans ce

pays parfaitement plat où il passe comme un rasoir.
Jamais on ne s'adressa à la joie pour lui.

*
* *

Une grande langueur, la boule. Une grande langueur, une grande lenteur ; une rotation puissante. Une inertie, une maîtrise, une assurance. Ce quelque chose de particulièrement stable qu'on rencontre assez souvent, dans les vices, ou dans les maladies chroniques.

*
* *

De grosses lèvres de Bouddha fermées au pain et à la parole.

*
* *

La boule donc perdit sa perfection.

La perfection perdue vient la nutrition ; viennent la nutrition et la compréhension. A l'âge de sept ans, il apprit l'alphabet et mangea.

*
* *

Ses premières pensées furent sur la personne de Dieu.

Dieu est boule. Dieu est. Il est naturel. Il doit être.
La perfection est. C'est lui. Elle est seule concevable.
Il est. De plus, il est immense.

* * *

Il vécut ainsi des années, l'œil sur le bassin intérieur.

* * *

Ce qui est divin est la nature. Les choses immédiates
sont la nature. La transsubstantiation est la nature.
Les miracles sont la nature. Les miracles, la lévitation.
La joie parfaite. La fusion dans l'amour est la nature.
La libération de l'âme.

* * *

La chute de l'homme est notre histoire. La perte de
la vue de Dieu est notre histoire. Notre châtiment est
notre histoire. La croix, nos misères, nos efforts, nos
difficultés à monter, nos espoirs.

Notre histoire et notre explication.

*
* *

Comme les Espagnols ont besoin de l'idée du péché, et du Christ martyrisé, misérable, objet des traitements les plus injustes et les plus cruels qui furent jamais, et cette race faite pour le tragique n'eût pas été accomplie si ces compagnons de l'esprit lui eussent fait défaut ; ainsi la notion du paradis perdu et de la chute de l'homme lui était profondément nécessaire.

Eache : l'homme après la chute.

*
* *

Les choses sont une façade, une croûte. Dieu seul est. Mais dans les livres, il y a quelque chose de divin.

Le monde est mystère, les choses évidentes sont mystère, les pierres et les végétaux. Mais dans les livres peut-être y a-t-il une explication.

Les choses sont dures, la matière, les gens, les gens sont durs et inamovibles.

Le livre est souple, il est dégagé. Il émane. Le plus sale, le plus épais émane. Il est pur. Il est d'âme. Il est divin. De plus il s'abandonne.

*
* *

Dans l'ensemble, les livres furent son expérience.

*
* *

Il manquait d'attention, et même intéressé, ne remarquait pas grand'chose, comme si seulement une couche extérieure d'attention s'ouvrait mais, non son « moi ». Il restait là, dodelinant. Il lisait énormément, très vite et très mal. C'était la forme que prenait l'attention chez lui. Car, tant que son fond restait indécis et mystérieux et peu palpable, son attention consistait à trouver dans un livre ce même univers fuyant et sans contours. Lisant comme il faisait, même un manuel d'arithmétique ou du François Coppée devenait une nébuleuse.

Et s'il se mettait à lire lentement, voulant « retenir », néant ! c'était comme s'il regardait des pages blanches. Mais il pouvait très bien relire, du moment que ce fût vite. On conçoit cela aisément. Il formait ainsi une nouvelle nébuleuse. Et la sympathie venant du souvenir agréable le soutenait aussitôt.

* * *

Dans les livres, il cherche la révélation. Il les parcourt en flèche. Tout à coup, grand bonheur, une phrase... un incident... un je ne sais quoi, il y a là quelque chose... Alors il se met à léviter vers ce quelque chose avec le plus qu'il peut de lui-même, parfois s'y accole d'un coup comme le fer à l'aimant. Il y appelle ses autres notions « venez, venez ». Il est là quelque temps dans les tourbillons et les serpentins et dans une clarté qui dit « c'est là ». Après quelque intervalle, toutefois, par morceaux, petit à petit, le voilà qui se détache, retombe un peu, beaucoup, mais jamais si bas que là où il était précédemment. Il a gagné quelque chose. Il s'est fait un peu supérieur à lui-même.

Il a toujours pensé qu'une idée en plus n'est pas une addition. Non, un désordre ivre, une perte de sang-froid, une fusée, plusieurs, une ascension générale.

Les livres ont donné quelques révélations. En voici une : les atomes, petits dieux. Le monde n'est pas une façade, n'est pas un faux, une apparence. Il

est : Ils sont, Ils sont, les innombrables petits dieux.

* * *

Ah ! comprendre le monde, cette fois, ou jamais !

* * *

Puis des années passent...

Chaînes infinies des atomes au monde.

Imaginations infinies de la réflexion, de l'explication.

Des années passent.

Les yeux commencent à lui sortir de la tête.

Atomes décevants.

* * *

Science immense et monotone. Ficelé aux petits dieux. Comme la langue française intercepte le génie allemand et généralement tout ce qui n'est pas français...

Unilatéral, et toujours coffré par la perfection.

*
* *

Il lui vint, un jour, à vingt ans une brusque illumination. Il se rendit compte, enfin, de son anti-vie, et qu'il fallait essayer de l'autre bout, aller trouver la terre à domicile et prendre son départ du modeste.

Il partit.

*
* *

Ce n'était pas orienter sa vie. C'était la déchirer. Si un contemplatif se jette à l'eau, il n'essayera pas de nager, il essaiera d'abord de comprendre l'eau.

*
* *

Pauvre Eache, que fais-tu en Amérique ? Des mois passent ; souffrir ; souffrir. Pauvre Eache, que fais-tu à bord de ce bateau ? Des mois passent : souffrir souffrir. Professeur, que fais-tu, pauvre Eache ? Journaliste, que fais-tu, pauvre Eache ?

Souffrir. Apprends bien toutes les façons puisque ce sera ta vie. Non pas absolument toutes, les honteuses surtout, puisque ce sera là ta vie.

*
* *

Il ne se surestime pas. Il a pris d'un coup pour toujours l'idée implacable de son insuffisance. Cela mange son dernier bien mental. Une semaine a suffi. Il est devenu extraordinairement petit.

*
* *

La honte. Cela ne crie pas. C'est un refroidissement. Chez lui rien n'est momentané. Un sentiment est bientôt mûri, généralisé et s'il est du genre précédent, fait atterrir les autres immédiatement.

Quand on ne sait rien faire, il faut être prêt à tout. Il a cette sorte de courage. L'idée d'action le hante, comme le paradis impossible à sa nature, la cure invraisemblable.

Tous les matins il fait son examen de conscience et il tord sa journée entière dans le sens de sa méditation, et de ce qui lui paraît propre à être modifié, mais tantôt ce sont des erreurs, tantôt des progressions de détail.

Chaque matin il doit recommencer... et il médite. Mais la journée vient et toujours il se déborde.

Il voudrait agir. Mais la boule veut la perfection, le cercle, le repos.

* * *

Il se meut pourtant continuellement. De sa boule il sort un muscle. Le voici heureux. Il va pouvoir marcher comme les autres, mais un muscle à lui seul ne peut créer la marche. Il se fatigue bientôt. Il ne fait plus un mouvement. C'est le soir de chaque jour.

Il a ainsi des milliers de départs de riens. Ce n'est pas ça la marche. Il croit que ça va engendrer la marche. Il n'est qu'une boule. Il s'entête. Il est à l'affût du mouvement. Il est le fœtus dans un ventre. Le fœtus ne marchera jamais, jamais. Il faut le sortir et ça c'est autre chose. Mais il s'entête, car c'est un être qui vit.

* * *

Océan ! Océan !

Eaché professeur ! Sottise !

L'Océan est en dessous ; se cache et se défend par les armes propres à l'Océan, qui sont couches sur couches et enveloppements, ne pas se déplacer, pourtant n'être jamais là où il était il y a un instant.

*
* *

Mais il va bientôt mourir...

HENRI MICHAUX.

FIORENZA

AVE, FIORENZA

FIORENZA, FLORENCE

SUR le tard du plus long jour de mai, quand les heures nocturnes sont bleues, brodées de vieil argent, entrer à vingt ans, pour la première fois dans Florence, et se dire à chaque pas, avec un bond du cœur au-devant de l'esprit : « Florence, je suis à Florence ! » Voilà de ces fêtes qu'on ne retrouve plus et qu'on cherche à se rendre, toujours plus avidement, au cours de la vie. Qu'est-ce que vivre, sinon cette allégresse spirituelle, cet amour, et les harmonies passionnées de quelque sublime détresse ? J'arrivai dans la Ville de la Fleur au milieu de la plus courte nuit. Je venais de Prato, dans la voiture d'un maraîcher qui me laissa sur le quai, au pont de la Trinité. Et je m'égarai bientôt. Porté par tant de rêves, corymbes épanouis d'autant de désirs, depuis l'enfance où mon premier précepteur, le bon Lucchini, m'apprit à lire le latin dans Virgile et l'italien dans « la Divine Comédie », je pénétrai avec délices, comme un amant à son premier amour, dans les ruelles qui s'enlaçaient alors entre le Lung' Arno Acciajuoli et le Borgo Santi Apostoli. Je marchais pieusement sur la pointe des pieds, je volais plutôt. Tout feu, j'étais immatériel pour cette merveille endormie, où déjà je sentais un esprit aigu et vif pénétrer toute matière. Plus dénué de tout que l'antique pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle, armé de mon seul désir,

à vingt jours à peine de mes vingt ans, je ne me suis mis en quête ni d'une auberge ni d'un lit. Je voulais baiser la fleur au plus tôt, voir Michel Ange sans tarder et parler à Dante. Florence, en ce temps-là, était encore silencieuse : cette grande dame, si fine et si courtoise, était secrète aussi. A peine, au loin, si une voix s'élevait, lançant le chant en jet d'eau, parmi les gouttelettes de la guitare. Sur les dalles, qui font honte à tous les pavés, les pas sonnaient clairs et durs, pareils aux instants gonflant le poulx de la ravissante ville. J'aurais pu me croire seul, tant les passants étaient rares, tous Italiens sous leur chapeau de feutre et marchant de ce pas balancé, un peu marin qui, alors, était le leur. Pour rien au monde je n'eusse voulu demander mon chemin. Dès longtemps, j'avais le plan de Florence dans la mémoire ; mais ma joie l'avait égaré, et je ne me souciais pas de l'avoir perdu : les jeunes filles savent ainsi l'amour, ou à peu près : il leur reste à n'en pas ignorer la pratique. Ça et là, je reconnaissais les pierres et le profil des édifices, ces visages qui durent. Et de leur donner à chacun son nom, je les trouvais plus beaux que tout ce que j'avais pu en attendre. A la Seigneurie, soudain, quand j'ai vu, droit sur moi, la tour du Palais Vieux, j'ai volé, j'ai été goëland, j'ai voulu porter ma plume où nichent les martinets, les pigeons et les hirondelles du Lys Rouge. La lune baignait la place illustre ; les murs dans la lumière avaient le rire ondé, ce frisson liquide et la couleur du duvet argentin qui court au revers des feuilles de la menthe. Etale et sans bruit, le flot du clair de lune enveloppait les dieux de marbre et de bronze qui vivent, en plein air, sous la Loge des Lances, seule digne de Palladio ; et les ombres de ces corps immortels étaient presque vertes dans la nuit palpitante de mai. Sur la place irrégulière, en fer de hache, j'allais et je venais, enivré. Riant de bonheur à son rire d'orgueil exalté, je la voyais pleine d'actes farouches, et je croyais

glisser dans le sang : j'y jouais ma vie sur les dalles ; et que ce sang fût des Gibelins ou des Guelfes, de la plèbe ou des prieurs, il m'était aussi chaud, aussi intime aux veines, aussi limpide, aussi précieux. J'ai cherché la place où l'on brûla Savonarole ; et quoique je dusse me réjouir, plus tard, que Florence ait fait une torche de ce prêcheur, jardinier de bûchers, mon amour, cette nuit-là, ne distinguait pas entre les bourreaux et les victimes. Florence, j'étais à Florence ! Et Florentin, c'en était assez pour que je fusse épris de toute trace florentine. Puis ce fut le matin. De toutes parts, les fleurs se répandirent dans la ville. Les marchandes, paniers aux bras, venaient de tous côtés ; et toutes se dirigeaient encore vers le Marché Vieux, pourtant condamné et déjà en décombres. Les œillets et les roses, par monceaux, les anémones et les glaïeuls, je buvais des yeux ces agonies délicieuses. Et le cœur plein du sanglot parfumé de ces adorables victimes, tenté de me mettre à genoux, glissant sur les flèches de l'aurore purpurine, je baisai, en l'appelant Marzocco, le mufle du sanglier antique, au milieu des rires câlins et des cris effrontés. Il faut entrer dans Florence, à vingt ans, sur le tard de la nuit, et recevoir l'aube en fleurs, d'une lèvre amoureuse.

UNE émotion de l'ordre le plus pur, celle qui se connaît elle-même à mesure qu'elle s'éprouve et qui s'épure de toute faiblesse sentimentale, telle est mon épreuve de Florence, même si je m'en suis détaché, après m'y tant être plu. Bien des fois, j'ai été l'hôte obscur de la Fleur. Toujours j'y ai vécu pauvre et solitaire. Rien, ici, ne m'a fait accueil, si ce n'est l'ancienne beauté même. J'ai donc été à Florence comme il y faut être, comme le Gibelin qui rentre d'exil. Guelfe éternel chez les Gibelins, éter-

nel Gibelin chez les Guelfes. Les Florentins antiques vivent de peu ; leurs délices ne sont pas sensuelles. La beauté de cette ville est, d'abord, une grâce assez austère, vêtue de charme, et une séduction qui pare d'un plaisir, ailleurs inconnu, un visage aux traits presque ascétiques. L'ancienne Florence a l'air d'une nonne sublime : il lui arrive d'être folle et courtisane. Ha, puissant et sage Dante, âme violente et cruelle, injuste dans la fureur de la justice, enragée de vengeance, et hardie à prendre mesure de toute valeur dans la haine comme dans l'amour, je ne sais si tu as voulu peindre dans Béatrice la Florence idéale ; mais Florence, entre toutes, a pour moi la figure de Béatrice au Purgatoire et l'esprit qui peut comprendre, quand il se marie à la ville de la Fleur, vit en amour avec la Dame Elue de Dante.

L'air de Florence est vif et sec, aigu l'hiver plus que froid, très chaud l'été, mais alors moins lourd qu'ailleurs en Italie, sauf à Sienne. Le ciel est d'argent, pervenche et pierre bleue : il tient du torrent sans une goutte d'eau : il vibre si nettement dans l'azur des beaux jours qu'il semble parfois cligner des yeux, et qu'on en saisit les ondes. Les mille et mille nuances du ciel de Paris, le plus varié qui soit au monde, lui sont inconnues ; il n'a rien de cette tendresse humide qui vient de l'Océan et de la rêverie atlantique au sourire trempé de larmes : le sourire de Florence trempe dans le calcul et les bons mots. Son rêve est religieux. La passion n'est certes pas étrangère à cette atmosphère si nette, mais elle n'en fait pas le fond. On ne peut pas dire de l'admirable ville qu'elle est amoureuse ni dans l'extase : elle est fleurie. Nouée au ruban de l'Arno, entre les douces collines de San Miniato et de Fiesole, sa forme est d'une aiguière ciselée au milieu d'une longue corbeille. Sa gaîté n'est pas la grâce du cœur ; elle ne baigne pas dans le sentiment : elle est toujours spirituelle ; l'allégresse de la raillerie

lui est surtout propre : elle a moins d'épices que de sel, du plus fin au plus gros. Cet air bondissant porte la moquerie et l'éclat de rire. On aime ici la farce jusqu'à la férocité ; on se plaît à la dérision. Sinon parfois d'elle-même, on dirait de Florence qu'elle n'est jamais dupe.

Pénétrant et subtil, cet air modèle tout ce qu'il touche ; il cherche en tout la forme et le dessin. Pour l'esprit florentin, l'éten-due est moins le lieu des plans que celui où il dessine. L'élan de Florence à la lumière sans ombre est la merveille qui me ravit aux profondeurs où je suis le plus musique et moi-même le plus. Il faut que je me laisse séduire. Florence fait croire à la certitude et parfois même au bonheur de l'intelligence. C'est vers le soleil intelligible que le Lys Rouge s'oriente. Une teinte de sécheresse définit mieux la grâce naturelle au paysage de Florence, aux Florentines, aux Florentins, aux artistes de cette ville miraculeuse et à leurs œuvres. En son noyau, elle est unique par la perfection. Il faut donc qu'elle soit contenue en d'étroites limites. Elle est la pensée de l'Italie, laquelle pense peu. Mais elle prête une forme assez parfaite à tout ce qu'elle pense. La mesure de Florence est presque partout exquise. Elle plaît par là où elle plaît le moins. Elle est l'intelligence de la Toscane, qui est le cerveau de l'Italie. Ils ont moins de goût que d'équilibre. Elle tourne tout à une sorte de beauté qui ne donne pas à l'âme une nourriture très puissante, mais qui la distrait d'en avoir envie et la dispense d'y satisfaire. Nulle part, on ne sent la perfection d'un monde clos, comme à Florence. Ce monde ne va guère au delà de l'Italie : il tient entre l'Adriatique et les bouches de l'Arno, à cheval sur l'Apennin. Belle intelligence éprise de clarté, la forme la plus nette est à quoi elle aspire. Tout ce qui est douteux, la pénombre, le clair-obscur répugnent à Florence. L'enfer de Florence est sans arrière-fond, et son purgatoire sans

brume. Le brouillard n'est, aux rives de l'Arno, qu'une vapeur, un souffle expiré par la chaude poitrine de la terre, et que le soleil dissipe. Ni trop intense ni affaiblie, la lumière est d'une égalité presque parfaite. La forme florentine est avide de contours précis ; elle est un peu avare ; et non sans maigreur, elle ne craint pas les arêtes. Mais comme on lit le désir dans les yeux de l'amour, on sent que la recherche de la beauté fait la plus pure ardeur et le génie de cette ville. Ils ont vécu pour la forme belle ; ils l'ont conçue et, tout au long d'un labeur séculaire, ils en ont trouvé quelques expressions immortelles. Voilà les titres de Florence au culte de l'artiste, et même sa sainteté. Y a-t-il plus de deux villes saintes en Italie, Rome pour l'action et Florence pour l'esprit ? En est-il plus de trois ou quatre autres au monde ? Que Florence nous soit sacrée : ce lieu respire l'intelligence.

Au cours des ans, et de mes routes, tout a changé pour moi, dit le Condottière. Peu à peu, je me suis dépris de ce que j'adorais enfant. Rares les œuvres et les grandeurs dont mon âme reste amoureuse. Mais il est un élan presque divin que je retrouve, chaque fois, à Florence ; et je ne renoncerais peut-être jamais à faire le voyage, pour obtenir encore cette heure délicieuse : je pénètre dans Florence et j'y rejoins, toujours fraîche, la fleur exquise de l'esprit. Une émotion, toute faite de pensée, s'élève de mon désir et de ma chair soudain docile et même insoucieuse. A Florence, l'amour intellectuelle me possède. Ici, la pensée est plus légère à porter qu'ailleurs. Elle s'offre accomplie et sans mystère : elle a le port solide et svelte de la tour de la Seigneurie. Orgueilleuse, elle n'est pas inaccessible ; et même dans le songe, elle garde le lien et le sens du réel. A Florence, j'entre dans la région la plus heureuse

de l'intelligence. Tout est clair, tout est couleur d'évidence chaude et limpide. Tout est du blanc le plus suave, non pas celui de la neige, mais le blanc du lys, qui fait au soleil une ombre veinée de bleu, comme le tour du sein d'une jeune fille. Florence est toujours pour moi Fiorenza, la fleur des villes, encore plus que la ville de la fleur. Ave, Fiorenza ; Ave, Béatrice.

CAMPANILE DE GIOTTO

QUE cette place était chère aux amants de Florence, il y a quelques années encore, quand elle était également vaste et silencieuse, d'une gravité suave et retirée. Si déserte, à la nuit faite, que j'y ai passé des heures entières, contemplant ma propre méditation sans être jamais troublé, sinon par quelque noctambule rentrant chez lui comme à l'insu de lui-même, le chapeau sur l'oreille et fredonnant *La donna è mobile, souvent femme varie*. Pas une voiture alors, point de lumière. L'herbe aurait pu ourler les dalles entre le Bigallo et Sainte-Marie de la Fleur. Inutiles regrets, d'ailleurs : la vie est la vie. La vie est la reine : c'est elle qui fait les rois, Périclès ou un esclave nègre. C'est elle qui commande. Il n'est rose si belle et si pure qui n'ait eu ce fumier d'abord, et cette terre est la racine du paradis. En dépit du tumulte et du chaos de foule qui en fait aujourd'hui le même tambour de peuple que la place du Dôme à Milan, je veux voir celle-ci toujours noble et grande comme jadis je l'ai connue. La forme de cette place est admirable : elle figure le calice gonflé d'un narcisse en bouton, la Cathédrale au col, et à la pointe le petit plan de San Giovanni. Par-dessus Sainte-Marie de la Fleur et le Bigallo, charmante loge, reposoir des jeunes filles, par-dessus le Baptistère très antique, le Campanile en marbres de toutes les couleurs, est le mât de la cité à l'ancre. Sans lui, les monuments illustres qui l'entourent ne seraient pas ce qu'ils sont à nos cœurs. Il ne les accompagne pas : il les élève ; il leur prête des ailes. Ils

lui doivent une allégresse délicieuse. Le noir et blanc du Dôme, le blanc et noir du Baptistère s'effacent : ils s'animent ; un sang frais s'insinue à leur derme de pierre. Tout prend un peu le rire rose de cette flèche, sa grâce folle et cette peau d'enfant ou d'amoureuse qu'au réveil lui rend l'aurore. Le Campanile de Giotto est la fantaisie de Florence, le caprice d'une ville où la beauté calcule, où la raison cherche toute sorte de règles, où la poésie va le céder à la rigueur des lignes. Il échappe à l'art de bâtir. Il a le charme de l'illusion et de l'imaginaire : il ne veut rien dire ; il ne sert à rien : ce clocher n'a peut-être pas de cloches : il n'est là que pour le plaisir. Est-ce vraiment la misaine d'une nef engloutie ? Est-ce une tour pour les jeunes filles du Roi ? En Italie, plus que le peintre, l'architecte a le génie de la couleur. Le pittoresque est admirable, qui se fait tout pardonner. Carré et non pas en aiguille, heureusement privé de la flèche qu'on aurait pu y aiguïser, l'extrême hauteur de cent mètres où il se dresse lui donne un jet de la plus rare élégance. Les fenêtres ogivales, l'élan de toutes les lignes rappellent Venise et même l'Orient. Les statues de Donatello, ces merveilles d'un art qui trahit déjà la sculpture, les ornements, la matière même, ces marbres de toutes couleurs, on oublie de quoi cette beauté est faite et si même elle est de la beauté : elle a la grâce de la nature vivante ; on se contente d'y être sensible. Le Campanile de Giotto est une fleur. Il a tous les tons roses, jaunes et blancs du narcisse. Ou, s'il est la tige du lys florentin, la cathédrale en est la corolle tombée à terre. J'en ai fait les délices de ma rêverie, quand je m'attardais jusqu'à l'aube sur le banc de marbre doré qui passe pour avoir servi de siège à Dante. L'aigle noir de la poésie se posait là, couvant des yeux, au Baptistère, les destins de sa ville : *O mon beau San Giovanni*, murmurait-il. *O mon Beau Campanile*.

* * *

DONATELLO AU BARGELLO

Si la statue n'est pas une ligne idéale et plus parlante de l'édifice, si la statuaire ne doit pas être un organe de l'architecture, Donatello est le maître de tous les sculpteurs. Dante et Michel Ange sont des prodiges et des monstres à Florence comme partout ailleurs : ils sont moins florentins, qu'ils ne sont passionnément eux-mêmes : jusque dans la discipline qu'ils s'imposent, ils sont en révolte contre tout ce qui n'est pas leur volonté. Ils sortent de la profondeur antique et de la sombre Étrurie, au fond des âges, plus que de la Toscane commune. Mais Donatello est la Florence même qui sculpte, et taille dans le marbre des images à sa ressemblance. Dans sa longue vie de quatre-vingt-cinq ans, il est aussi tout le Quinzième Siècle, Fiorenza heureuse et riche, qui triomphe dans la politique et les arts, républicaine encore et déjà soumise à l'ordre par le prince, toute chrétienne dans les mœurs et déjà un peu païenne en esprit. Jusqu'à Rodin, on n'a jamais été plus peintre dans la sculpture que Donatello. Il est le Vinci de la statuaire ; mais à la différence de Léonard, il ne s'encombre pas de doctrines et de théories, il multiplie les œuvres ; il ne se perd pas en toute sorte de travaux et de soins ; il est du génie le plus fécond et le plus prodigue. Il a tout essayé et de toutes les formes sculptées il a laissé d'incomparables modèles à la Renaissance depuis le bas-relief le plus fin, à peine plus sensible au toucher qu'un dessin sur la pierre, jusqu'au puissant tombeau, monument dans un monument. Son fort génie

enveloppe et dissimule la force plus qu'il ne l'affiche. Il cherche la grâce et l'harmonie. Dans l'ère moderne, Donatello est le fils de la Victoire qui rattache sa légère sandale. L'Annonciation de Santa Croce, le Saint Georges d'Or San Michele, la Sainte Cécile sont dignes des Panathénées et les seules œuvres attiques de l'Italie : par-dessus tout, son petit David au Bargello, le plus charmant des bronzes : son pied ailé sur la tête de Goliath, son torse de fleur, sa grâce heureuse, tout en lui sourit aux plus beaux sourires de Léonard. Toutes les femmes en devraient être amoureuses : il est fait comme une jeune fille ; il a de petits seins et les cônes moelleux de ses cuisses jouent à la perfection dans les charnières de genoux délicieux. D'ailleurs, sa force virile n'est ni voilée ni douteuse. Il coupe la tête de Goliath comme on cueille une trop grosse pomme, un melon, une citrouille. Il sourit, il est heureux et vif comme le plaisir naissant. Son chapeau, d'une élégance incomparable, est garni de fleurs : coiffé de ce pétase ailé de marguerites, la jeune lumière aux lèvres, il est bien fait pour donner la main à la Primevère de Botticelli. Il doit avoir quelque rendez-vous avec elle, chez Titania, dans le château des fées, aux environs d'Athènes. Avec ce sourire de Rosalinde et cette guirlande, c'est le Mercure de Shakespeare.

Un extrême amour de la vie emporte Donatello au delà de son art. Servi par l'œil le plus aigu et la main la plus habile, il ne résiste pas à la tentation de lutter avec la nature, d'égal à égale. Il n'interprète plus la vie : il l'imité et la copie ; il veut qu'on s'y méprenne. Le premier, il cherche à fixer les instants de la forme, à laisser dans la pierre l'image fuyante de la nature, à être enfin plus éphémère qu'elle. Il faut toute la force de son style pour le défendre de l'anecdote. Donatello, si capable du rêve et de tout transposer dans le monde souverain de l'art, s'accorde souvent

la licence d'être réaliste. Le Zuccone, le potiron, portrait de Niccolò Uzzano, en terre cuite colorée, donne l'illusion de la chair même : le volume, l'ossature, le teint, la tête qui parle, tout y est. Certes, Donatello se trompe en abusant ainsi de ses dons ; mais on ne s'est jamais trompé avec plus de génie. Le sens de la vie ne peut guère aller plus loin, ni sa présence dans l'œuvre d'art. Par là, Donatello est un peu le Giotto de la sculpture. Plus sculpteur peut-être que Giotto n'est peintre, il est bien moins poète. Pour un grand artiste, il pense peu et ne se soucie pas de penser. Toujours au guet de l'expression et du mouvement, Donatello ouvre la porte à l'art moderne : toute l'Italie l'y a suivi jusqu'aujourd'hui où c'en est la caricature, où le sculpteur est devenu photographe de l'objet sur la pierre. Donatello n'est pas moins loin de Michel Ange que des maîtres sublimes de Chartres. Ceux-là vivent leur art en Dieu et dans l'éternel. Michel Ange toujours tendu, toujours roidi contre l'éphémère, est obligé de créer sans cesse son propre monde. C'en est assez, pour Donatello, de tout ce qui l'entoure. Mais le lien qu'il garde encore au moyen âge le sauve de la vulgarité. Il n'a pas la grandeur de Giotto, n'ayant pas cette foi religieuse qui préserve l'artiste d'oublier le monde supérieur ; il n'en a pourtant pas perdu le contact et le souvenir. Le rêve de la forme n'est pas pour lui une espérance vide et son amour de la vie ne renonce pas à être un culte de la grâce et la recherche de la beauté.

Donatello n'est guère sorti de Florence et de la Toscane. Quelques voyages à Rome et à Padoue l'ont toujours ramené sur les bords de l'Arno. On ne sait trop rien de cette longue vie, pleine d'ouvrages. Il est plus solitaire que Michel Ange lui-même ; et il semble n'avoir pas été moins ascétique. En tout cas, bien moins avide d'apparent triomphe, moins jaloux de gloire, on le dirait

étranger à tout ce qui n'est pas son art. A soixante-dix ans comme à quarante, j'aime de m'imaginer Donatello s'entretenant, à la fin du jour, dans son atelier blanc et nu, avec Paolo Uccello, le fou de perspective, son ami et camarade. L'un près de l'autre, ils ont leurs grandes mains laborieuses à plat sur leurs genoux. Ils parlent de plans et de volumes. Simples et purs, les intérêts de la vie commune ne leur sont de rien. Ils ont les yeux vifs, ces forts vieillards, et de belles barbes d'or sous des lèvres saines et des fronts têtus.

LA BADIA

FILIPPINO Lippi n'est pas un grand artiste : ce terme n'a plus de sens, s'il est trop prodigué. Filippino Lippi en sait déjà trop pour ce qu'il a vraiment à dire, et il le dit trop bien ? Peut-on avoir un trop bon style ? Oui et non. Non, si on a le sien et qui vaut ce qu'on vaut. Oui, si ayant en soi la musique d'un aimable menuet ou d'une villanelle légère, on se donne l'air de Bach, ou même de Frescobaldi, passant du prélude à la fugue, et qui pis est sur le propre stradivarius de Paganini. Toujours inquiet, poursuivi d'un trouble étrange, en proie à une sorte d'angoisse, fils de moine qui a laissé le froc aux vignes du chemin, né d'une nonne infidèle à ses vœux, marqué pour mourir jeune, Filippino Lippi cherche la grandeur et les hautes pensées. On le sent qui voudrait être hardi et robuste à l'antique. L'art de la pleine Renaissance, encore à venir, le tente et il reste, en secret, un homme du passé. Il se guinde aux symboles, et il fait grimacer la légende. Très propre à conter une histoire pieuse, il se hisse sur la pointe des

pieds, et s'efforce de prendre la grande voix du héros païen et du philosophe. Il a toutefois laissé un tableau admirable et charmant à la Badia du Comte Ugo : coin illustre de l'ancienne Fiorenza, la Badia fait presque face au Bargello. A deux pas de la Seigneurie, à trois du Ponte Vecchio et du Dôme, entre deux la maison des Alighieri, où Dante est né, croit-on, où il a vécu.

Filippino Lippi a figuré l'Apparition de la Vierge à saint Bernard. C'est une des dernières œuvres où le métier consommé de peindre n'empoisonne pas l'esprit et le sentiment de la féerie chrétienne, tout ce qui fut la vie ardente et fraîche du Moyen Age. Le dialogue de saint Bernard et de la Vierge a la grâce angélique de l'amour sans péché. Marie est une douce reine, jeune fille. Elle se penche, elle écoute son moine chevalier. Le saint de Filippino Lippi n'a presque rien, si ce n'est l'ardeur ascétique, du grand, du terrible religieux, prince de l'esprit et prince de l'action, don de la France à la chrétienté. Saint Bernard a été le prince moine, comme saint Louis le Roi, tous les deux très chrétiens. Avec deux ou trois dominateurs catholiques, d'ailleurs assez suspects d'hérésie, Bernard est le plus viril des saints et, peut-être, le plus puissant esprit. Saint François est le plus femme. Raymond Lulle et saint Dominique, hommes de la plus forte énergie, sont toujours au combat, celui-là dans la pensée, dans la mêlée humaine celui-ci. Saint François meurt d'amour pour Jésus, comme une grande sainte. Saint Bernard, homme de toute croisade et si chevalier, adore Marie et pense toujours à elle : *In rebus dubiis, Mariam cogita, Mariam invoca !* où tu perds pied, pense à Marie, appelle Marie. Dans le tableau de Lippi, Bernard est un ascète d'une propreté et même d'une coquetterie charmantes : ici, la sainteté est exquise. Nous sommes dans le monde assez facile de l'émotion choisie. L'haleine enflammée du souverain qui jeûne trois cent

soixante jours par an, au pain sec et à l'eau coupée de vinaigre, qui s'étend de privations sans faire baisser d'une ligne la tension de son âme, qui se tue dans l'action perpétuelle aiguisée par la méditation ; qui mène une armée de moines, qui est le père de mille couvents, qui restaure les règles les plus sévères, qui morigène les papes et les dirige, comme un maître ses disciples et ses écoliers, ce terrible homme est absent d'une œuvre si aimable. Mais l'émotion de l'amour divin y est.

Comme je finis d'écouter saint Bernard et que je quitte l'éternelle, la douce et fraîche Vierge, il me souvient du cloître qui donna jadis son nom à l'Abbaye. Où sont les restes de ce moultier ? On m'ouvre une sorte d'oubliette au creux de la muraille. Une prise d'escalier en vis, comme pour monter dans une tour ; puis, un réduit morne, blanc de chaux, nu, sans meubles, et sur les murs quelques taches de couleurs, l'empreinte de ce qui fut. Mais, dans un coin, un débris de fresque l'emporte, à mes yeux, sur la plupart des peintures célèbres de la Renaissance. J'oublie cet art à grand spectacle, et je suis même tenté de ne plus donner la moindre attention au chef-d'œuvre de Filippino Lippi. Presque toute la fresque est ruinée par les siècles ; et peut être la main des artistes célèbres de l'Age d'Or n'y est pas étrangère : ils ont haï ces vieilles images. Un Vasari, quand il passait par là, jugeait cet art barbare. Tintoret devait mépriser Giotto. Ni l'âme ni l'esprit n'y étaient plus.

Judas est pendu à son arbre. Il pèse vers la terre de tout son poids ; moins la corde, il tombe ; il gravite comme le plomb, vers le gouffre, d'une chute intolérable. Et plus que le plomb, le poids du crime contre l'amour est affreux. Son visage n'est pas horrible ; il n'est pas ignoble : il n'est qu'effrayant : il est damné ; et cadavre, il sait enfin ce que sa vie ignore et que son agonie ignore. La

damnation est une agonie qui dure. L'orgueil est la corde de la damnation. Il est blond, il est presque lumineux. Son ventre et ses genoux le tirent vers la terre, le malheureux, moins que sa tête misérable : car c'est la tête, la boîte aux vers de viande, pour la pêche atroce de la malédiction. Ce Judas, qui tire la langue au bout du câble, est le saint même de la critique. Le gibet est l'œuvre insultée où il pend.

Quelle peinture. Que ce reste, à peine un reflet de l'œuvre ancienne, est redoutable. Qu'il est fécond à faire penser et à blesser de clarté amère le fond de l'âme. On ne sait même pas à qui attribuer cette image puissante. On parle d'un certain Buffalmacco, peintre de 1350, au nom bouffon. Mais ce Judas serait de Giotto ou même de Simon Memmi, je ne m'en étonnerais pas. Là, tandis que la lumière du matin est une onde aérienne, dans le triomphe de ce jour plein de bonheur et de jeunesse, les larmes d'admiration et les pleurs de la peine s'épousent au fond de mes yeux. Quoi de plus touchant ?

Mes lèvres amoureuses baisent le néant, comme dit Caërdal. Toute l'horreur de notre chaos monte en marée à mon cœur et le submerge. Voici une œuvre admirable, et déjà elle n'est plus qu'une tache sur un mur ; un homme de génie, et il n'est pas même un nom ; une grande pensée, un sentiment profond, et n'importe lequel des bouffons qui vivent a plus de droits que lui à l'amour et à l'admiration des hommes : toujours le lion mort qui ne vaut pas le chien vivant. Mais ce n'est pas assez : le chien vivant, qui remue la queue en aboyant dans le ton, l'emporte toujours sur le lion en vie. A lire Boccace, le Buffalmacco, de son vrai nom Buonamico di Cristofano, n'est qu'un plaisant, une espèce de pitre, qui va de la farce au lit d'hôpital. Judas est au figuier, dans ce sépulcre de plâtre. Que la mort est forte, en tous sens. Désirer sans

cesse pour mourir dans la chaux vive de son désir. Vouloir, toujours vouloir, pour être toujours déçu, même par la victoire. Boire pour avoir soif, avoir soif pour boire ; prendre pour rendre, rendre pour prendre, vivre et toujours pour mourir. L'homme est son propre fantôme : plus il se meut, plus il fuit. La chute est au bout ; la défaite est partout, dès que tu te penches sur toi-même et te regardes. Aimer pour être toujours trahi : si tu ne l'es pas par l'objet de ton amour, tu l'es par la vie. Et en effet, ton amour n'a d'objet qu'elle. Honorez le chef-d'œuvre, le suprême mirage : il n'en reste qu'une ombre après cinq cents ans, la demi-pulsation d'un millénaire, où trente générations d'hommes ont passé pour ne faire qu'un pouce de poussière sur la surface de la terre et ne pas laisser d'autre trace sur les labours de la boue. Je rêve dans le suaire de ce sépulcre blanchi. Voilà ce comble de misère : le dieu et son athée, l'infortuné qui ne l'a pas voulu connaître, se nient l'un l'autre, avec le poète qui les ressuscite tous les deux et le peintre qui les a rendus aux couleurs de la vie. Toutes les voix, et pas un son qui demeure : qu'est-ce que l'harmonie de l'éphémère ? Tant d'élan, tant de vœux pour le feu qui dévore jusqu'aux cendres. A ce tumulte affreux, tu portes en vain l'ordre d'une musique souveraine et le chant le plus pur de la sérénité : le néant réclame ton ode d'Apollon, pour la jeter au chaos fatal et l'y perdre. Toute action est vouée à la ruine, toute beauté au désaveu. Toute rose divine est marquée pour la pourriture. La raison est une manie d'écureuil qui tourne dans sa cage ; et il s' imagine qu'il est le moteur de l'univers comme de sa prison. L'amour est un outrage à l'éphémère. Tout n'est que rien, et le rien est le tout. Où s'arrêter, où se fixer dans ces planes ténèbres où la vie tombe moins qu'elle ne s'efface. Toute pensée se partage entre l'inutile adoration et l'horreur du mépris, comme toute

action entre l'effort et la défaite. Une âme est bien vile qui ne se trouve pas trop grande pour un tel espace de négation. Allons, pourtant ! et que le rêve de la beauté s'impose au vain rêve de la vie.

FRA BEATO ANGELICO

C'E bienheureux est unique dans l'histoire de l'art. Peindre, pour lui, c'est faire oraison ; non point sèchement, mais si fort en extase qu'il touche l'objet de sa vision. Il n'y met pas la main ni les lèvres : les formes lui servent de paroles, et les couleurs sont sa musique. Fra Beato est le Célicole qui peint pour Jésus et la Vierge, comme les autres saints pensent à Dieu, chantent pour lui ou lui parlent. Jamais frère prêcheur ne fut plus à saint François. Son âme n'est pas d'un enfant, mais d'une femme innocente. Il aime Jésus comme font les saintes. Ses yeux sont toujours brillants de larmes, même quand il rit. Car il n'est pas triste. La Croix lui est un spectacle d'adorable douleur, où la souffrance le cède de loin à l'adoration. Il rêve, en tout, du paradis ; et dès ici : son paradis est l'amour. A San Marco, il met comme un baiser au front du moine une image amoureuse et blonde dans chaque cellule obscure, blanche et nue. Cercueils de religieux, toutes les cellules sont des boîtes mystérieuses et froides. Il fait sombre entre ces parois, planches de plâtre : Fra Angelico y verse une lumière de miel. Sous ses doigts, le mur est pareil au roc d'Horeb dans le désert, d'où l'homme de Dieu a fait jaillir l'amour. Sa palette est ravissante de fraîcheur, de jeunesse et d'innocence. Il peint angéliquement les anges. Il en porte juste-

ment le nom. L'éternelle adolescence est le propre des anges : ils croissent sans fin en adoration et en pureté. Il faut aller à Sienne, ou chez Titien et Carpaccio à Venise, pour rencontrer en Italie des mirages qui l'égalent. Il a des inventions pareilles aux baisers d'amour, quand un amant imagine de suppléer par le cœur et les lèvres à toutes les paroles du monde, à toutes les volontés. Un amant ? sans doute, et souvent une amante. De toutes les femmes qui ont jamais peint ou chanté, Fra Beato est la plus femme ; mais la plus pure ne l'est point tant que lui : la pureté de la femme est surtout ignorance.

Fra Angelico, âme bénie, âme sauvée, qui a fait son salut en peinture, armé contre la mort d'un simple pinceau. Les grandes pensées lui viennent du cœur. Il en a de sublimes, si directes et si rares qu'on ne sait trop ce qui l'emporte de la simplicité ou de la profondeur. Parfois, le sentiment fait pardonner l'erreur plastique : l'art le cède à la poésie. Jésus outragé, roi d'une farce lugubre, environné de crachats, de soufflets, de verges et d'injures, sous sa couronne dérisoire a les yeux bandés : mais il voit au travers du bandeau : ses yeux, pleins de douleur et de majesté, percent l'étoffe et contemplent les bourreaux. L'Angélique se fait de la résurrection une image digne d'Apollon vainqueur de toute nuit : Marie-Magdelaine cherche son Maître Bien-Aimé dans le sépulcre ouvert : le tombeau est vide. Jésus est devant elle ; mais il dégage une telle lumière qu'éblouie par ce soleil, Marie, la main en auvent sur ses yeux pour les garantir de cette resplendissante aurore, ne voit pas le Dieu qu'elle cherche : ainsi l'amour humain peut se faire ombre à lui-même. Une telle vision a quelque chose de divin.

Cet ange de l'art n'en est pas moins un chercheur de beauté que nul ne passe. Il lui faut les visages les plus purs, les formes

les plus suaves, et il les trouve jusque dans les supplices et la douleur. Par là, on le dirait d'Eleusis, sinon d'Athènes : même dans les actions les plus cruelles et les plus farouches, il ne cède rien à l'horreur. Tout, dans son œuvre, porte le signe du salut, fût-ce l'extrême souffrance. Il a la sérénité qui, si elle n'ignore pas la laideur, du moins l'efface. Et ce peintre ailé, toutefois, est avec Titien le plus beau coloriste de l'Italie ; mais Titien ne quitte jamais la terre et son pays de Venise, l'humus fécond et chaud de la réalité : il trempe même le ciel dans le bain de la Reine d'Orient, mariée à saint Marc. Fra Angelico porte la terre dans l'onde aérienne et transparente de la vie céleste. Sa peinture est sans poids. La couleur, chair plastique et douce ivresse de la forme, est la fille charnelle du rêve et de la volupté ; le plus souvent, elle enveloppe la pensée de tous les prestiges du plaisir, de tous les charmes de l'appétit ; et l'âme même s'y fait corporelle. Dans les poèmes de Fra Beato, c'est la chair qui devient esprit : la couleur transpose les corps dans les tons éthérés de l'âme. La fresque n'a jamais été plus immatérielle. Les feux de l'amour prennent une fraîcheur d'oasis. La douleur et tous les supplices s'épurent dans une tendresse qui est le sourire de l'innocence accomplie. Et rien n'est puéril dans ce cœur. Ce moine béni n'est pas un enfant. Il sait le mal ; il sait les passions ; mais son imagination en est le purgatoire, et il dissipe tous les orages dans son arc-en-ciel. Il sauve la souffrance, notre damnation ; il donne aux misères de l'homme ou à quelques-uns de ses abîmes l'adorable repos du cœur innocent. Une paix incomparable règne dans ces images : les plus violentes ont le calme de la pureté parfaite. Une eau lumineuse lave tous ces visages : l'aurore, rosée du matin, efface les songes du mal, et la fièvre du péché n'est plus qu'un souvenir, un nuage qui se dissout en pleurs riants. Voici les cœurs sanglants

sur la tige des heures fatales : ce sont des roses. Une paix, un repos, une douceur sans pareille, dans un arc-en-ciel des tons les plus purs et les plus vifs, mais aussi les plus tendres, c'est la couleur de cette âme, qui serait une fée si elle n'était pas si sainte.

SEIGNEURIE

CAPITALE : CUM SPIRITU TUO

IMMORTELLE capitale de l'esprit italien, Fiorenza était une petite ville. Et même aujourd'hui, elle n'est pas grande. Voilà pour éclairer les serfs de la masse et de la quantité, si on pouvait jamais les instruire. En son temps le plus prospère, Florence n'a pas compté plus de cent vingt ou deux cent mille habitants ; mais alors Dante et Giotto, Boccace et les Villani étaient florentins ; ou Donatello, Léonard, Fra Beato, Botticelli, dix autres grands artistes, dix poètes, vingt hommes du premier rang. Reste à savoir si une ville de dix millions d'automates sans génie est plus digne d'être appelée capitale qu'une cité cent fois moins peuplée et dix fois moins étendue, où tout est qualité spirituelle, art et génie.

L'antique Fiorenza, du palais Pitti à San Marco et de Santa Maria Novella à Santa Croce, est moins vaste qu'Avignon. Il ne faut pas une heure pour en faire le tour et revenir à la Seigneurie. Car la Signoria est toujours au centre de l'Italie comme de Florence : quoi qu'on veuille dire, la grandeur de l'Italie moderne est florentine. L'esprit romain est du passé, le plus dangereux mirage.

Une vie complète, propre à toutes les sortes d'actions avec tous les moyens de l'esprit, voilà ce qui a distingué Florence pendant cinq cents ans. Leurs bibliothèques sont admirables : elles

sont pleines des plus beaux manuscrits et de merveilles étonnantes. Aucune ville si peu pesante en nombre et en quantité n'a de telles ressources. Leurs musées sont les plus beaux du monde, à deux ou trois près qui les égalent. Neuf mois sur douze, c'est un délice de vivre à Florence : la vie y est simple encore, et n'est pas vulgaire ; elle est élégante et ne sent pas le rat, je veux dire le riche. Les sciences et la musique n'ont pas été moins bien pourvues, pendant deux ou trois siècles. Aujourd'hui, la musique fait un peu défaut : ils n'ont plus les musiciens et les savants qui furent, avec Galilée et les créateurs de l'opéra, la gloire de Florence, après les arts plastiques. Mais que ne peut faire à Florence un homme qui a le don de connaissance, et l'amour de la beauté ? L'harmonie de la ville est une leçon de goût ; le charme vif du pays fouette l'esprit ; les fruits de la terre, l'agrément de la race, et des jeunes filles, une certaine façon railleuse de mordre et de rire ; le don de la moquerie, un rien de sarcasme ; quelque défiance de l'humeur sentimentale ; du retrait et même de la sécheresse, tout à Florence aiguise le désir de connaître et défend l'âme contre l'insensible engourdissement de la paresse. La langue qu'ils parlent a du nerf. Ils ont le sens du plus bel italien. Le peuple a le mot et le tour. Leur syntaxe est moins banale et plus pure qu'ailleurs. J'aime leur accent, assez souvent dur et âpre, moins mol et traînant qu'en tant d'autres provinces de l'Italie. Ils chantonnent moins. Leurs aspirations et leur rauque gutturale, qu'ils affectent de rendre plus dure encore, me réconcilient avec ce que l'italien a de monotone, dans une sonorité trop facile et trop égale.

MACHIAVEL

MACHIAVEL n'a pas seulement, à Florence, sa maison où il est né, où il est mort ; et son tombeau à Santa Croce, avec l'építaphe fameuse : « Ce grand nom dit tout, *tanto nomini nullum par elogium.* » Il est l'un des illustres de la ville, tantôt décrié, tantôt porté aux nues, fort à la mode aujourd'hui. Machiavel est, avec Vico, l'esprit le plus général qu'il y ait eu en Italie. Je laisse Galilée, homme de science : toute science qui a du prix est universelle, par définition : un Grec peut bien établir la table de Pythagore ; mais l'arithmétique n'est pas plus grecque ni doricque que deux fois deux font quatre. Tout général qu'il soit, Machiavel est encore plus italien. Il est le réaliste et le césarien par excellence. Nul n'est plus de son pays et de son temps. Comme les florentins ont toujours vécu pour la richesse, Machiavel ne vit que pour la puissance. Par là, il est bourgeois de son quartier, comme le prêteur à la petite semaine qui, à force d'usure, lègue trois palais, un coffre plein de bijoux et cinq cent mille ducats d'or à ses enfants. Plus je lis Machiavel et je l'admire, plus je m'amuse de son ridicule. On ne peut pas être plus suranné. Le machiavélique est l'enfance de l'art, dans l'ordre du règne : si le prince est une canaille, qui veut régner par la violence et par la ruse, il suit tous les conseils de Machiavel ; mais, en vérité, c'est une canaille innocente, s'il laisse publier les maximes de sa canaillerie ; et il est un sot s'il les affiche. Sans le moindre effort, on transpose la politique de Machiavel dans l'argot des apaches et des voleurs. Quand on veut assassiner un homme riche, il vaut beaucoup mieux s'y mettre

à quatre, et tous avec un masque ; dix contre un valent mieux que deux ; tuer quelqu'un, de nuit, et par derrière, est beaucoup plus sûr que lui donner un coup de couteau sur la place publique, à midi ; et mille autres axiomes de la même blanche farine. Le Grand Frédéric, ce profond politique, écrit un « Anti-Machiavel ». Il s'amuse, sans doute ; mais, à mon sens, il y met bien plus de raison que d'hypocrisie. On voit qu'il est dans l'action, et non dans les livres.

Machiavel n'est tourné que vers le passé. Toutefois, au lieu de tenir aux siècles chrétiens, il est plongé dans la Rome antique. Lui aussi, il est atteint de cette romanité qui est la fièvre tierce de tous les Italiens. Empire ou République, Prince ou Pape, il n'importe : Rome, toujours Rome ; l'Italie doit régner sur l'univers comme Rome sur l'Italie. Il se croit très hardi de justifier la trahison, le massacre, la guerre injuste, la haine et tous les crimes au nom de l'État. C'est la loi de la termitière. L'État et la raison d'État, voilà ses dieux : il veut les rétablir sur les autels du genre humain. Cette politique passe pour très profonde : Elle me semble naïve. Au total, Machiavel est captif de son siècle, pour les faits, et ivre d'antiquité, pour la doctrine. Il n'a rien su, rien prévu du monde à venir : il n'a donc pas eu le génie du grand homme en politique, lequel est un esprit qui devance les temps, assez fort pour pousser à la roue, sur la route et dans le sens où doit aller le train de l'espèce humaine. La découverte de l'Amérique, la puissance de l'Occident et des royaumes ouverts sur l'Océan ; la révolte du Nord contre la monarchie catholique ; la naissance de l'industrie ; la servitude prochaine de la politique et du spirituel sous la main innombrable de l'économique ; le monde féodal qui meurt, pour faire place au monde bourgeois, il ne voit rien de ces mouvements immenses, et des translations fatales de l'Europe

dans ce nouvel espace. Rome, Rome, Rome, il ne sort pas de l'orbite romaine. Cependant, Florence si vive et si brillante jusqu'alors, va déchoir, à la veille de périr, par les mêmes causes qui font de Machiavel un prophète du passé. La mort de Machiavel, le sac de Rome et la ruine de Florence s'accomplissent dans les mêmes trente mois de 1527 à 1530. La langue de Machiavel est factice au même titre : cet italien là vient de Salluste ; mais il passe par une bouche tout empâtée de Tite Live. Plus Machiavel veut être roide et concis, plus il est mou. La barre est bien forgée ; elle semble de fer ; elle est pourtant pleine de pailles. Il est long dans l'argument, et bref dans la prolixité. Ses DÉCADES auraient dix fois plus de prix, si elles avaient dix fois moins de pages.



PRESQU'A l'issue du Ponte Vecchio, au coin du Borgo San Jacopo, et de la rue qui mène à Pitti, face au palais des Guichardins, la maison de Machiavel est encore là. Je la cherche : ce n'est rien. Pas une pierre n'a plus de cent ans. Il est curieux que les deux maîtres de l'histoire à Florence, Machiavel l'aîné, pauvre et méconnu, et Guichardin son disciple, riche, célèbre, mille fois plus heureux avec cent fois moins de mérite, aient vécu l'œil et les fenêtres de l'un sur les fenêtres de l'autre.

A quelque deux ou trois lieues de la Porta Romana, sur la route de Sienne, je trouve Machiavel bien plus vivant. Près de San Casciano, gros et gras village toscan, Machiavel avait un petit bien de famille, une humble maison des champs, sans luxe et sans style, avec quelques arpents de terre, quelques ceps et un petit bois. Quand les Médicis l'ont cassé aux gages, suspect et sans

emploi, sans le sou, dans l'humiliation et la gêne, il s'est réfugié à la campagne, tant pour se faire oublier que pour guérir la blessure de l'orgueil meurtri et d'une vie manquée. Il avait alors dans les quarante-cinq ans, un bon âge pour les tortures de l'ambition soufflée. Que faire à Sant'Andrea in Percussina ? Dans une lettre, la plus belle qu'il ait écrite, un peu gâtée toutefois par le ton trop littéraire et l'apprêt, Machiavel conte lui-même son genre de vie. C'est un grand spectacle, celui du petit Secrétaire florentin en disgrâce sur le chemin de San Casciano. Il fait deux parts de son propre personnage en cet exil : Au vulgaire, il laisse son apparence la plus grossière ; et il réserve son être véritable aux dieux de l'esprit, dans cette solitude qui est leur temple. Ici, il est à lui seul et à ses pairs ; là-bas, il se fait tout à tous, le reste du temps, et d'aussi mauvais goût, aussi nul qu'il faut être pour ne porter ombrage à personne. Le matin, aux heures fraîches du jour, il bricole sur son champ ; il prend le gibier, lapins et grives, aux collets tendus la veille ; il coupe ses légumes et ses salades ; il cueille les fruits, s'il y en a, toute nourriture de la maison. Puis, il ne quitte plus l'auberge : à la mode italienne, un verre de vin lui donne le droit d'y séjourner toute la journée. Il cause avec l'hôte, il cause avec tous les passants. Curieux des caractères, avide aussi de nouvelles, il interroge, il pousse les gens ; il s'instruit, il observe et il s'amuse. Le soleil de l'été toscan darde ses traits sur la route ; la poussière fume. Du ciel métallique, la chaleur tombe en nappes de plomb gris et de cuivre. Au flanc de l'osteria, les clients sont à l'abri de quelques mûriers et de quelques platanes, sous une treille. Le boucher et le carrier, le roulier de passage, le menuisier sont là, et le gros fermier du coin, le sacristain de la Misericordia et Giannozzo, l'ivrogne du pays. Tous ensemble, ils jouent au trictrac, à la moure ou à la cricca. Nul

plus fidèle que Machiavel à la partie. L'enjeu est d'un liard : ils crient, ils s'injurient pour tout l'or de Florence ; ils blasphèment, ils se menacent en forcenés : Dieu est porc, Jésus est maudit, la Vierge est le rebut des carrefours. Ils ont les yeux hors de la tête, ils se disputent à s'arracher la langue et le foie. Et soudain, ils éclatent de rire : ils passent de l'écume et de la convulsion à la facétie familière ; et l'ivrogne de jouer son air de tube digestif, pour instrument à vent. Machiavel n'est pas celui de ces hommes qui rit le moins, et peut-être s'amuse-t-il plus que les autres. Il ne fait pas la bête à moitié ni la petite bouche : il est toujours tout à son fait, et il s'entend comme pas un à être rustre avec les rustres. A l'auberge villageoise du moins, il est ce qu'il doit être sans contrainte : un Machiavel, son seul désir est d'être lui-même avec plénitude. Il se détend dans le dégoût. En ce lieu bas, la vie est la grosse Margot, et il en jouit, n'y ayant rien de mieux à faire, en crachant au nez des princesses, souvenirs d'avant-hier, laissés derrière soi dans les palais des illustres villes.

Or, la journée est finie : une de moins pour la gloire, une de plus pour la défaite et la misère. Le soleil a disparu. La route est déserte. Machiavel pensif rentre chez lui. La maison est silencieuse. Sa femme, lasse de travaux domestiques, va se mettre au lit ; et les enfants dorment. La belle heure, l'heure noble est venue. Machiavel fait sa toilette : il se lave, il se brosse ; il dépouille la poussière et la vulgarité du jour. Il prend sa plus somptueuse robe de cour, et son linge le plus blanc, le plus fin. Il est vêtu de soie et de velours. Le voici sous les armes ou mieux encore, sous la chape et l'étole du prêtre. Il entre dans son cabinet de travail, où l'attendent les chefs-d'œuvre des Anciens, livres et manuscrits. Plein d'une joie pieuse et grave, il allume deux flambeaux de bonne cire : il s'assied à sa table, sous cette lumière odorante. A pré-

sent, « Tel qu'en lui-même enfin le seul esprit le change », il prend son beau papier ; il choisit sa plume et la taille avec soin ; il la trempe dans une encre noire et fluide. Et il écrit. Tite Live est à sa gauche et Virgile à sa droite. Il continue LE PRINCE : il se venge ainsi des peuples et des rois. Immobile et sans bruit, il foule aux pieds l'outrage de la fortune. En habits magnifiques, dans la société des grands esprits et des puissants qui mènent le monde, confident des vainqueurs, il se connaît victorieux, lui aussi, et puisqu'il est digne d'eux, digne de la victoire. Le voilà donc qui est enfin à sa propre ressemblance. L'homme au long nez busqué, au vaste front dégarni où les noirs cheveux frisés grisonnent, est lavé de toutes les souillures et de toute humiliation. Son œil noir cherche les images de la grandeur et s'adoucit parce qu'en lui-même il les trouve. Sa grande bouche cynique a chassé les éclats de rire et le sarcasme obscène : il murmure des mots et des vers qui purifient ses lèvres boudeuses. La pensée fleurit cette moue amère. Toujours impartiale, la nuit complice l'apaise et le convie, en époux, à l'œuvre de l'esprit. Combien j'admire Machiavel à Saint-André in Percussina.

PALAIS

Tous nos rêves d'amour nous montrent des visages.

Chacun imagine les traits des héros qu'il admire, des êtres qu'il préfère ou qu'il hait. Son nom seul

Peint une image en nous de toute illustre ville.

Rien, peut-être, ne donne mieux l'idée de Fiorenza que la cour du Bargello. Les trois grands siècles de la cité s'y épousent, d'un air hardi et sombre. On ne sait quoi de rouge et de sanglant luit

au tranchant de l'ombre. Le cube intérieur de la cour est d'une haute mine, sous le sourcil hérissé des créneaux, à la fois élégant et tragique. Ce bloc de pierre fait penser à une dague hors du fourreau. Quand l'histoire ressuscite le passé, elle est toujours un peu romantique. Dante a vu bâtir le palais ; il l'a hanté sans doute. On y a beaucoup jugé, condamné, torturé et tué. Que le passé est donc cruel. Savonarole a vécu sa dernière nuit en chapelle, au fond de cette farouche demeure, avant d'aller à la mort. Donatello y règne. Giotto n'en est pas absent, non plus que Michel Ange ; et tous les sculpteurs de Florence y sont à présent avec leurs marbres et leurs bronzes. Le Musée a tout envahi, avec cette odeur lourde et froide de cadavre pétrifié qui est la sienne. Mais la cour reste à demi vivante. Elle n'est pas encombrée de toutes les œuvres que les docteurs de l'art imposent au passant : car les musées entendent toujours faire leçon, et il faut la subir, bon gré mal gré, des professeurs qui les conservent. Antiquaires, embaumeurs : pour embaumer, il faut d'abord tuer.

L'ordonnance est d'un goût charmant et fort, dans le pittoresque. L'admiration ne va pas à l'architecture. Les proportions seules, tout en l'étonnant, réussissent à satisfaire, ici, l'esprit d'équilibre et l'instinct du nombre. Une sorte de noirceur chaude est le teint de ces pierres, la peau qui révèle la santé ou le caractère. Ces vieilles murailles ont bien leurs six ou sept cents ans. A ciel ouvert, la lumière y coule et tombe en nappe rêveuse sur les dalles, répandant sur ce grand âge dur l'enchantement de l'éternelle jeunesse. Au Bargello, le pittoresque est la beauté même. La loi de ces édifices est celle des paysages. L'escalier de plein air, qui monte par vingt ou trente marches à l'étage, est fait pour un cortège. De tous côtés, les uns contre les autres, les blasons sculptés des podestats et des juges, les armoiries des princes

et des factions ; les quartiers de la ville ont, chacun, sa figure parlante et son écu : genre d'ornements qui, sans être de l'art, aide à l'émotion artistique. La galerie est en forme de tribune à cinq arcs : quelle loge pour entendre de la musique, ou pour un entretien nocturne ou, si l'on se plaît à cette sorte de spectacle, pour assister à la décollation de ses ennemis. Marzocco, le lion héraldique de Fiorenza, sculpté par Donatello, garde l'accès de l'escalier, avec son air de vieux roi Lear, juché sur le fût d'une colonne jaillie de la rampe ; et deux autres petits lions, également terribles et familiers, bien assis sur leur queue, comme des juges, veillent au plus haut de l'architrave. Un rien de plus, et l'effet serait théâtral. Mais le goût est assez pur, dans le respect de la mesure, pour sauver Florence de la mise en scène.

On a partout imité ce palais, en Toscane, en Ombrie, dans les Marches. Peut-être, le palais du Podestat est-il sorti du génie italien et de ses fatalités les plus intimes, comme le Podestat lui-même. C'est la maison de l'Exécutif, superbe et rigoureux, dans les républiques municipales, en proie aux factions. Les haines de familles se confondent avec les haines et les convulsions de l'État. L'ambition des uns se heurte à l'ambition des autres, dans une envie meurtrière. On se bat de rue à rue, de maison à maison. La Seigneurie délègue ses pouvoirs au podestat, pour faire régner la loi au-dessus de tous les partis. Le podestat n'est pas florentin : ce capitaine vient du dehors. Lui seul peut imposer la règle de l'ordre aux citoyens ennemis. On admet qu'il reste étranger aux factions, jusqu'à ce qu'il les trahisse toutes au profit d'une seule, ou de la sienne. Il gouverne par le fer. Le gouvernement ne se distingue pas de la plus noire police. Il y a des pays où la police est tout l'État : dans César, ils n'ont qu'un souverain policier qui les rend dociles, et d'ailleurs qu'ils aiment.



QUITTER le Bargello pour le palais Pitti ou même pour Strozzi n'est pas tant changer de style et de climat que balancer d'un temps et d'une beauté à l'autre, sans avoir la force de choisir et de se résoudre. Le puissant caractère du moyen âge ne s'impose plus assez pour ne pas faire place à l'art somptueux de la Renaissance ; et toutefois il a trop de prise encore pour s'effacer et disparaître. Le Bargello et le Palais de la Seigneurie sont de la vie plus que de l'art ; ils tiennent à l'action plus qu'à l'architecture. Telle en est la beauté, qui touche le fond de l'âme, quand elle est dans ses heures tragiques. Ces monuments sont du paysage : ils sont l'être de pierre, édifié pour toujours dans le corps même de la contrée et le sol de la ville. Il est bien rare que l'art atteigne à une telle plénitude. Strozzi est le plus beau palais de Florence, son palais Farnèse ; Pitti est le plus imposant par l'idée et la masse. A Strozzi et à Pitti, le sens magnifique et le calcul des espaces, exprimés par des proportions parfaites et un équilibre clairement défini. Mais ces palais, comme tant d'églises à la Michel Ange, et une foule de maisons princières en Italie, de Gènes à Naples et de Rome à Venise, sont les aveux que l'art de bâtir fait, malgré lui, de son impuissance : quand il arrive à la perfection, il cesse de nous émouvoir. Voilà pourquoi la Renaissance, avec cent fois plus de talent, de certitude et de science, donne cent fois moins de plaisir à l'artiste et contente moins son sentiment de la vie. Car l'artiste ne cherche profondément dans l'art qu'une forme plus passionnée, ou plus belle et plus pure de la vie. L'Académie avec le collège des scolastes, peut seule ne pas le croire.

Raisonnant de la sorte dans les rues de Fiorenza, ma belle

fleur pensante, entre le Borgo Santi Apostoli et Sainte-Marie Nouvelle, et les rues les plus étroites sont toujours les plus chaudes, les plus propres à ailer l'imagination, je rencontrai soudain trois petites filles presque nues, en robes courtes de mousseline orangée : elles se tenaient par les mains, les bras levés en forme de berceau, et doucement elles s'avançaient en se balançant. Charmé, je suivais le rythme de leurs bras minces et dorés, de leurs petites jambes fines au galbe allongé : mon désir de la forme belle devinait leurs cuisses oblongues, montait jusqu'au tour de leurs hanches étroites et de leur ventre pur, ce disque tiède entre deux arcs tendus. J'en étais là, mon âme amoureuse de l'image ordonnant les lignes délicieuses de la vie, quand les trois petites filles me rappelèrent soudain Vicence et la Loge de Palladio. Le rythme est le maître du souvenir.

Que Palladio n'est-il florentin ? Il devrait l'être : avec lui, l'art a sa perfection. Il ne l'emporte pas sur ce que j'appelle l'architecture de la vie, le paysage de pierre humaine ; mais il en soutient la comparaison. La Renaissance n'est que le triomphe de la fausse antiquité : une confusion essentielle en gâte même les chefs-d'œuvre. Si pourtant le monde moderne a jamais donné quelques ouvrages inspirés de l'antique et dignes de lui, s'il a réussi à mettre la beauté grecque au service d'un sentiment nouveau, c'est avec Palladio en Italie, et en France avec Gabriel. De fort loin, Palladio me paraît le plus grand architecte de l'Italie aux siècles de l'art, comme Gabriel est le plus bel architecte de la France depuis le Moyen Age. Le goût de Palladio, son génie des proportions, son imagination des espaces voluptueuse et chaste, l'équilibre de sa mesure et de sa fantaisie, la souplesse et la rigueur exquise de son dessin architectural font de Palladio, je ne parle pas de ses églises, le maître incomparable de l'âge classique. Quant

au matériau, personne n'a jamais eu la science, le sens et l'usage du marbre comme lui. Voici le point : la plus belle Fiorenza ne bâtit pas en marbre : à deux pas de Carrare, elle aime mieux la pierre et le bossage. Par là, elle tourne le dos à la Renaissance. Si prodigue de génie, elle dédaigne d'étaler ses ressources. Elle préfère un air un peu avare à l'ostentation du riche.

DANTE, TU DUCA, TU SIGNORE

O MBRE puissante et cruelle, œil et serres d'aigle, grande aile violente de la poésie ; regard du faucon qui tombe en fil à plomb sur la proie ; ardeur sans pitié contre le mensonge ; lèvres pleines d'ire, que brûle la passion de l'innocence et que cette flamme lave en l'élevant à l'amour la plus pure inépuisable volonté du règne, que la déception porte au délire ; lys noir de la vengeance, lance de rancune ; âme de feu qui, de toutes ses défaites, fait un encens amer ; superbe incarnée, te voici donc dans ta ville, souveraineté en exil, vainqueur de la vie dans la profonde mort. Je te trouve dans tous les coins de Fiorenza, sans te chercher. Tu es partout en Italie, quand tu n'y serais que l'enseigne et le dicton de l'orgueil national. Mais à Florence, chaque pierre de la vieille ville est ton os ; ces murs sont de ta chair ; les dalles et les tours, tout parle de toi ; et du Baptistère aux Colosses de Michel Ange, presque tout ce qui est grandeur semble fait à ton image. Salut, Dante.

La DIVINE COMÉDIE est la Somme du monde catholique, entre l'An Mil et la Renaissance. Il fallait assurément une magnifique imagination pour muer la Somme de saint Thomas en cathédrale de poésie à trois nefs. D'ailleurs, l'intelligence de Dante, si forte soit-elle, est la moindre part de son génie. Pour les trois quarts, son poème est politique. La théologie y tient la place immense qu'elle avait dans le siècle. L'ordre universel du Moyen Age

implique une hiérarchie que la théologie couronne. L'Empire est la matière du pouvoir, le pape est l'esprit qui la dirige et la façonne. Dante est né avec une âme de pape et d'empereur. Son regret de la puissance ici-bas est une passion furieuse, que seule apaise la passion de la sainteté et du salut, dans le séjour céleste. Il est curieux que la plupart des grands poèmes soient des voyages à la découverte d'un monde, et plus volontiers encore de sa conquête. Le poète y coule en bronze son idée, son expérience de la vie et ses passions. Ainsi le grand poème est souvent une satire enveloppée dans une oraison. Pour s'expliquer ou se défendre, on plaide contre un adversaire. Le grand orgueil blessé de Dante voyage dans les trois royaumes de la vie chrétienne : il plonge dans l'enfer des peines éternelles tous ses ennemis ; il admet au purgatoire tous ceux qu'il eût sauvés, si l'amour seul y pouvait suffire ; il élève au ciel tous ceux de sa lignée, ou qu'il tient dignes de lui. Pour damner les uns, pour sauver les autres, la théologie lui fournit toute sorte de bonnes raisons. Au fond, elles sont toutes morales ou politiques. Dante veut qu'on pense et qu'on sente comme lui. De là, tant d'injustice, tant d'amertume et de haine féroce. Rien ne le désarme moins que la mort : il la donne et la redonne éternellement.

Dante est l'Homère de l'Italie. Tous les Italiens sont élevés dans le culte de ce poète : son poème est le rite de cette religion. Leurs dons en art et nombre de leurs travers viennent de là. Un bouffon de politique se met à l'abri de Dante, comme le pape. Bien plus que les Anglais de Shakespeare ou les Allemands de Goethe, les Italiens sont pleins de cet esprit jaloux. Quant aux Français, ils sont trop libres de toute foi et trop rebelles pour avoir un souverain spirituel : ils se reconnaissent, peut-être, dans Montaigne et Molière, mais ils n'en font pas une Église. Dante

n'est pourtant pas mêlé à la vie intérieure de tout Italien comme Cervantès à celle de chaque Espagnol. Il ne règle pas la conduite ; mais il donne la couleur et le ton à l'esprit.

Merveille de l'aveu, venant d'une âme si violente et si secrète. Le plus pur est le plus secret : il n'est jamais nu, de son gré. La *Vita Nova* est plus près de nous que la COMÉDIE. Dans la Vie Neuve, il n'y a que de l'amour, éternelle présence. La Comédie est hérissée de malédictions et de combats : c'est l'éphémère et tout ce qui passe. Que nous importe tous ces maudits ? Le poète gueuse avec eux, tandis qu'il les torture et les exécute. Le juge tient de trop près au bourreau, et le bourreau colle au crime. On dirait que le bourreau fait l'amour avec la victime. Tous les enfers offrent de Dieu une vision basse et puérile. Le Dieu juge n'est pas le Dieu juste : il n'est que bourreau, ou vengeur, si l'on veut. Tout être qui naît à la vie est victime ; mais mille fois plus victime qu'un autre, l'être voué au crime, à la laideur, à l'ignominie. Et Dieu, après les avoir créées, se plairait à faire des victimes infinies ? Belle imagination, bien digne de ces misérables, gonflés de haine, de sottise et de vent, qui ne craignent pas d'imposer au monde des dieux à leur image. La tendresse, la beauté pure de sa vision et de sa forme font la grandeur de Dante. Ses rages, ses fureurs, ses vengeance jalouses nous ennuiant. Chronique des peines, journal des supplices, nous n'en avons que faire. La poussière couvre toutes ces ombres : les meilleures et les pires sont confondues dans une poudre sans nom. Au long de son poème, c'est Dante seul qui désormais nous attache. Partout où il se montre, où il parle lui-même, où sa grande âme se laisse entendre avec cette réserve sublime, cette pudeur ardente qui ne sont qu'à lui, le chant est admirable. Là est l'homme, le vrai et l'éternel de la vie. La suprême beauté des derniers Cantiques du *Purgatoire* tient

à la présence de Dante et à sa rencontre avec Béatrice. Le poète y est homme tout vif autant qu'Ulysse dans l'Odyssée ; Béatrice y est femme, une fleur d'amour sans prix, une flamme virginale qui se moque, qui blâme, qui pardonne, qui rit, et non plus une forme abstraite. Le chant de Paolo et Françoise, celui de saint François, quelques épisodes çà et là dans les trois règnes, ont le même accent et la même teneur. Puis, un peu partout, ces onze syllabes denses qui font bas-relief et vitrail, qui enclosent la terre italienne, les villes et les heures, les mœurs des hommes et les aspects du ciel entre les lames des trois rimes ; ces vers qui taillent la pensée et l'image dans le marbre, ce style enfin d'une force et d'une rapidité incomparables, rares en tout temps, en tous lieux, mais en Italie plus qu'ailleurs. Dante est le plus plastique des poètes, ni peintre d'abord ni musicien : il est sculpteur, et l'est autant que Shakespeare l'est peu. Baudelaire, lui, est graveur à l'eau-forte, comme Goya.

J'aime le portrait de Dante, tel que Giotto l'a si noblement peint dans la chapelle du Bargello. Il n'est pas encore la figure de convention que les siècles nous ont léguée. D'ailleurs, il faut avouer que le fameux buste de Naples est une œuvre sublime : il a donné du poète chrétien une image égale au buste d'Homère dans l'âge antique. A mon sens, le masque d'Ancona, au Palais Vieux, est à l'origine de ce buste monumental, moyen terme entre la vie et la mort, symbole de toutes deux, et du poème non moins que du poète. Au Bargello, Dante est très jeune encore. Son long visage est uni, pas un pli, pas une ride. La joue est juste assez charnue pour n'être ni pleine ni creuse. L'œil est tout oriental, en longue amande. On dirait d'un prince ou d'un prêtre égyptien, initié aux grands mystères, dont le profil est resté sur les murs, dans la Vallée des Rois. Point de mépris encore sur l'arc de cette

bouche, et plutôt une invite au sage et doux sourire : la lèvre d'en haut n'a pas d'amer retrait ; et le plus violent dégoût ne déborde point celle d'en bas. Les coins de la coupe aux belles paroles ne sont pas abaissés. Elle n'est ni sèche, cette lèvre, ni amincie jusqu'au tranchant d'une lame : elle a de la pulpe, elle goûte la vie, elle peut avoir de la bonté. Et quelle noblesse dans toute la figure : elle semble tout entière écouter son harmonie intérieure. Il était assez petit et il paraissait grand. Il passa d'un seul coup, comme le blé saisi par le torride été, de la jeunesse au temps sans âge. Maigre alors comme le fer forgé, noir plus que brun, et les yeux du faucon, jaunes et noirs, tantôt rapaces, tantôt étincelants. Une extrême hauteur dans l'extrême simplicité. Toujours triste et pensif, mélancolique et grave. Rien de l'auteur, absolument. S'il n'eût pas été banni, au lieu de passer sa vie en exil, s'il avait pu gouverner Florence, Dante peut-être n'eût pas écrit. Sévère et calme en son maintien, austère en apparence, à décourager toute familiarité, altier et non hautain, chaste enfin de toute la personne ; et du regard, toujours maître et profond. Jeune, il avait eu le sourire charmant de la *Vita Nova*, et l'exquise douceur d'un baiser donné en rêve. Au retour de l'enfer, il a pris les arêtes du roc et la couleur consumée du cep. Mais plus dur que le bronze, il est d'or brûlant et noir là-dessous.

*Te voici donc, superbe entre tous les superbes,
Toi que la pureté sauve seule de l'orgueil ;
Puissance dédaigneuse au sourire d'accueil,
Toi que le noble amour incline comme l'herbe.*

*Plus amer que la mort, plus grave que le deuil,
Plus suave qu'un pleur sur l'amoureuse lèvre,
Je vois ton front de bronze et ce profil acerbe,
Et ton menton de lance et l'or noir de ton œil.*

*A l'ombre qu'elle fait je reconnais ton aile
Et tes yeux, feux de proue à la nef éternelle,
Tracent sur l'Océan les routes du Saint Gral !*

*Le pèlerin de l'absolu, c'est toi, mon Dante,
Dur faucheur des lieux bas, ô aigle impérial,
Orageuse douceur, grande âme violente.*

LE PEINTRE DE VÉNUS VIERGE

SANDRO BOTTICELLI

COMME le dos de la main offre une colombe familière, la coquille de nacre élève dans l'air marin Vénus adolescente, cent fois plus séduisante d'être si chaste. La Vénus de Botticelli, naissant de l'onde, est la plus délicieuse conquête que le sentiment chrétien ait jamais faite sur la forme païenne. Elle est candide, étonnée, ravie à son rêve innocent, surprise à l'excès d'un pouvoir qu'elle pressent sur toute chose, que sa propre tiédeur lui révèle et qu'elle ignore. Son geste, qui cherche à voiler les sources de l'amour et de la maternité, semble moins les cacher que les défendre. Elle seule n'y met pas une fausse pudeur : en se cachant si peu, elle ne sait pas pourquoi elle le fait. Née pour être la volupté, cette adorable jeune fille, jusqu'ici toujours vêtue, ne peut se reconnaître dans le costume de la vérité : elle sort du flot pur comme l'astre de son puits. Mais la vérité sait bien qu'elle ne s'expose aux regards de personne et que tout le monde la fuit. Vénus Vierge, au contraire, voit accourir tout l'univers pour la contempler. Une certaine tristesse est le premier pas de l'innocence dans les voies inconnues de la volupté. C'est pourquoi la Vénus et le Printemps de Botticelli ont de cette douce mélancolie un peu folle que ce merveilleux poète de la peinture a donnée, si profonde et si tendre, à la Vierge Mère tenant sur ses genoux l'Enfant promis au supplice par sa divinité.

Botticelli est un inventeur de beauté qui n'a pas de maître s'il a même un égal. On n'a pas vu beaucoup d'artistes avoir un sens si exquis de la ligne et de la forme la plus rare. Il a créé un des deux ou trois modèles souverains de la personne humaine. Le type de Botticelli est d'une séduction à nulle autre pareille : il fait rêver de l'âme à la chair, et des lèvres à l'âme. Botticelli le premier a confondu les deux ordres et fait sentir le sot préjugé qui les oppose. Son temps n'a pu le comprendre, ni les siècles qui l'ont suivi. Il fallait notre science et notre ironie pour nous laisser convaincre. Peut-être, notre idée de la femme ne serait-elle pas ce qu'elle est sans Botticelli ; et moins encore, notre amour de la jeune fille. Dans notre respect, il a glissé une adorable convoitise. Et il a parfumé de vénération notre désir. La grâce féminine lui doit plus qu'à personne. Léonard, son cadet de huit ans, a pris leçon de Botticelli, selon moi, dans l'atelier de Verocchio ; mais l'art du Vinci se meut dans un monde théorique, où la formule règne plus que l'imagination : la pure beauté de Léonard fait souvent l'effet d'une grimace admirable : on sent que Léonard a déjà le canon de la forme belle : il concerte ses émotions, et souvent elles ne font qu'une tierce banale. Botticelli découvre la septième et la neuvième, sans les chercher. C'est Botticelli qui nous enchaîne à la jeune fille en toute femme. L'académicien pilier de l'État ou borne podagre, le Surhormais triomphant dans son journal, et le béat communiste ne pourront jamais entrer dans une passion de cet ordre ; nous avons aussi nos vengeances, nous qui vivons dans un autre climat, et que l'injure du temps a bannis pour un éternel exil. La ravissante Primevère de Botticelli est enceinte sans doute, et sa ceinture ménage à l'imagination le soupçon d'une défaite virginale. Mais si elle a conçu, c'est tout comme la Vierge Mère de la Visitation ; et elle rit doucement, à lèvres mi-closes : car

elle ne sera mère, si elle l'est, que d'une fleur. Merveille originale, la jeune fille de Botticelli est aussi loin de la jeune femme, comme Rafaël la dessine, que des florentines peintes par tous les autres florentins. La vierge de Rafaël, il nous importe peu qu'elle le soit, étant mère, ou ne la soit pas : elle est trop en chair, trop passive, sans pensée et vide comme le théâtre antique, après la mort d'Apollon et le supplice de Dionysos.

* * *

A DORABLE légèreté, mélancolie virginale, sourire que la terre n'a pas enchaîné et qui fait honte à l'allégresse du rire, le type de Botticelli n'est point né seulement de la pierre et du soleil : il n'est guère italien. A la longue, quelques florentines exquises ont fini par s'y modeler : pour plaire à qui sait quels amants ? Pas à Stendhal, sans doute. Cette beauté n'est pas du pays : on ne la rencontre pas plus à Rome ni à Venise qu'à Florence. Et cependant, elle est ce que Fiorenza peut nous donner de plus conforme à nos délices. Voilà comment les amants venus du Nord ont révélé Botticelli à Florence : les Florentins ne le connaissaient pas, et les autres Italiens moins encore. Il n'était André del Sarto ou della Robbia, ni Bronzino ni Carrache qu'ils ne misent bien plus haut. A Paris, ce type plein de charme est bien moins rare qu'au delà des Alpes ; mais il a des traits moins suaves : l'âme y est, pourtant ; et l'adorable élégance d'une chair toute illuminée de tendresse et embaumée d'esprit. L'intelligence n'y est que pour la moindre part. C'est une fleur de la vie, fluide et caressante. Rien n'est plus loin des diplômes et de la profession. Le sang est bleu de ciel ; au col, autour du sein, à la saignée les veines

sont des vrilles d'azur dans la voie lactée, et les artères les mailles de la groseille. Cette jeune fille comprend tout ce qui l'aime, sans chercher le moins du monde à comprendre le reste : pénétrée, elle y pénètre. Elle est mue à savoir par la seule émotion d'amour qu'elle fait naître. Jamais la vie ne fut plus l'arc et la flèche du sourire. Chez les jeunes Anglaises, la beauté à la Botticelli, plus commune que partout ailleurs, s'en tient à l'apparence : elle est là comme une ombre : l'âme n'y est point. Ces filles, roses et tulipes, n'ont que le port, la couleur et le geste. O roses sans parfum, qu'on vous en veut de n'enivrer pas. Vous n'êtes pas capables de mourir dans la nuit, même si on vous effeuille au crépuscule.

Ce long corps si élégant, si frêle, si souple et si nerveux, ce roseau de volupté tendre, plus capable que le chêne de résister aux orages de l'amour, cette grâce de toute la créature, cette forme de femme aux seins de petite fille, aux hanches fines de cyprès et de Ganymède, cette fausse maigre comme on dit à Paris, est bien plus d'une Irlandaise née dans l'Ile-de-France qu'italienne. Et même cette blonde à reflets d'or brun, ou de cendre brune à reflets blonds, vient d'Irlande ou de Bretagne plutôt que des Apennins.

Le *Printemps* excepté et, pour le dessin, la *Naissance de Vénus*, l'Italie n'a rien de Botticelli qui approche des fresques emmurées dans l'escalier du Louvre. Elles sont le chef-d'œuvre, non pas de Botticelli seulement, mais de la peinture italienne. Il est donc bien juste qu'elles soient à Paris. Rien n'a la noblesse de ces images si ardentes et si pures, ce charme tendre et grave, harmonie de la vie et de l'intelligence. Ghirlandajo, à Santa Maria Novella, est lourd près de cette évocation dépouillée de toute banale parure : Ghirlandajo est l'anecdote ou l'histoire ; Botticelli est le poème.

Nulle peinture n'est aussi patricienne. O délice d'une telle réserve, d'une ardeur si contenue. Ici, la passion murmure : *Eloigne-toi*, au rêve qu'elle appelle ; ici, les personnes humaines peuvent s'avancer dans la vie : elles sont enveloppées de leur propre mystère comme les dieux, et voilées comme eux de leur perfection, quand ils voyagent sur la terre.

*
* *

JE ne puis croire que Botticelli ait jamais été marié. Son charmant tableau de *Judith* me le prouve : elle vient d'en finir avec le mari, avec Holopherne. La servante porte la tête de l'époux, pour la jeter aux juges. Si Judith n'était pas en procès, elle n'aurait pas besoin d'imposer à la vieille serve l'ennui de ce fardeau, comme les jours où elle revient du marché. Il n'y a plus de maris parmi nous, depuis le divorce. Enfin, les femmes respirent. Seule, l'Italie s'y obstine, pour faire plaisir au vieux Caton, à Numa Pompilius, à Egérie peut-être : depuis son mariage avec Thomas d'Aquin, cette nonne a bien des vertus. Botticelli époux et père de famille, traînant le pot-au-feu, attelé à la soupe conjugale, je ne puis le concevoir. Nul n'est moins boucher de vierges que lui. Il est trop chaste et trop pervers pour n'être pas innocent de tout mariage. On appelle pervers tout homme qui a plus de sentiments que le vulgaire, plus contraires au goût commun et plus raffinés.

Quelle vie fut donc la sienne ? On voudrait le savoir. Il est triste et passionné, voluptueux et chaste. De la plus rare intelligence, il ne se soucie pas d'en faire montre : il s'applique plutôt à la cacher. Il enrobe l'esprit dans l'émotion la plus délicate et la plus pénétrante. Profond et fin, il est d'une âme si peu commune qu'il semble peindre le roman des passions : c'est pourtant le poème

qu'il en caresse et qu'il médite : il tourne en rêve tout ce qu'il pense, tout ce qu'il éprouve. Comme il ne pèse jamais sur la toile ni sur l'idée, on le croit subtil plutôt qu'ardent ; mais l'ardeur nourrit la fraîche corolle, le feu est au fond du calice. Quoi qu'il fasse, il est d'une élégance sans seconde, au moins en Italie ; il adore les fleurs, la jeunesse et les formes naissantes. Toujours à demi-voix, toujours épris de délices, toujours rêvant, toujours poète. Il ne court pas les fêtes ; peu d'artistes ont vécu dans la retraite : il ne sort pas de la forêt de Brocéliande, il faut l'y suivre, cet enchanteur. Sa réserve est la paupière baissée de son amour : là-dessous, que le regard est brûlant. Les plus amoureux sont les plus secrets. Dans son âge mûr, vers cinquante-cinq ans, il succombe à l'angoisse de vivre, et le torrent de l'amour divin le ravit à lui-même comme au péché ; mais en dépit de Savonarole, il ne peut voir dans l'art une face du crime ; il ne cherche pas le ciel en tournant le dos à la beauté. Qu'il fût mystique, on n'en peut avoir le moindre doute. Il n'irait pas si loin dans le sentiment, s'il n'allait au delà de soi-même et du monde visible. L'allégresse de la jeune beauté, dans Botticelli, est toute trempée de mélancolie. La fleur penche sur sa tige éphémère ; le soleil de son destin touche cette rose et, dès midi, l'incline sur son crépuscule : cet air penché est celui de l'être adorable qui sait que chaque heure l'effeuille. La vie brève chante son doux sanglot sur ces lèvres charmantes et dans ces regards si tendres, que la tendresse n'y palpite pas sans un peu de folie. Un délicieux frémissement parcourt ces formes légères, comme si elles n'étaient pas défendues par les voiles qui les couvrent, aussi fins que la brise, contre l'atteinte glacée de l'ombre et le vent souterrain de la nuit.

SOUPIRS DU TITAN

MICHEL ANGE BUONAROTTI

QUELLE vie, quelle douleur, quel éternel combat. Et cette œuvre, soupir d'un volcan, qui est la vie cent fois plus que la vie même. Quelle misère dans la grandeur, quel jeûne farouche de tout bonheur, quel Tantale qui ne peut rien saisir des plus beaux fruits de l'âme, qu'il a semés et fait croître lui-même dans le feu de son désert. Et partout, dans l'amour ou le sacrifice, dans la pensée et dans l'action, dans la passion de Dieu ou celle de l'empire, quelle solitude. De tous les grands hommes, peut-être a-t-il été le plus torturé, sinon le plus malheureux. Il a fini dans la gloire, qu'il a tant désirée ; mais sa victoire ne s'est établie que dans la ruine de tout ce qu'il avait aimé, et la défaite de tout ce qu'il a voulu. Longtemps, il a supplié la mort, qui refusait de l'entendre : il ne l'a vue venir que chargé de jours, portant presque un siècle entier sur ses épaules. En 1564, que restait-il à Michel Ange de son art, de sa patrie, de sa Florence républicaine et libre, de l'Italie où il est né, en 1475, entre le bon duc d'Urbain, le pape Sixte IV et Savonarole ? Michel Ange a dû survivre, dans le désespoir et les ténèbres d'un mauvais rêve, à tout ce qui fit l'ambition et l'objet de sa vie, de sa jeunesse et de son âge mûr. Mais telle est sa force qu'il en a toujours assez pour se déchirer lui-même, pour comparer le monde qui l'entoure et qui

lui fait horreur au monde qu'il a rêvé et qui le fuit. Pas un homme n'a subi comme celui-ci la torture de sa puissance déçue, de sa volonté combattue, de toute sa nature contredite. Ardente et grave, tant soit peu dépouillée, sa religion même est une arme cruelle dont il tourne la pointe contre son cœur et dont il le perce. Sa foi chrétienne, que reconnaît-elle de sa mystique juvénile dans l'Église de Trente, où elle va mourir ? Michel Ange est un héros qui traîne une immense agonie sur le cadavre du dragon : il a la folie de la domination et il rencontre partout la défaite, la trouvant d'abord dans ses propres contradictions. Une nature comme celle-là, il faudrait un triomphe total et continu pour l'incliner au calme, et pour qu'elle se pacifiât. Or, quelle victoire dans un monde où rien ne dure ? Bien pis, Michel Ange s'est heurté, de toute manière, à la négation de ses propres volontés et de ses choix. Là même où on l'accepte, où on l'admire, où on semble lui obéir, c'est pour ce qu'il veut le moins ou ce qu'il n'est pas, ou qu'il a cessé d'être. Si on ne lui dispute pas la matière, la pierre ou le bronze, c'est pour y tailler des statues qu'il n'eût jamais voulu faire. A ses dieux, à ses saints, il ne lui est pas consenti de dédier un buste ; et il est forcé d'élever d'énormes monuments à tout ce qu'il méprise, à tout ce qu'il déteste. Il est l'esclave de son génie ; et nul ne l'a été plus que lui. Au delà de Samson attelé à la meule, Michel Ange a la figure désespérée d'un Prométhée contraint d'être le ministre de Jupiter.

Comparer pour comprendre. Parfois, d'ailleurs, les objets comparés diffèrent plus qu'ils ne se ressemblent. De toutes les comparaisons, la plus juste est celle de Beethoven avec Michel Ange. Le Florentin est à la plastique ce que le Rhénan est à la musique. Leur grandeur, à tous deux, excède le domaine de leur art, ou lui est étrangère. Ce sont des géants : leur art est un moyen d'action

et non leur fin même : ils vivent moins pour lui qu'ils ne s'en servent. Dans l'œuvre, l'un ne cherche pas plus la beauté sonore que l'autre la beauté formelle dans la sienne. Ils en faussent même toutes les conditions, sans scrupule et sans goût, le plus souvent sans même s'en douter, et quelquefois de parti pris, orgueilleusement. Tous les deux, ils ont une doctrine, une morale impérieuse, un ordre de vie qu'ils entendent imposer à leur peuple ou au genre humain, par les voies de la statuaire, de la peinture ou de la musique. Leur œuvre est une confession perpétuelle, un exploit, une vengeance héroïque. Contre le monde ingrat, monde du péché ou de l'erreur, ils dressent, Michel Ange l'image du désespoir et du châtiment, Beethoven le chant de la douleur et d'une espérance victorieuse. L'un est l'optimiste de l'autre, qui est le pessimiste absolu. Michel Ange mystique est le frère chrétien de Beethoven, déiste, né de Rousseau, interprète de la cité humaine et fraternelle. Les poèmes de ces colosses trempent dans la politique, si le sens suprême de la politique est la création d'un ordre juste pour le genre humain. D'ailleurs, Michel Ange est né solitaire, ni plébéien ni public, mille fois plus secret, plus triste et plus sombre que Beethoven bien plus populaire, plus ouvert, plus porté à tout dire et à tout faire en plein jour, le cœur et la poitrine à nu. Les vers rocailleux de Michel Ange sont la clé de son œuvre, comme les cahiers et les entretiens de Beethoven éclairent la sienne. Sonnets, madrigaux, les poésies de Michel Ange dans leur rude et cruelle mélodie, avec ce tour torturé, ces convulsions maladroitement de la matière verbale qui rappellent les traits de ses marbres, ses vers massifs, volontaires et durs sont pourtant le miroir de la plus grande âme qui ait jamais exhalé son souffle en Italie. La grandeur du vouloir, l'instinct de la puissance les emportent l'un et l'autre. Ils s'en fient uniquement, le musicien à la loi infaillible de sa bonté ;

le sculpteur, à la fureur de sa vertu. Beethoven finit par méconnaître la matière sonore et les conditions de la beauté musicale. Michel Ange se soucie aussi peu de la volupté plastique. Son MOÏSE est presque ridicule : le monument de Jules II, s'il eût été fini, aurait paru une citadelle de marbre et d'ennui. Les TOMBEAUX DES MÉDICIS, à Saint-Laurent, sont un défi à toute sculpture. La symétrie y tient lieu du rythme et supplée à l'architecture. Sauf les figures assises, rien n'est en équilibre. Les grands corps de femme pendent à moitié dans le vide, Atlantes couchés qui ne soutiennent rien et qui se raccrochent à leur propre poids. Ces formes gigantesques servent de moulures et d'accolades à un monument mesquin, qui n'est plus qu'une console. Elles ne sont ni jeunes, ni vieilles, ni belles ni laides : ces femmes aux seins mous en tomates, sont des athlètes à mamelles, et les athlètes d'énormes femmes qui n'ont pas de seins. Avec le colosse, presque toujours, hélas, commence le règne de la quantité. Le petit Parthéon, dans la rosée de la lumière d'or, paraît la plus grande fleur rose qui soit éclore au monde ; l'immense Saint-Pierre du Vatican semble dix fois plus petit qu'il n'est. Assez souvent, ce géant de Michel Ange est le contraire d'un artiste. Au fond, le colossal est l'ennemi de l'art. Les vrais dieux sont à l'échelle de l'homme. Il n'y a que de la matière dans la démesure. Mille bras, mille tentacules armés du tonnerre me prennent moins qu'un seul regard. Quand il s'y met, Michel Ange manque de goût plus que personne ; mais il a toujours son terrible style, en coups de massue. A sa suite, tous les Italiens ont versé dans l'emphase : ces faux Michel Ange sont absurdes : il ne leur manque, avec le style que le génie. Le PLAFOND DE LA SIXTINE est une incroyable gageure contre l'ordre et l'harmonie : la fausse architecture entraîne ce remplissage, où pas un pouce n'échappe au pinceau.

Il n'est pas deux surfaces dans le monde, où tant de figures admirables et de gestes sublimes fassent une si lourde et confuse assemblée. Une si formidable énergie devrait avoir un autre effet.

MICHEL ANGE est l'homme du destin. Il est le héros de toutes les confusions. De là, toute sa douleur. Il met fin à ce que l'âge chrétien a eu de plus pur, et il est sans doute le plus vrai chrétien de son siècle, en Italie du moins. Par amour de l'antique, il précipite la peinture, l'architecture, la statuaire, tout l'art italien dans l'abîme de la plus mauvaise antiquité et de la plus artificielle : Atlas, si l'on veut ; mais il fait tourner le monde sur l'axe de la décadence, rivé à son épaule. Pour une bonne part, il a, de la sorte, corrompu l'art européen. C'est lui, sans doute, qui inspira le culte de Rome à toute la Renaissance et qui a mis toute la plastique à l'école des Romains. Toute tendue qu'elle soit vers l'invisible, une reine de Chartres est bien plus dans le sentiment d'Olympie ou d'Egine que les athlètes convulsifs du Buonarotti. Ce Toscan, frère de Dante, est le plus grand des Romains et même le seul grand artiste que la Rome antique ait eu, et qu'elle n'eût pas jusqu'à lui. Pas un, du reste, n'a vu le jour dans la Rome moderne. Son DAVID, c'est Auguste à vingt-cinq ans, ou Marcellus, ou tel héros qu'on voudra du Capitole. Michel Ange saisit de ses mains formidables et lance en l'air le Panthéon d'Agrippa, pour le bâtir sur une basilique judiciaire en forme de croix : il n'en oublie que les chapiteaux, la seule grâce vraiment grecque. De Jésus, de l'Évangile, des Saintes Femmes, il fait un collègue d'athlètes nus et d'Hercules au repos. La passion du nu va chez cet ascète à la sombre manie : loin d'être voluptueuse, si peu que ce soit, la nudité pour lui n'est même pas la mortification de la

chair, mais la délectation morose de la force inutile. Idéaliste farouche, il plonge sa mystique dans le tourbillon des muscles, et l'anatomie est sa révélation. Il cherche l'amour de Dieu dans l'amour de la forme virile ; et cette sorte de culte le mène à l'amour romain des jeunes gens. Il est tout chrétien, et il noie l'Évangile dans l'Ancien Testament, tant le goût de la force l'emporte et sa violence naturelle. Son art est celui d'une Rome amère et sourcilleuse, d'où l'Hercule Jupiter, manieur de foudres et redresseur de torts, a banni Apollon, Athéna et les Grâces, pour s'entourer de Job, d'Ézéchiél et des prophètes. Et voici l'œuvre de sa plénitude, entre cinquante-cinq et soixante-six ans, ce JUGEMENT DERNIER, la fresque vert-de-gris et vapeur de soufre, vingt mètres sur dix, qui fait délirer d'admiration l'Italie et l'Europe. Cet horrible chef-d'œuvre empoisonne l'art et jusqu'au Greco même, qui ne s'en est purgé qu'à Tolède. Il est d'une laideur et d'une énergie égales, tant par la couleur que par l'ordonnance et le mauvais goût. C'est une Morgue, un musée d'anatomie et, comme disait l'autre, il faut être fait d'une certaine façon, pour se plaire à cette exposition universelle des culs.

* * *

Cependant, Michel Ange a laissé dans quelques œuvres une image exacte de sa puissance. Elles gardent une espèce de mesure qui leur est propre dans l'excès. Celles-là, comme la SYMPHONIE AVEC CHŒURS, sont colossales encore ; et, à l'ordinaire des colosses, elles sont soustraites à l'art par leurs proportions mêmes. Elles sont d'un autre ordre. Ni l'harmonie, ni le sourire des dieux ne doivent rien à Michel Ange ; et jamais ils ne

l'inspirent. Ses grandes œuvres sont des montagnes tristes et brûlées, sans un fruit pour la soif, sans un arbre. Au milieu de la Renaissance, de ses fêtes, de son luxe, de ses foules parées, ces volcans éteints se dressent déserts et pétrifiés, menaçants et arides. Ils ne semblent que plus hauts d'être si stériles, si calcinés, si ennemis de la vie. Au plafond de la Sixtine, les sublimes pendentifs inclinent ces formes prophétiques dont la tristesse passe même la force : les voyants de Dieu n'en peuvent plus de dégoût et de mépris : l'horreur de ce monde renouvelle en eux la puissance de souffrir, de mépriser et de porter cette charge de douleurs passe mille fois le poids des dômes et des coupoles. Et ces autres témoins de l'avenir, les Sibylles, toutes elles annoncent un désespoir sans fin, la catastrophe humaine, les éruptions de la vilenie, les tremblements du temps où s'engloutissent toutes les grandeurs et tous les honneurs de l'homme, pour ne laisser subsister que les cendres du mensonge et la vermine. Les ESCLAVES de Michel Ange, son PENSEUR, le groupe heureusement inachevé de la PIETA, sa VIERGE MÈRE penchée sur l'Enfant avec moins de douleur que dans une horreur et une épouvante sacrées, Michel Ange, ici, est le géant à qui on ne peut comparer personne : colosses d'idées et de sentiments, les siens, et non de forme. Il n'est pas uniquement sculpteur ; il n'est pas artiste seulement, ni même poète : c'est une sorte de démiurge fatal, qui lit les registres du destin, un Prométhée mangeur de laves ; Job et le terrible chroniqueur de la Genèse qui, au lieu de paroles, répand sur le triste genre humain ses visions, ses pensées, ses menaces en blocs de marbre et en pierres taillées.



MÊME en groupe, les figures de Michel Ange sont isolées. Sa statuaire est de fausse architecture ; elle se fonde uniquement sur la pyramide et la symétrie. Il ne connaît pas d'autre ordonnance. Et d'ailleurs, Michel Ange, architecte, a inventé les fausses fenêtres : il les multiplie comme les faux profils, les niches au-dessus des portes, et ces lignes rigides qu'il ne prodigue pas par amour de la beauté la plus logique ou la plus simple, mais par une sorte de prétention janséniste à l'austérité : d'où l'extrême ennui que donne son architecture et bien plus encore celle de ses disciples. On se demande si ce n'est pas pour animer cette sécheresse, ces frontons boudeurs, ces cordeaux sans chaleur et sans vie que le siècle suivant a conçu le baroque. Tout le monde vénère le dieu Michel Ange ; mais on n'en croit que le Cavalier Bernin, son prophète.

Michel Ange poursuit la lumière ; mais, comme les femmes, elle le fuit. Et qu'en ferait-il ? Tous les géants de Michel Ange sont dans l'ombre. La nuit est leur lieu et leur plan ; ils en viennent ou ils y vont. Tous, ils cherchent le sommeil, ou ils en sortent. Et qu'ils méditent sur le jour avant de s'endormir, ou qu'ils s'épouvantent d'y rentrer quand ils rouvrent les yeux, ils sont également dans les ténèbres : la nuit les enveloppe. Accablés à la mesure de leur puissance, las jusqu'à la mort, ils sont hagards et torturés. Assis, ils ne s'élèvent pas dans la lumière : ils descendent au contraire dans la région nocturne : loin d'y résister, ils y aident de tout leur poids. Couchés, ils se tordent à la façon du malade qui ne trouve plus une place calme et fraîche dans son lit. Ces grands corps s'étirent avec une lenteur farouche : ils ne peuvent se déli-

vrer du mauvais rêve qui les hante. Colosses sans emploi, ils ne savent que faire de leurs membres : dans leurs bras, dans leurs cuisses, dans leurs jambes court une convulsion de refus : leur spasme rejette le faix écrasant de la vie. Tous les géants de Michel Ange sont des Lazares qui s'enfoncent dans la tombe ou qui en ressuscitent avec horreur. La mort est cette nuit même qui les environne et qui jette tant d'ombre sur leur redoutable nudité. D'autant plus cruelle, cette nudité, qu'elle n'est ni sauvage ni barbare : rien de trop grimaçant, rien d'échevelé : elle est polcée, elle est brillante : elle est de marbre.

*
* * *

LUI, pourtant, n'a rien d'un athlète. Michel Ange n'était pas d'une haute taille : assez petit, même pour un Toscan, il n'avait pas non plus cette carrure épaisse et large, ce vaste dos, ce torse énorme sur de courtes jambes qui sont propres à nombre de grands sculpteurs. Il est maigre et noir. Terriblement irascible, tout nerfs et muscles ; le foie susceptible, l'œil jaune et brun, la bile en flux pour un rien. Sa violence, son orgueil, ses transports, ses fureurs de misanthrope couvrent une âme cruellement sensible. Il aime et il déteste avec la même force : en peu de mortels, les deux natures de l'homme ont été plus affrontées, dans une lutte plus constante. Il en est de sa figure comme de son âme : tout y est contraste, et la violence désespérée de la passion fait seule l'unité. Le lien est plus solide que toutes les contradictions qu'il rassemble. Une tristesse profonde est la couleur de toutes ces lignes. Tel qu'on le voit dans son buste, il fait presque peur, il fait pitié. Ce visage est celui d'un homme au supplice : il ne grimace

pas, sa dignité est trop présente ; mais la peine le convulse. Des rides et des plis le contractent, qui sont moins les sillons de l'âge que les interminables comptes de la souffrance, colères, déceptions, dépit, outrages supposés ou subis, misères imaginées ou réelles, sublimes desseins avortés, grands sentiments bafoués, par le fait avilis. La bouche, les narines et le front, les joues barbuës ont les creux et les levées d'un labour : champ de laves, les bouillons de l'incendie refroidi les ont cannelés. Il penche un peu la tête, et la détourne : il reste avec les créatures quasi divines qu'il a suscitées de son chaos, nébuleuse d'éléments formidables qui se condensent au ciel de la Sixtine : Dieu communiquant à l'homme l'étincelle de la vie, l'Eve et l'Adam porteurs dans leurs jeunes flancs de toutes les générations et de toutes les races, les mondes et les êtres naissant de cet index dynamique, chargé de tout le potentiel de l'univers.

On revoit ses créations élémentaires, pareilles à la Genèse, on lit ses poèmes et ses lettres à l'ombre de ce buste. Et le nez cassé rappelle l'ignoble violence de l'ennemi qui l'a défiguré de la sorte, à trente ans, en lui brisant l'os à coups de poing. Il n'est en contact avec les autres que pour en venir aux mains. Toutes ses grandes œuvres sont, pour Michel Ange, le sujet d'une nouvelle tragédie. Aussi, la Sixtine exceptée, il n'en achève aucune. Il souffre autant de ce qu'on lui fait faire que de ce qu'il ne fait pas. En tout ordre, sa vie est celle de Tantale : plus ses passions sont véhémentes, plus l'objet s'en dérobe. D'ailleurs, il se fortifie de tout ce qui le frappe et qui l'épuise. La contradiction le poursuit dans le secret de sa nature, là où l'homme ne se connaît pas lui-même, quoi qu'il fasse, où il lui faut se découvrir sans cesse, avec zèle ou avec ennui, avec épouvante ou avec délice. Et toujours, le double amour le travaille.

Le voici enfin dans une petite estampe de 1560, équipé pour la promenade. Il a bien près de quatre-vingt-dix ans. Même octogénaire, il montait encore à cheval. Indestructible, jusqu'en son âge extrême, Michel Ange se rend à l'atelier. Il travaille la nuit, à la lampe. Et Michel Ange a toujours été son propre praticien. Qu'il est singulier et touchant, sur cette dernière image : il a l'apparence d'un vieil homme, tel qu'un de nos grands-pères, au fond de la province, quarante ans en deçà. Il est tassé par la vieillesse dans un grand manteau long, qui ne laisse presque rien paraître du costume. Il porte un petit chapeau rond, à la mode, il me semble, de mil huit cent quatre-vingts, enfoncé sur la nuque et les sourcils. Sa barbe tordue en deux ou trois ondes et le cap de son menton le précèdent. Maigre, ratatiné, son visage est tout menu ; mais je ne sais quoi fait penser à une énergie encore vive, à un invincible entêtement. On doit être en hiver. Il a de gros gants. Va-t-il prendre le soleil ? ou voir son bien-aimé Cavalli ? Ou regarder, en passant, la coupole de Saint-Pierre, sa coupole, enfin lancée dans le ciel, repère éternel de Rome. Et certes, sans elle, Rome ne serait pas Rome. Même dans cette silhouette du petit vieillard parvenu aux confins du néant, je retrouve la fureur de vouloir et le désespoir de vivre, le souffle haletant du Titan qui se bat contre un monde mauvais, sans autre assurance ni recours que de le créer et recréer dans sa beauté première. Il ne perd pas haleine sur cette pente de douleur. Rien ne décourage son ascension : il cherche Dieu dans la vie éternelle, il le porte plutôt au-dessus des abîmes. J'écoute ce cœur puissant qui ébranle les murs de la prison ; et dans cette ombre mince, qui marche à petit pas, j'entends les géants qu'il a fait naître de la pierre et, *suspiria de altis*, les soupirs de la volonté qui montent toujours de l'âme du Titan.

*Sur la montagne énorme il promène le soc
Indomptable de son désespéré courage,
Le petit homme noir, l'insecte ivre de rage
Qui domine le siècle à cheval sur le roc.*

*Vole l'Alpe en éclats : lui seul, de bloc en bloc
Sans cesse s'élevant sur la cime de l'âge
D'un tout-puissant mépris sur les mâts de l'outrage
Hisse son pavillon et la neige du foc.*

*O flots pétrifiés où ce marin navigue,
D'un orage éternel son cœur seul est prodigue,
Sa nef est de granit et de marbre le port.*

*De la vie à la pierre il fait partout l'échange :
Cet homme de douleur qui laboure la mort,
Il serait Lucifer s'il n'était Michel Ange.*

UN MOT SUR TITIEN

Nés entre tous pour le spectacle et l'opéra, il est naturel que les Italiens n'aient jamais eu de grand poète tragique. Ils restent à la surface. La profondeur n'est pas leur fait ; ou, s'ils y atteignent, elle est toujours lyrique : le verbe est le lieu de leur scène ; la tragédie italienne est verbale : Victor Hugo aurait été le roi de leur théâtre. Le grand maître du drame qu'ils n'ont pas eu en poésie, le ciel le leur a donné dans l'art de peindre : Titien est le puissant dramaturge de l'Italie, le seul qui suscite à nos

yeux les passions et les caractères dans la plénitude mouvante de l'action. Plus qu'un autre, dans sa longue vie de cent ans, il est le témoin de toute la Renaissance. Et pas un, comme lui, ne fait sentir de si près l'ardeur du siècle, les mœurs sans frein, les excès et les crimes, la vertu de ces hommes débridés, cruels et superstitieux, acharnés et avides. Avant tout, la grandeur de Titien est de l'ordre dramatique. Comme si ce n'était pas assez, Titien enveloppe l'action d'une forme splendide. Il est une puissance de peintre, un génie de voir le monde, à travers le prisme de la lumière, sans en rien perdre, et le jeu des lignes, sans en altérer l'illusion ; un don de mettre toute pensée dans la vision, et de n'en avoir pas d'autre ; de vivre dans l'image de l'objet, d'être tout signe enfin avec une force et une abondance intarissables : cette puissance de peintre, nul ne l'a eu plus que Titien, ni plus pleine ni plus riche. En lui, l'artiste est d'un miraculeux équilibre. De tous les Italiens, celui peut-être en qui le talent et le génie, l'instinct et l'étude, la matière et la forme, les sens et l'esprit se compensent le mieux. De la sorte, l'œuvre de cet artiste passionné peut paraître impassible. Tous ces moyens ensemble concourent au triomphe de la beauté charnelle, délice des yeux : non pas un rêve, mais la volupté la plus visible. Certes, la plus belle peinture de Florence est la jeune VÉNUS couchée, toute nue, jadis à la Tribune, cent fois supérieure, du reste, à la Vénus trop mûre et trop grasse ou à la Flore que d'autres admirent. Cette merveille est l'Hélène de Titien. A Rome, au musée de la Villa Borghèse, L'AMOUR PROFANE ET L'AMOUR SACRÉ me semble, à la réflexion, le dialogue inégalé du rythme féminin avec la chair féminine ; et par un sentiment de l'harmonie qui passe de beaucoup l'intelligence de l'art, Titien a voulu que la nature fît à ce double chant une basse fondamentale. Enfin, à

Naples, LE PAPE FARNÈSE AVEC SES NEVEUX est tout un terrible drame, où la réalité se fait si violente et si vive, que l'effroi même y laisse percer une ombre de ricanement et de sarcasme comique.

La splendeur de Titien m'enchanté à Florence et m'étonne, comme une nuit païenne dans la cour du Bargello. Fiorenza, en son fond, n'a rien de païen : la grasse facétie des florentins elle-même sent bien moins le rire grec que la gaîté des cloîtres et les malodorantes histoires de curé. Titien, si peu anecdotique, si large de toutes façons et d'une telle maîtrise qu'elle a l'air de la facilité même, triomphe dans un art étranger à toute doctrine et à tout dogme. Cette orgie de la chair, sage et maîtresse de soi jusque dans l'excès, ou farouche ou d'une folle allégresse, allume un feu d'or dans l'atmosphère argentée de la Toscane. Florence est bien à mi-chemin de Venise et de Sienne, entre le plaisir et la passion qui prend sa volupté la plus désirée au delà du plaisir même. Venise est deux fois la terre et le délice de vivre, puisqu'ils se mirent dans l'eau. Sienne est le rêve de la vie et ses délices spirituelles. La passion surprend à Florence, et même elle y contrarie le vœu secret d'un génie qui est tout d'équilibre et d'intelligence.

UNE SALLE BASSE AU BARGELLO

DANS le fond d'une petite salle obscure et longue, qui donne sur la cour du Bargello, trois figures de pierre attendent l'hommage du passant ; mais il ne vient pas : ni les guides ni les critiques n'appellent les moutons à contempler ce groupe de lions calmes. L'ombre enveloppe les trois géants de pierre sur le socle inégal et dur de la terre : la Vierge assise tient l'Enfant ; à sa droite, saint Pierre, et saint Paul à gauche. Si cette Madone se lève de son siège, elle dominera de toute la tête sur les deux princes des Apôtres. Ils sont eux-mêmes d'un tiers plus grands que nature. Mais leur grandeur ne tient pas aux proportions : elle est d'une bien autre sorte. Ces êtres sublimes ont la force et le calme des dieux. Ils sont simples, et presque sans mouvement, d'une bonté formidable, d'une bonhomie impassible, les gardes de l'Éternel, les deux tenants du divin. Pierre, la tête un peu levée, largement barbu d'une barbe bouclée et ronde autour des lèvres, regarde le monde : il lui montre, d'une main, la clef fortement serrée contre son épaule ; et de l'autre, le livre, comme s'il tenait un aigle prêt à s'envoler : la clef énorme a la grosseur d'une arme ; elle doit ouvrir une porte par où tout le genre humain peut passer. Et le regard de Pierre sur la vie est toute sa méditation. Saint Paul, lui, ne dresse ni ne baisse le front : il l'offre à la lumière, et de toute la face il fait front en effet à la nature. Sa barbe longue descend sur sa poitrine en une pointe pareille à une flamme renversée ; il

fronce un peu le sourcil ; sa bouche commande, et la bonté des lèvres ne les empêche pas d'être impérieuses. Ses doigts emprisonnent le livre plus qu'ils ne lui donnent l'essor : le livre ne quittera pas la griffe de cette main, pas plus que l'autre main ne lâchera le glaive qu'elle tient droit si fortement serré. L'Enfant est debout sur le genou de la Vierge qui l'entoure des deux bras. Pas un enfant n'est plus doux, ni plus ingénu, ni plus auguste que celui-là ; et il bénit tout ce qui l'approche. Or, saint Paul est le Platon même et saint Pierre l'Aristote que Raphaël a placés, deux siècles plus tard, dans l'ÉCOLE D'ATHÈNES. Mais qu'ils sont plus forts, ici, dans l'ombre solennelle et le silence austère. Au prix de cette sculpture, Donatello est faible et sans grandeur ; Michel Ange lui-même est affecté et la vérité la plus générale manque à sa puissance. Telle est cette œuvre sublime. Quant à l'exécution, il n'en faut pas parler : les draperies, les mains, les gestes, tout est d'une largeur et d'une majesté incroyables. Rien n'est si réel et rien n'est si peu réaliste. Tout pour la somme, rien pour le détail. Le grand art n'a jamais usé d'une langue plus forte et plus concise. Tout est essentiel et il n'y a que l'essentiel.

De qui enfin est ce chef-d'œuvre ? On le dirait venu de France, en passant par l'Allemagne. Il est né de Moissac et de Chartres. Quand on daigne le citer, on l'attribue à un certain Paolo di maestro Giovanni, de qui nul ne fait mention et que personne même ne connaît. Pas une autre sculpture ne porte son nom. Ce qu'il fut, énigme ; mystère, ce qu'il fit. Je révère dans la solitude, comme dans un temple, la grandeur délaissée du génie inconnu. Nul ne cherche les trois grandes figures qui effacent, à mes yeux, tout ce que la statuaire de Florence offre de plus illustre à l'admiration des hommes. Et pas un des passants, qui s'égarent dans cette salle, n'a seulement l'air de les voir. Inaperçues, elles n'en

sont que plus belles : la profondeur n'en est pas troublée ; le regard du vulgaire ne les a pas ternies. Et voici que la crainte de les révéler me visite. Il faut pourtant arracher la beauté méconnue à la poussière et à la nuit. J'ai emporté dans mon cœur ces trois souveraines créatures de pierre. Je les ai recueillies dans leur sublime abandon. Elles ne sont plus, désormais, étrangères à la vie, dans la salle basse où l'ingrate sottise des hommes les relègue. Elles vivent en moi, comme elles ont vécu, je le sais, dans la grande âme enthousiaste et juste de BOURDELLE.

COMPLIES

A FIESOLE, DE SAN ALESSANDRO A S. FRANCESCO

TORNABUONI, Calzajuoli, les Offices, Pitti, Saint-Marc, ce ne sont partout que des Américains, des Anglais, des Allemands, des Suédois, tout le Nord. Dans les rues de Florence, on n'entend que l'anglais ; les enseignes et les magasins parlent anglais. Les femmes blondes, grêlées de lentilles rousses, dressent une double haie de chevalets, à l'huile et à l'eau, devant les toiles de Botticelli et de l'Angélique. On ne peut voir l'ANNONCIATION du Vinci : la barrière à l'eau et à l'huile nous en sépare. Toutes ces femmes et tous les hommes sont semblables entre eux, vêtus semblablement. Ils gazouillent en « yes » et jacassent en « ia ». Plusieurs s'interrompent de barbouiller, pour manger des gâteaux et rompre de petits pains au jambon. On ne sait pas du tout pourquoi on ne leur sert pas le thé, devant le PRINTEMPS et les crevettes devant la NAISSANCE DE VÉNUS. Je gage qu'avant dix ou onze ans, un traité en bonne forme, scellé dans les saintes archives de Genève, leur réservera le droit de fumer leur tabac à l'opium et la pipe en bois de bruyère au nez de Michel Ange et de Donatello. Je n'ai rien contre ces riches barbares : il vaut encore mieux tripoter des tubes sur une palette, que d'en être à son trente-sixième divorce. Rien, sinon qu'ils sont des automates : ils sont faits en série, ils sont nés en série ; ils vivent en

série ; ils s'habillent, ils mangent, ils voyagent, ils aiment l'art en série ; elles fument, elles boivent, elles étalent leurs cuisses, elles font l'amour en série. Et ce ne serait rien qu'ils fussent automates dans leur pays, et qu'au delà des mers ou dans les glaces il y eût cent millions de Calvins, de Snowdens et de Fords. Mais ces automates automatisent l'Europe, et Florence est atteinte. Ils mécanisent les peuples qui ont gardé, jusqu'ici, leur vertu et leur beauté originale, leurs vices propres. Qu'un vice individuel a plus de prix qu'une vertu commune et machinée. Collines de Florence, on vous a passé au cou des chaînes d'or. Les plus belles maisons, les plus vieux palais servent d'hôtels à ces Calibans de la vie mécanique. Ils se sont emparés des villas les plus charmantes, d'où la vue est enchanteresse sur le paysage toscan.

Je fuis cette élite uniforme de laiton doré, de bois clair et de fer-blanc. Je préfère la plèbe, et je la suppose étrusque pour justifier ma préférence. Je vais me mêler aux gens de la campagne, aux Florentins qui traitent de leurs affaires, sous le ciel, rue de la Vigne Vieille et via d'Acqua, derrière la Seigneurie, entre San Firenze et le Bargello. Ventes et marchés au soleil, en plein vent. Ils montrent du grain, au creux de la main ; ils font le cours du blé, du vin et de l'huile. On ne se fait un chemin que pas à pas dans cette foule, tant elle est dense. Là, rien que des hommes : un beau peuple, fin et vif, brun et sec, les yeux brillants, le geste prompt ; tous, bien nippés, les vêtements nets, la chaussure luisante, le chapeau de feutre souple et propre. Leur parole un peu rauque chante : point de mollesse dans cet accent liquide et rond, rieur et caustique. Ces Florentins sont bien aux antipodes des Nordiques. Ils ont le mot salé, entre tous les Italiens. Ils abondent en injures pittoresques ; ils vont jusqu'à l'obscène le plus cru, ils y courent tout droit ; ils excellent à poursuivre le ridicule en mots

violents et satiriques. Leur tort est de trop donner aux termes sales : ils y noient l'esprit. Mais leur tour, leurs quolibets, leurs quiproquos, leurs « riboboli », comme on dit là-bas, sont plaisants : jusqu'au moment où quelque grossier faquin, bourgeois cossu peut-être, lâche une obscénité basse et dégoûtante, toute pareille à l'incongruité excrémentielle qui l'accompagne parfois, ignoblement.

FLORENCE admirable quand on la voit de la place où David de Michel Ange, armé de la fronde, s'adosse à San Miniato, est plus belle encore de Fiésole. C'est de là-haut qu'elle est le plus Fiorenza, à l'aurore ou au tard du crépuscule, quand les lumières de la ville s'allument une à une. De San Miniato, Florence est une proie merveilleuse à conquérir : David va la frapper au front du Dôme, et il n'aura plus qu'à passer le pont pour la saisir et la tenir dans ses bras. Mais à Fiésole, on est plus loin, dans un amour plus pur et plus calme. On n'envie pas de dompter cette créature si belle : on n'a de bonheur qu'à la voir vivre. Ni conquête ni proie, elle n'est telle qu'elle-même, ni victorieuse ni conquise. Elle vit dans sa pleine harmonie, et la suprême tentation est de se perdre en ce merveilleux accord, d'y entrer pour sa part. Heure passionnée où la lumière a une âme. Toute cette beauté rit à sa perfection : elle se complaît en soi, on se complaît en elle. La gloire de Fiésole « la colline de lune » : « Dal colle lunato », j'en vois deux ou trois raisons plutôt qu'une. Il y a le croissant dans son blason. Fiésole est posée en arc de Diane sur les deux seins de la hauteur, l'un penché vers l'Arno et l'autre sur le petit ru du Mugnone. Et enfin le clair de lune enchante le paysage, l'élève en hiver sur une voile bleue, et sur une aile de cendre presque

rose au mois de mai. La paix de Fiésole est chaste et souriante comme une novice : elle eût été bien amoureuse, si elle n'était promise à la sainteté. Sur la route de Florence à Fiésole, je double quelques écueils de tristesse. Voici qu'il faut laisser passer une ombre lourde : lentement, dans un rite funèbre, un long cortège suit les Frères de la Miséricorde qui portent un mort : ils le hissent au-dessus de leurs cagoules blanches et de leurs masques ; d'autres Frères tiennent dans leurs poings des torches qui fument, larmes de clarté lugubre dans la lueur du crépuscule. Pourquoi ces bonnes gens n'attendent-ils pas le milieu de la nuit pour jouer leur simulacre d'autodafé ? J'ai horreur d'un tel spectacle. Qu'il serait juste de garder pour le profond silence de l'heure qui précède l'aube toutes les funérailles et la conduite de l'infortuné au lieu de l'immuable solitude.

On passe non loin d'une ridicule citadelle en carton pierre ; et si la pierre joue le carton, qu'importe que le carton soit de la pierre ? Un nigaud est venu de Laponie, qui a voulu restaurer le château des Visdomini : comme on le donne pour avoir été bâti par les barons quelque trente ou quarante ans après l'an mil, le Lapon en a fait une espèce d'énorme forteresse à créneaux, dans le goût du Castel Sforza, pour tenir en échec la plèbe de Milan. A quoi sert ce fort, avec ses tours et son donjon ? à épouvanter les roses ? Son excuse est d'offrir un nid innombrable aux martinets et peut-être aux hirondelles.

Près de San Domenico, fausse ou non, la tradition qui place le DÉCAMÉRON de Boccace à la Villa Palmieri répond le mieux du monde à l'assemblée des charmantes jeunes femmes et des beaux Florentins qui devisent sur l'amour, les destins et la vie devant Florence en proie à la peste. Un peu à l'écart, toutefois, des morts et des mourants, ils peuvent se croire à l'abri du fléau ;

mais l'ombre de la mort est un lac au pied des doux jardins où ils se caressent en esprit, avant de gagner les bosquets du baiser et les alcôves de l'étreinte. Là-bas, là tout près, à moins d'une petite lieue, les morts et les vivants, dans une égale agonie, mêlent leurs bubons et les masques de l'épouvante. L'amour n'en est que plus ardent, le désir plus aigu entre les amants : sans en faire l'aveu, ils se hâtent d'aimer, dans la terreur d'être rejoints par l'ennemie ; l'écho de leur rire est une plainte brûlante ; et la caresse de leur sourire cherche à effacer de ces lèvres un peu tremblantes un souci trop visible au miroir de la mélancolie. Heureux amants, ils ont été sauvés par les caresses. L'air est plus pur, à mesure qu'on s'élève, de Florence à Fiésole. Mais où est-il plus voluptueux ? Et quel plaisir passe la volupté spirituelle ?

L'ART se fait oublier à Fiésole. Tout le bonheur de Fiésole semble fait d'ardeur mystique et de calme tendresse. Le plaisir est ce souffle frais, cette brise qui vient aux tempes et aux joues, ce doux petit vent pareil à l'eau caressante d'une prairie aérienne. La place où l'on dîne, piquée de petites lampes versicolores, n'est point troublée par l'odieuse musique des nègres ; on y échappe aux refrains écœurants qui font du monde entier une seule foire vulgaire, où l'on ne vit que pour suer son âme dans les bélements du ventre et le roulis des fesses. Au loin, on voit Florence qui s'allume, à la façon du ciel où naissent, pâquerettes, les étoiles. Tranquille et pieuse, Fiésole, le soir, prie pour Florence en tumulte. Sur les escaliers rustiques bordés de cyprès, sur les pentes de ce lieu sacré, on s'apaise et l'on contemple. On se délivre de toute critique. Il n'est paysage, d'où les cyprès ne bannissent

la vulgarité. La rêverie, parfum du silence, est toujours noble. Bientôt, la lune quitte l'écusson de Fiésole et monte dans le ciel.

* * *

*Nous fûmes à Fiésole
Par un soir rose et bleu !
L'amour prend peu à peu
Tout l'univers à soi,
Mais il faut qu'il s'isole
Pour enfin qu'on ne soit
Dans sa corolle
Que deux.*

* * *

CLOCHES, cloches, elles tintent argentines dans l'air d'argent. Ave, ave, cloches, cloches. Celles de Florence appellent celles de Fiésole. Les petites fiésolanes chantent la villanelle aux belles de Florence. Les voix du bronze florentin arrivent bien plus pures sur la colline : elles s'accordent dans l'espace ; elles n'ont plus ces tons rouillés et un peu faux qui tombent sur la ville. Les graves contraltos roucoulent de l'Arno, et les voix enfantines de San Francesco, de Santa Maria Primerana, de Sant'Alessandro et de San Domenico, semblent rire en tintant la Salutation Angélique. Toutes les cloches chantent-elles l'Ave à Maria ou aux amours que réveille le crépuscule ? Heure trop tendre, active sur Florence, et qui se promène en rayon de langueur le long des

collines. A l'appel des cloches, les belles de jour vont se faire belles de nuit. Le ciel, la ville et les coteaux s'enveloppent d'une mouseline de lumière : non pas un voile de vapeurs, même légères ; mais une onde de transparente clarté. Au bord du fleuve en cristal à boire, Florence tout entière se dresse en deux colombes amoureuses, qui gonflent leurs plumes roses et tendent l'une vers l'autre, dans l'heureux azur, pour s'y becqueter, les têtes bleu cendré de la Tour et du Dôme. Belle nuit au pigeon, bonne nuit à la pigeonne. Je m'en irai demain, à l'aube. La lune est au couvent depuis trois jours, et fait retraite en attendant de renaître vierge et toute neuve.

FLORENCE, adieu. Si vous étiez encore Fiorenza, je n'aurais peut-être pas la force de vous quitter. Mais on vit moins chez vous qu'on n'y cherche les passions de ceux qui vécurent : adieu, Florence, le plus beau des musées.

ANDRÉ SUARÈS.

PETITE PRÉFACE
AUX POÉSIES DE T'AU YUAN MING
TRADUITES PAR LIANG TSONG TAÏ

Le premier de sa race dont j'aie fait la connaissance, fut Monsieur Liang Tsong Tai. Il parut un matin chez moi, fort jeune et fort élégant. Il parlait un français très net, parfois un peu plus châtié que celui de l'usage.

Monsieur Liang m'entretint de poésie avec une sorte d'enthousiasme. A peine entré dans ce sujet sublime, il cessa de sourire. Il laissa même percer quelque fanatisme. Cette flamme rare me plut. Bientôt mon contentement se fit surprise : sitôt lus, et relus aussitôt, les feuillets que Liang me mit sous les yeux.

C'étaient des vers anglais ; c'étaient des vers français. Les premiers me semblèrent assez bons ; mais je n'osai me prononcer, car je n'osai me croire. Quant aux français, leur qualité était certaine.

A quoi le vîtes-vous ? pensera-t-on.

Dieu sait si mon état m'oblige à regarder des vers !

On m'en adresse chaque jour, comme s'il appartenait d'en juger à ceux dont ce fut le travail d'en faire ! Il y eut jadis, sans doute, quelques « vérités » ou principes communs, quelques exigences définies qui s'imposaient assez pour qu'une manière de science des vers existât, permît de trier les poèmes et de conseiller les auteurs. On s'accordait entre soi sur diverses finesses de métier et quelques difficultés cruciales. Il existait une convention pour la connaissance du Bien et du Mal. Mais tous les arts sont libres désormais ; personne n'y est plus expert que quiconque. L'antique distinction du Bien et du Mal est remplacée par ceci : *Génie ou non ?*

Je n'y vois point d'objection. Je trouve seulement assez remarquable qu'une époque dont on peut bien dire qu'elle s'est donné pour souveraine, et presque pour idole, la Technique ; qui se consume à organiser, articuler, rythmer, décomposer et recomposer tous les actes de fabrication ; qui ne parle que de contrôle, de tests, de standards, de spécialités et de spécialistes, — ait, au contraire, dans l'industrie des Lettres et des

Beaux-Arts, rejeté toutes méthodes transmissibles, toutes communes mesures, toutes conditions de comparaison universellement consenties. Mais l'art, dans l'opinion des modernes, est si étroitement associé à l'idée fixe de spontanéité, ou à une sorte de spiritualisme révolutionnaire, qu'un ouvrage qui ne respire je ne sais quoi de rebelle et de factieux est présumé peu intéressant. Ce n'est, au fond, qu'une convention de rupture et d'incommensurabilité qui se substitue aux anciennes, — avec cet avantage sur celles-ci qu'elle est simple et unique.

Cependant la tradition de juger existe encore, au rang de ces coutumes et de ces rites qui survivent à leur vertu. Comment juger sans lois ? — Et ensuite, comment se prononcer sur une œuvre, si l'on répugne à ne fonder son appréciation que sur l'impression d'un moment ? — Il faut donc se faire une règle simple et assez constante, qui ne peut, sans doute, qu'être arbitraire dans son principe, mais qui soit fixe, une fois choisie, — qui s'ajuste à des caractères de l'œuvre existant nécessairement dans toutes les œuvres, et

qui réduise le plus possible la part du sentiment personnel.

J'ai adopté le système de considérer sur toute chose, dans les textes qu'il faut bien que je juge, leur langage même, et son harmonie.

Ce n'est pas que je m'inquiète fort de la correction grammaticale toute sèche : orthographe et accords sont des observances de pure vanité, qui n'engagent pas les vrais intérêts du discours et qui n'ont rien à faire avec les valeurs vives de l'esprit. Elles n'importent qu'aux ambitions les plus restreintes. L'orthographe est enfant du hasard ; les accords n'ont rien d'essentiel : divers peuples s'en passent. Mais il existe un sentiment du poids et des puissances des mots, il existe une possession profonde, et comme organique, des fonctions de la syntaxe, un goût de l'enchaînement des formes, de la manœuvre des unités du discours et de la subordination des figures qui le composent : les percevoir dans un texte, c'est y lire un avenir d'écrivain.

Que s'il s'agit d'un poème, la condition musicale est absolue : si l'auteur n'a pas compté avec elle, spéculé

sur elle ; si l'on observe que son oreille n'a été que passive, et que les rythmes, les accents et les timbres n'ont pas pris dans la composition du poème une importance substantielle, équivalente à celle du sens, — il faut désespérer de cet homme qui veut chanter sans trop sentir la nécessité de le faire, et dont les mots qu'il offre suggèrent d'autres mots.

Ce système simple permet de conclure assez vite et assez raisonnablement Si l'on trouve dans un écrit une certaine conscience des ressources de la langue, de ses valeurs et de ses articulations ; si l'on y reconnaît aussi d'heureuses dispositions musicales, on peut penser qu'il y a dans l'auteur assez de sensualité et de force de construction ou de combinaison pour qu'il puisse songer sans démente à se développer en poète.

Je fus étonné, presque intrigué, de remarquer dans les essais de mon jeune Chinois la présence des bons symptômes que je viens d'indiquer. Ses vers étaient *positivement meilleurs* que la plupart de ceux que l'on me prie ou que l'on me somme de lire. J'y trouvai

quelque chose de plus. Ces petites pièces étaient visiblement écrites sous l'influence des poètes français d'il y a quarante ans. Il parut alors, entre le Parnasse et le Symbolisme, une recherche d'accommodement entre la rigueur extrême et l'extrême liberté ; et cet effort de composer l'architectonique des uns avec les musiques des autres conduisit ceux qui s'y complurent à étudier, inventer ou multiplier divers artifices parfois délicieux.

Quoique Chinois, et n'ayant que depuis peu appris notre langage, Monsieur Liang Tsong Taï semblait, dans ses vers et dans ses propos, non seulement instruit, mais friand de ces finesses fort spéciales. Il en parlait, il en usait étrangement bien.

Mais je trouvai bientôt que ma surprise était naïve. *Quoique Chinois...* Mais non ! *Parce qu'il était Chinois*, Liang nécessairement devait mieux qu'un Européen, mieux qu'un Français *moyen*, voire qu'un bachelier, — soupçonner, pressentir, déceler, tenter de surprendre et de faire siens ces moyens délicats, ces abus très précieux qui transforment le vil langage en matière d'opé-

rations exquisés, et en tirent des objets trop purs ou trop délectables ; font d'un mot une pierre rare ; et d'un vers, une structure définitive dont la perfection intrinsèque enferme un éternel événement d'incorrutable volupté.

La race des Chinois est, ou fut, la plus littéraire des races, la seule qui jadis ait osé confier le soin du gouvernement à des lettrés, celle de qui les maîtres se vantaient plus de leur pinceau que de leur sceptre, et plaçaient des poèmes dans leurs trésors.

Je sais bien que les Chinois n'ont pas fait assez de mathématiques ; malheureuse négligence dont ils pâtissent à présent ; et négligence inconcevable, car on ne conçoit guère comment leur esprit étonnamment ingénieux ne s'est pas laissé égarer du côté des nombres et séduire aux symboles. On dirait cependant à considérer certains travaux fort compliqués qu'ils exécutent en ivoire ou en bois très dur, qu'ils aiment à imaginer, et imaginent avec précision, des modèles de *continus*. Or les complexités de cette espèce intéressent une

science encore fort jeune, l'une des branches les plus difficiles de la géométrie. Mais il n'y eut pas de géomètres chez les Chinois, et leurs intuitions sont demeurées intuitions d'artistes ; elle n'ont pas servi de prétexte et de premier support aux développements logiques d'une pensée abstraite...

Ces réflexions me conduisirent à trouver enfin naturel que Monsieur Liang ait perçu dans notre littérature, presque aussitôt qu'il l'eût connue, ce par quoi elle s'apparente aux créations de l'art le plus subtil et le plus ancien des arts existants. Les Chinois passent pour inventeurs de raffinements de toutes sortes. On dit qu'ils amenuisaient l'amour comme les supplices, et exerçaient la matière morte ou vivante avec la même hardiesse, la même patience et les mêmes curiosités que l'Occident en dépensait sur les idées, dans ses déductions et ses analyses.

Un rejeton de cette race a donc de grandes chances pour être *sensibilisé* bien plus qu'homme d'Europe à l'endroit des recherches de jouissance les plus déliées.

Il me suffit maintenant de suivre un peu plus avant cette pensée pour aboutir au présent ouvrage. L'extrême du raffinement, en tous pays, à toute époque, en arrive toujours à une sorte de suicide : il expire dans le désir d'une suprême simplicité ; mais savante, et comme parfaite simplicité, pareille à la simplicité ruineuse d'un homme très riche qui se vêt, chez le tailleur le plus coûteux, de vêtements dont le prix est imperceptible à première vue, ou qui ne s'alimente que de fruits, que toutefois il cultive à grands frais dans ses campagnes. C'est qu'il y a deux simplicités, l'une primitive, et qui vient du manque ; l'autre, née de l'excès, et par l'abus désabusée. La fameuse simplicité des classiques, leur nudité composée, leur pureté si éloignée de l'innocence ne peuvent jamais paraître qu'après des temps d'abondance désordonnée et d'expériences thésaurisées, à la faveur du dégoût qui émane de trop de richesses et qui inspire de les réduire à leur essence. Dans les ouvrages qui se font alors, on s'abstient de les faire voir ; on préfère montrer ce qu'elles supposent.

Voilà ce que je reconnais dans les poèmes de T'au Yuan Ming, dont Monsieur Liang Tsong Taï nous offre cette aimable traduction ; et voilà ce qui m'engage à rapprocher cet antique poète des classiques anciens et de certains de nos français.

Voyez comme T'au Yuan Ming regarde la « nature ». Il s'y mêle, il en participe ; mais il ne songe pas à épuiser ses sensations. Les classiques ne font pas de ces descriptions qui supposent des yeux spéciaux de peintre, ou qui appellent tout le dictionnaire sur la scène. Un classique, même chinois, répugne à cette inhumanité, quelquefois admirable, qui, de précisions en précisions, ou de métaphores en métaphores, parvient à rendre les choses mille fois plus sensibles au lecteur qu'elles ne furent à l'écrivain par elles-mêmes, dans le réel. Ces artistes discrets contemplent les paysages parfois en amoureux, parfois en sages plus ou moins souriants. Ils se donnent d'autres fois pour amateurs de jardins, ou de pêche, ou de chasse ; ou simplement de fraîcheur et de quiétude. Il en est ainsi des Virgile et des La Fontaine chinois.

T'su Yuan Ming aurait aisément trouvé le *frigus opacum*, les *amica silentia* ; et quant au sombre plaisir d'un cœur mélancolique, il ne fait guère autre chose que nous le chanter. Il se peint quelquefois délicieusement soi-même :

*Je m'appuie sur la fenêtre, dit-il,
Je contemple dans ma joie mes branches favorites...
ou bien :*

*L'ombre s'épaissit ; cependant je m'attarde
A caresser le pin solitaire..*

Cette caresse va fort loin.

Les poètes, sans doute, perdent presque toute la substance de leur art dans les traductions ; mais je me fie au sens littéraire qui m'a tant surpris et ravi chez Monsieur Liang Tsong Taï pour m'assurer qu'il a tiré pour nous de l'original tout ce que permettait d'en tirer l'immense différence des langages.

PAUL VALÉRY.

ORAISON FUNÈBRE SUR SA MORT (I)

C'était en l'an Tin-Maou, au mois du mode Ou-I : la nuit était longue et glaciale ; un grand vent sifflait et soupirait ; des ombres de sarcelles traversaient le ciel ; l'herbe jaunissait et les feuilles se dispersaient. Maître T'ao allait quitter la grande Taverne où comme un voyageur il avait séjourné un instant, pour rentrer définitivement à son foyer. Ses amis pleuraient et se lamentaient. « Cette nuit », dirent-ils, « ses parents doivent s'assembler pour lui faire l'offrande des fruits délicats et une libation de vin clair. » Les visages autour de lui s'obscurcissaient ; les voix devenaient de plus en plus confuses.

(I) Le poète, longtemps alité, prévoyait sa fin et écrivait ce poème.

Ah ! le beau malheur ! le beau malheur !

Hélas ! des myriades de créatures qui habitent ce vaste globe et les infinies régions des cieux, ce fut homme que je vins à naître. — Cependant, à peine fus-je entré dans ce haut état que la Pauvreté devint la maîtresse de mes destins. Coupes et plats étaient souvent vides ; en hiver je n'avais que des vêtements d'été.

Pourtant, j'étais heureux : heureux lorsque je descendais la vallée pour puiser de l'eau ; heureux lorsque, courbé sous les fagots, je marchais en chantant. A l'ombre de la porte je travaillais du matin au soir. Printemps et automne se succédèrent ; il y avait de l'ouvrage aux champs et aux vergers. Ainsi, après labourage et semailles, culture et récolte, vint l'hiver. Je me délectais alors dans la culture des classiques et la musique de ma lyre. Et de même qu'en été je me baignais dans les ruisseaux, je me chauffais maintenant au soleil. Je m'employais sans trêve, mais n'éprouvais jamais la fatigue ; car mon cœur était en paix. Et c'est parce que je me réjouissais dans la volonté du ciel que je pus vivre jusqu'à mon grand âge.

Mais cette chose, la Vie, comme les hommes la chérissent ! Comme ils amassent les heures et les jours ! Il y a toujours quelque chose qu'ils craignent de ne pouvoir accomplir — quelque chose qui les rendra précieux au monde pendant qu'ils sont vivants et chers à la postérité quand ils seront morts. Mais j'allais droit mon chemin. Je ne me souciais de rien. Nul blâme ne pouvait me souiller ; nulle louange m'exalter. Le malheur vint, les désastres me pourchassèrent. Cependant je m'assis obstinément dans ma chaumière, buvant largement et composant mes chansons. C'est pourquoi aujourd'hui j'entre dans mon nouvel état sans regret et sans repentir — dans cet état où le chaud et le froid s'identifient, où l'existence et l'inexistence s'aplanissent...

Mes parents viennent à l'aube ; mes amis accourent avant qu'il ne fasse jour. Ils m'enterrent dans une plaine sauvage, afin que mon âme soit en repos. Longue et fatigante est la course ; la porte sépulcrale, désolée et lugubre. La cérémonie s'accomplit sans pompe. Sur ma tombe, ni statue ni stèle. Tout s'efface ! Tout s'éloigne !...

Les jours passeront. Le mois succédera au mois. Que

*m'importent alors les discours flatteurs et les élégies
pathétiques ? La Vie était dure. Mais la Mort ?*

Ah ! le beau malheur ! le beau malheur !

T'AO YUAN MING

(365-427 ap. J.-C.)

Traduit du chinois par

LIANG TSONG TAÏ.

LE CHRIST ET L'ÂME DU MONDE

(Relation d'un entretien)

A la Princesse Marguerite de Bassiano

L'entretien eut lieu dans la maison de notre poète. Vous la connaissez, je pense. Elle s'emplit chaque année davantage d'objets précieux, soit achetées ou apportées en hommage par des amis. En sa qualité de demeure d'un poète, il lui est arrivé déjà d'être célébrée : ce fut, il y a peu de temps, en des vers dont on ne peut dire qu'ils soient sans beauté ; mais leur sujet n'est point du tout clair. Ainsi n'est-il rien aujourd'hui qui ne souffre hiatus et séparation : la beauté et la chose, le poète et son héros, la demeure et l'homme. Il ne nous est plus donné de posséder qu'en désir et en inquiétude.

Et telle est justement une proposition de la philosophie de notre ami — philosophie que chaque mot forme à nouveau pour la désagréger ou même la dissoudre aussitôt — proposition venue d'un Saint Augustin sans Dieu et peut-être sans cœur !

Nous sommes en compagnie du poète Docteur X. Puisque vous l'avez rencontré, vous savez qu'il n'existe à ses yeux rien d'autre que la Science, ou, ce qui revient au même, des hommes cultivés ou incultes ; l'Histoire de l'Humanité, malgré tous les événements de ces dix dernières années, demeure à ses yeux un Progrès, qui va de l'inculture à la culture. Le Paradis, l'Eternité, bref, le Rare et le Précieux, s'incarnent, pour lui, dans le poète, dans le musicien, et peut-être aussi dans l'acteur ou le chanteur. Il ne m'aime guère : je ne suis pas l'un de ceux-là, ni ne m'efforce de le devenir.

L'entretien s'engagea bientôt entre nous trois. Je le reconstituerais ici, moins dans sa part dialectique, dans ses Pour et ses Contre, que dans ses progrès naturels, et dans sa structure, où la conclusion se trouve enfermée.

Le poète, qui marchait de long en large, parla le premier, dans le sens que j'ai indiqué : de la dernière chance, qui nous reste, d'une possession par la nostalgie ; de la victoire qu'un parfait miroitement intérieur

nous fait remporter sur la vanité, — car celui qui passe à l'ordinaire pour vain, y voit mal, ou de travers, et la plupart du temps n'y voit pas du tout. Il nous parla de son Monde qui, bienheureux ou infortuné, est un Monde de paroles, un Monde où la parole transforme l'objet. Il parla de l'équivoque naturelle à ce Monde, — équivoque qui tient à la parole — et de son partage — partage qui n'est à son tour que celui du poète lui-même, ainsi de suite. Il parla ensuite d'une idée très moderne, qui doit assurément tenir de près à notre conception de la gloire — conception parfaitement étrangère à l'esprit antique : c'est qu'il doit toujours exister, pour le poète que la parole vient partager en deux, quelqu'un d' « Unique » — le Saint, l'Homme d'action, César, — qui soit, plus que lui, poète ! Partant de là, il aboutit au sujet et au sens.

Car tel est son thème favori. Qu'est-ce que le *sujet*, si nous voulons nous en saisir ? Un miroir ! C'est encore un effet de la parole, qu'il ne puisse exister d'autre contenu que ce miroir qui nous représente et nous

reflète — et c'est encore à la faveur de la parole, et de sa vertu causale, que cette proposition est plus qu'un truisme pur et simple. Nous autres hommes, plus nous nous rapprochons les uns des autres, et plus aussi nous nous éloignons. Où trouver un contenu, hors de nous ? Où est la fin ? Où est le sens ? Tel est l'éternel problème, le problème invincible d'Hamlet. Or nous voulons nous éloigner d'Hamlet, et par là même du poète, et des mots, et de tout ce que John Keats, dans le plus beau de ses poèmes : *Ode à une urne grecque*, a exprimé de façon si neuve pour les hommes de son temps. Il ajouta que le poétique doit être congénital à l'âme humaine ; que le romantisme ne pouvait plus nous suffire, ou même qu'il était tout à fait privé de sens. Avant le poète, il y eut le mythe. Soit. Mais qu'est-ce qui répond encore aujourd'hui à ce mythe, après le romantisme, après le poète ? Est-ce un autre mythe ? Et qu'est-ce qu'un mythe ? Une métamorphose. Et comment après Kant y aurait-il encore place pour des métamorphoses ? Est-ce donc sortir du domaine des paroles que se métamorphoser, ou cher-

cher à se métamorphoser ? Y a-t-il une autre métamorphose, que celle qui tient aux mots ? Plus le désir nous prend de pénétrer dans l'âme d'autrui, et plus nous sommes épouvantés devant l'âme et la chair d'autrui : ici encore, ne faut-il pas, en un sens profond, tenir les mots pour responsables ? Existe-t-il une nostalgie, qui ne laisse place à une telle épouvante ? La nostalgie sans cette épouvante, ne serait-ce pas le véritable accomplissement, la mesure comble, la magie véritable ? Ne serait-ce pas la nostalgie du Dieu, de l'Etre surabondant, qui ne connaît pas en lui de partage ; le désir de Zeus pour Europe, lorsque le dieu se change en taureau ? Un tel désir, n'est-ce pas plus que du romantisme, plus que de la poésie, n'est-ce pas de la magie ?

MOI. — A ce propos : quel fut le sentiment de Zeus après sa métamorphose en taureau ? Celui d'un Dieu, ou d'une bête ?

LE POÈTE. — Ce serait une bonne question pour le père de Tristram Shandy.

MOI. — Mais non. C'est une question d'une grande

portée pour vous, pour moi, et peut-être aussi pour le Docteur, pourvu que nous tentions vraiment de dépasser la parole. Il n'y a d'ailleurs qu'un moyen : prenons les choses au pied de la lettre...

LE POÈTE. — Eh bien, c'était celui d'un Dieu, du Dieu qu'il était.

MOI. — Et le taureau, où le mettez-vous, Poète ? Prisonnier des mots que vous êtes ! Le taureau n'est pourtant ici ni un masque, ni un rôle de théâtre, ni une allégorie. Taureau signifie viande de taureau, goût de taureau, odeur et bonds de taureau. Il n'y a pas à sortir de là. Voyez quelle difficulté est la nôtre, dès que nous tentons d'abandonner le monde des mots. Vous ne seriez pas non plus en droit de me répondre : celui d'un Dieu et d'un taureau tout à la fois. Car les sensations ne se laissent pas additionner. C'est dans les mathématiques seules qu'une somme donne réellement naissance à un tout. Et vous oseriez encore moins prétendre que cet être ainsi métamorphosé éprouvait dans l'avant-train ou dans la tête des sensations de Dieu, mais de taureau dans l'arrière-train ; ou inversement :

taureau dans la tête et Dieu dans l'arrière-train. Auquel cas Zeus, empêtré dans ses difficultés intimes, ne parviendrait jamais à s'approcher d'Europe. Mais quelle serait l'attitude de la science devant notre problème — si du tout nous pouvons nous risquer à la consulter en telle matière ?

LE DOCTEUR. — La langue des sciences est le concept, qui seul établit, de lui-même à l'objet, un rapport univoque — ou mieux, qui seul fixe l'objet comme tel, ou se trouve du moins apte à le fixer. Les Grecs étaient monistes, dans le sens même où l'entend la science.

MOI. — Qu'appellez-vous monisme ?

LE DOCTEUR. — L'unité dans le sens le plus large du mot : unité des moyens et du but, unité de la conscience, unité des mobiles de joie, du désir, de la volonté chez tous les êtres vivants. Que pourrait nous apprendre d'autre le mythe du Dieu présent dans l'animal ?

MOI. — Il ne s'agit ici ni de concept, ni de doctrine. Il s'agit uniquement de forme.

LE DOCTEUR. — Il s'agit du Commun, du lien qui

unit — c'est-à-dire de ce que j'appelle le concept. Il s'agit — pour parler votre langue — de l'intérieur de la forme.

MOI. — A plus forte raison s'agit-il de forme. Car plus une forme est profonde ou intime, et plus elle est forme. Il faut bien l'avouer. Il faudra même dire, poussant plus loin notre pensée, que plus nous devenons profonds, plus tout nous devient forme. Ainsi sommes-nous liés à la création. Il s'en suit que ce n'est point le concept qui nous unit au monde des formes — monde infiniment existant, et par là même infiniment désirable — mais bien la connaissance en tant qu'elle est vie, et la vie en tant qu'elle est connaissance. L'union des deux est ce que les platoniciens ont de tout temps appelé l'immortalité. Car c'est suivant cette immortalité seule que l'unité de la vie et de la connaissance prend un sens — ou, pour parler plus exactement, l'immortalité n'est que le sens de cette unité.

LE DOCTEUR. — L'immortalité de la science n'est rien d'autre que le concept, et l'évolution a plus de

signifiante que la forme. C'est elle le concept supérieur ; je veux dire : il n'y a jamais eu qu'évolution ; il n'a jamais existé une éternité, ou un domaine de l'être, d'où cette évolution subite aurait jailli sur une proposition ou sur un mot prononcé. La soi-disant éternité ne vit que dans notre tête ; et précisément en tant que concept. Si nous faisons abstraction du concept, si nous renonçons à la mesure, l'évolution, elle aussi, devra cesser d'être ce qu'elle est, toutes choses deviendront rêve ou conte de fées, et la continuité, voire le temps, perdront tout sens et toute direction.

MOI. — Je vous suis reconnaissant d'avoir ainsi défini le rapport du concept et de l'évolution, et je comprends parfaitement que vous ne consentiez point à prendre mesure des choses qui s'écoulent, sinon dans leur relation à quelque point fixe, ou bien encore que ces choses ne puissent se maintenir si elles ne se rattachent à ce point fixe. Pourtant, à vous parler franc, je ne pense pas que l'abîme entre ce qui s'écoule et ce qui est fixe puisse être comblé beaucoup plus aisément que l'abîme qui existe entre le cerveau ou

le concept d'une part, et de l'autre l'objet comme tel. Mais je vous abandonne aujourd'hui ce dernier point. Sur le reste, je préciserai mon point de vue en rappelant les entretiens que j'ai eus avec un médecin très célèbre, aussi bon chirurgien que bon neurologue et psychologue, et dont les recherches comme les profondes tendances spirituelles avaient trait à ce qu'il appelait la localisation des sensations, ou mieux — car il n'admettait que deux sortes de sensations — à la localisation du plaisir et de la douleur dans l'homme. Il m'était impossible de lui faire admettre le fétichisme des mots sur lesquels se fonde un tel effort pour localiser ce qui n'est pas localisable ; et même je ne parvenais pas à le convaincre que, sur ce point précisément, — si tant est que ce soit un point — la psychologie se métamorphose brusquement en métaphysique, en sorte qu'il faut clairement décider si nous prenons l'une ou l'autre. Ce médecin remarquable manquait essentiellement de sens et d'organe pour la forme — et c'est pourquoi je devais abandonner tout espoir de lui faire comprendre que, s'il pouvait encore

être question, pour moi, de localisation, le seul point qui m'importât était celui où la douleur se change en plaisir, et inversement : pour m'exprimer plus clairement, le point où les concepts se détachent des choses. Car c'est ce point-là seul qui est, au centre de la forme qu'il interprète, le point où se rejoignent la réalité et l'imagination, où coïncident la parole et la chose. C'est le point mystérieux de la métamorphose, celui où le Dieu et l'animal, Zeus et le taureau, s'identifient. L'on pourrait aussi dire que c'est le point d'union du oui et du non ; car le oui et le non du monde se confondent là où le monde réel s'unit au monde de l'imagination. Il importe de le savoir, car ce n'est qu'à la condition d'admettre d'abord cette unité du monde réel et du monde imaginaire, de l'action et de l'interprétation, que nous pourrions comprendre la raison pour laquelle celui qui pénètre jusqu'à ce point, celui qui plonge, — c'est-à-dire qui cesse de localiser pour apercevoir la forme — et donc l'homme de l'imagination essentielle et existentielle, celui qui a trouvé son équilibre dans l'infini et qui ne cesse par suite à aucun

moment d'être important et significatif, cet homme enfin ne connaît point le refoulement ni le problème du refoulement, tandis que l'homme qui localise, s'il n'est pas absolument vide, souffre continuellement de ce soi-disant refoulement qui n'exprime qu'un état psychopathique, dû à l'absence d'imagination, de distance et de mesure. Soit dit en passant, mesure et imagination s'excluent ou s'empêchent mutuellement en tout homme qui localise, en tout « refoulé ». Pour l'homme normal, qui ne peut éviter d'être un « refoulé », fût-il l'enfant prodigue ou l'adolescent de l'évangile qui recherche la perfection — je ne cite que ces deux types opposés d'homme normal — l'imagination et la mesure ne prennent sens que dans leur rapport mutuel. Or, comme le plaisir et la douleur se trouvent être identiques au point de transformation et d'interprétation de la forme, ou, mieux, comme le plaisir et la douleur cessent en ce point d'être des concepts, il s'en suit qu'angoisse et désir se confondent. Ainsi la distinction des rêves d'angoisse et de désir, telle que la conçoivent les psychologues de la localisation, est

unilatérale, et par conséquent fausse en un sens profond. Non que l'on puisse nier l'existence de tels rêves : mais ils ne sont que les cas-limite d'un rêve de métamorphose plus profond, et doué de plus de puissance. C'est la première fois que je vous soumets cette idée et je désire l'illustrer d'exemples : je tiens depuis longtemps un journal de rêves, qui ne contient guère que de tels rêves de métamorphose. A mon sens, ce sont les seuls dignes d'être notés : ils abritent, avec le conte de fées, la légende et le mythe, toute la matière profonde de la poésie congénitale au genre humain. Mais écoutez le premier rêve, que je veux vous rapporter.

La scène se passe dans le jardin de la maison de mes parents, dans la Moravie du Sud : un gazon en pente, des acacias-du-Christ, et des arbres-de-Dieu. Là lumière n'est pas celle des après-midi d'été en Moravie, ni celle des Indes. Elle est exactement une lumière de rêve, privée, si je puis dire, de son caractère conceptuel ; c'est une lumière qui émane des choses mêmes.

Sur le gazon sont étendus plusieurs pythons de couleurs et de tailles variées, tels exactement que je les ai vus couchés, paresseux ou endormis, sur les marches de l'escalier qui descend jusqu'au Gange, à Bénarès, lorsque, sortant de mon canot, et passant entre eux, je posais mes pieds à terre avec précaution. L'un des serpents du rêve en tient un autre dans sa bouche, et le dévore lentement. Il n'y a guère que le bout de la queue de la victime qui dépasse. A ce moment survient derrière moi mon frère Félix, qui est mort depuis l'espace d'une génération. Avant même que je puisse le retenir il jette, comme il aimait à le faire — il le faisait d'ailleurs, bien différent en cela de moi, avec quelque maîtrise — il jette une pierre au milieu des serpents. Pour en faire tout de suite la remarque, c'est un trait significatif du paysage des rêves que les tons forts et les tons doux ne s'y mélangent pas, — et la terreur la plus folle y peut régner auprès de la paix et du calme sublime. C'est ainsi qu'à Pétersbourg, durant les après-midi d'une froide fin d'automne, j'ai vu l'ombre, en refusant de

se mêler aux rayons d'un soleil épuisé, évoquer le sentiment de l'irréel, et l'entière apparence du rêve. Quand la pierre eut été lancée, le serpent qui en tenait un autre à demi dévoré dans sa bouche, le laissa fuir : voici que tous deux glissent de concert, suivent avec les autres serpents la pente du gazon, puis demeurent allongés au bord d'un chemin caillouteux. Le miracle, qui me jette en rêve dans un étonnement, plus grand que toute terreur, tient à ceci : c'est que le même serpent, qui tout à l'heure avait aux trois quarts pénétré dans le ventre de l'autre, est maintenant allongé tout tranquille, paresseux et — si l'on peut ainsi parler d'un serpent — fort paisible, aux côtés de son frère et de son ennemi. Il m'est difficile d'exprimer la sorte de trouble que j'éprouvais durant ce rêve, et qui persista après mon réveil : c'était moins un trouble du sentiment qu'un trouble de l'esprit. Quelle unité du oui et du non ! et quel terrible saut de l'un à l'autre ! Quelle absence de concept et de décision ! Sacrifice et repas sont donc encore une seule et même chose, comme il arrive dans les

rites des primitifs ! Quelle absence de *moi* ! Quelle unité de la chose et du nombre ! Combien toute abstraction fait ici défaut ! Si Zeus est dans le taureau, la raison en est donc que le moi et l'âme ne sont pas différents ; il n'existe point de concepts ni d'abstraction ni de nombre dans le monde de Zeus, le Dieu ne pense que des choses ! Mais vous saurez mieux encore interpréter mon rêve, quand je vous aurai dit l'événement où il prend sa source — ce que je ferai volontiers, ne serait-ce que pour obvier de mon mieux aux malentendus habituels des psychanalystes. J'avais lu dans les journaux, il y a déjà longtemps, que deux pythons, de taille moyenne, avaient été apportés un jour dans un jardin zoologique de Londres ou d'ailleurs. Le matin suivant, quand le gardien entra dans la cage, il ne trouva qu'un serpent au lieu de deux ; l'autre avait été dévoré. Sans qu'il eût laissé aucune trace, sans qu'il en restât quelque morceau. Sans lutte. De deux, il s'en était fait un. Vie et mort ne diffèrent ainsi qu'aux yeux du *moi*, du moi dialectique. Du point de vue magique, elles sont une seule et même chose.

Du point de vue magique, oui et non sont identiques. De tout temps et chez tous les peuples, le serpent fut ainsi considéré comme l'animal *mystérieux*, l'animal magique, l'animal de métamorphose par excellence.

Je veux vous raconter encore un rêve de serpents, rêve d'angoisse selon toute apparence, un enfant même s'en apercevrait ; il n'est pas nécessaire d'être un psychologue de la localisation. Mais à travers cette angoisse perce le monde de métamorphoses qui nous ramène à des causes plus profondes. Un serpent me mord à la racine de la main. Je songe aussitôt à lier la blessure, pour que le poison ne pénètre pas jusqu'au cœur. J'arrache au plus vite ma chemise. Cette chemise dans ma main cesse d'être une chemise, et devient un drap, qui se met à grandir : je ne parviens pas à en trouver le bord, ce qui me permettrait de le déchirer, et pendant que je cherche ce bord dans une hâte fiévreuse, le drap devient de plus en plus grand, jusqu'à ce qu'enfin je me trouve assis sur une montagne de drap. En même temps s'accroît mon angoisse à la pensée que le

poison, si je n'arrive pas à lier le bras, va pénétrer jusqu'à mon cœur. Cependant ni la main, ni le bras ne sont enflés ; la blessure demeure telle qu'elle était d'abord. Elle est une blessure, rien qu'une blessure, ouverte comme un œil malicieux... Vous me demanderez : « Où voyez-vous donc là une métamorphose ? — Eh bien, c'est exactement dans la fixité que je la vois, dans l'Unité. Il n'y a là ni évolution, ni transition, ni causalité : il n'y a point là de phénomènes, au sens où l'entend Kant ; tout est chose. La blessure et le drap sont blessure en soi, drap en soi — pour ainsi dire, transformés en eux-mêmes. Voici encore un monde sans abstraction, sans nombre ni concept. Le concept est aspiré des choses. L'âme et moi ne sommes qu'un. Il n'y a point de disjonction. Il n'y a point de choix. Ainsi se fait l'unité du signe et de la chose, de l'image et de la chose. Le monde est image. Certains artistes parmi les élus — comme Paolo Uccello en Europe — ont peint de la sorte. L'art sublime des Chinois et des Japonais relève tout entier d'une idée qui se dégage des choses — et l'unité de l'image et de la chose y

devient manifeste. Le monde devient ici une image au sens le plus essentiel, le plus profond du mot. Il n'existe pas d'art plus éloigné de ce monde de métamorphose, de mythe, de rêve — tel que l'Asie nous le présente — que l'art baroque, l'art sans magie, l'art par excellence, l'art de la disjonction de l'être et du devenir, du nombre et de la chose, du moi et de l'âme. Ce qui y paraît métamorphose n'est que mutation, fleuve et fuite de phénomènes. Il n'y a rien du rêve, du mythe, ni de l'authentique métamorphose dans l'*Apollon et Daphné* du grand Bernini.

Mais je vous conte mon troisième rêve. Il y s'agit encore d'hommes et de bêtes. Une chambre et pourtant deux. Un tigre. Le tigre se trouve dans une cage, derrière de fortes barres de fer, et pourtant hors de la cage. Des hommes se trouvent devant cette cage, et se trouvent pourtant aussi dans une autre chambre où ils fuient le tigre. Tout à coup apparaît un jeune nègre d'un brun clair, aux lèvres d'un rouge vif, la tête ornée d'un turban tissé d'or, parfaitement délicieux à voir. Il tient à la main une arme de théâtre,

un fusil démodé, plus grand que lui. Il est aux genoux d'une jeune fille, qui n'était pas là tout à l'heure, ou plutôt que l'on ne pensait pas à remarquer, mais qui semble brusquement se trouver au centre. En rêve, les choses seules que l'on voit existent, et c'est pourquoi le monde du rêve est toujours image, et l'image est toujours Rêve ! Le jeune nègre donne en offrande le tigre à la jeune fille. Et voici qu'il arrive un instant merveilleux : il appuie sur la gâchette de son fusil, puis regarde et s'aperçoit qu'il n'y a point de balle dans le canon : le bleu du ciel y passe comme un saphir ; il referme, il appuie la gâchette, une détonation retentit ; le tigre reçoit la balle entre les yeux, mais il a déjà disparu ; et c'est une boule en forme de noix, un vieillard lascif, très noir, au crâne étroit en forme d'œuf et au ventre de grenouille, qui se tord à sa place. Mais le jeune nègre aussi a disparu. Je devine, il est dans le vieillard, et c'est dans le vieillard qu'il s'est atteint lui-même. Savoir et Être, en rêve, ne sont qu'un ; c'est pourquoi le jeune nègre est dans le vieillard, le vieillard dans le tigre, le Pur dans le Lascif ;

par conséquent l'Un est Deux, le Nombre Chose, l'Inanimé Vie ! (Mais non pas « l'Esprit ». L'Esprit, lui, est une synthèse que produit la conscience, le moi pensant de Descartes. Pour l'âme dans le monde des images, il n'existe que des morts vivants. En rêve m'apparaît un frère mort depuis longtemps, mais non son « Esprit » ; il vient à moi, et me remet son acte de décès en me priant d'y modifier les indications de date et de lieu.)

Je vais vous raconter un dernier rêve, qui recèle mieux encore les véritables qualités des métamorphoses de rêve, et qui supporte par conséquent plus difficilement l'explication banale des psychanalystes : Beaucoup de jeunes garçons m'entourent, certains d'entre eux sont près de moi ; il en est un que je connais ; seulement de vue, il est vrai, car je le rencontre chaque jour dans un des jardins publics de la ville. Il est remarquablement beau, de la même beauté voluptueuse que sa mère, que je connais aussi ; les autres garçons demeurent au second plan et s'y trouvent à peine visibles. J'ai l'impression qu'ils se ressemblent

tous, c'est-à-dire qu'ils ressemblent à ce garçon d'une beauté parfaite, qui se trouve devant moi ; et parfois il me semble même qu'ils ne sont tous que ce seul garçon du jardin public. L'horreur de l'événement vient de ceci : je sais, — je le sais et je le tais comme un péché — qu'ils seront tous tués comme du bétail, comme des agneaux, ou des veaux. Oh, je n'aperçois pas de bêtes, et je n'aperçois non plus aucun trait du visage, aucun mouvement de corps, qui puisse me révéler une bête dans ces garçons... Et pourtant, je sais que tous ces jeunes êtres ne sont que des bêtes, des bêtes métamorphosées...

Dans leur agitation, leur désordre, leur foule, leur mutisme effrayant, il y a quelque chose qui n'est pas humain. Je voudrais délivrer au moins quelques-uns d'eux du sort qui les attend, intervenir en quelque manière. Je voudrais délivrer ce beau garçon, qui ne sait rien et qui sait tout — mais moi non plus je ne suis pas libre, — car tel est le sens profond du rêve — je ne puis pas retrouver la parole logique, claire et précise qui aurait la vertu de séparer, en ces êtres

troublés qui me font face, l'humain du bestial. C'était bien cela : de même que le Monde de parole de notre ami le poète, suivant son propre aveu, est un monde scindé par le verbe, c'est parce que la parole leur fait défaut que les êtres se présentent ici les uns dans les autres. Tous les peuples de tous les temps se sont rendu compte que l'état naturel et primordial de l'âme était le rêve. Si nous pouvions nous représenter l'âme en elle-même, non revêtue d'un corps et par conséquent sans désirs, et sans « Esprit », c'est-à-dire sans aucun sentiment de la limite, elle ne pourrait exister qu'à l'état de rêve, métamorphosée, se métamorphosant et glissant d'une métamorphose à l'autre... Pour l'âme comme telle, il n'y a point d'Être dans le Devenir, mais son Être et son Devenir sont métamorphose et sont Rêve ! Ainsi l'âme ne cesse de se trouver en état de métamorphose, ou mieux les visions de l'âme sont toujours métamorphoses.

En ce sens dernier et profond il n'est pas d'image ni de forme qui ne tienne à une telle métamorphose : taureau, cygne, renard. « Dieu est en eux... » dit-on

dans le Monde de Parole et d'Idée des poètes. Dans le Monde de l'âme et de ses rêves, Dieu est le taureau ou le cygne, car leur être, quel qu'il soit est métamorphose. Et rien n'est moins image en ce sens que le phénomène selon Kant. Le taureau ou le cygne comme phénomènes ne sont jamais rien d'autre que taureau et que cygne, ils ne sont jamais Dieu. Telle est la différence entre l'image et le phénomène, et c'est pourquoi l'Art représente toujours des images, mais jamais des phénomènes, et c'est aussi pourquoi l'homme religieux a affaire aux images et jamais aux phénomènes.

Cet état de rêves et de visions est celui qui existe dans l'âme avant l'avènement de l'histoire ou antérieurement à cette période que la science nomme Évolution ; c'est l'état de l'âme avant le temps, avant le nombre, avant le Moi pensant. Il serait non seulement inexact, mais faux de tous points, de confondre, ainsi qu'on l'a fait de Rousseau à Schopenhauer, cet état d'âme de l'homme mythique, avec l'état de l'homme naturel — Rousseau et Schopenhauer étant d'ailleurs proches l'un de l'autre, moins par leur tem-

pérament, que par l'influence qu'ils ont exercée sur l'esprit humain. Schopenhauer a bien pu tenter d'éliminer la conception de l'âme et de lui substituer la Volonté. Mais le résultat le plus clair de la substitution fut une mythologie hybride : les « Nibelungen » de Richard Wagner. Il n'est personne à qui ne soit familière l'idée d'une harmonie et d'un accord entre l'état naturel et l'état de la société humaine ou celui de l'homme isolé — idée fort proche de la conception des Grecs et du monde antique, mais opposée à celle de Rousseau. Nous ne pourrions mieux définir ni mieux comprendre cette idée qu'en la considérant dans son opposition à notre conception romantique de la nature, qui a pour origine la conscience surchargée du chrétien, le « Moi » accablé d'un saint Augustin, d'un Pascal, d'un Rousseau, d'un Faust. Existe-t-elle donc vraiment, cette harmonie, entre l'état de la nature et l'état de l'homme, est-elle plus qu'une superstition ? Et faut-il dire que les mauvaises récoltes, les tremblements de terre, les inondations, bref toutes les catastrophes de la nature — sont, en même temps, les signes d'un

trouble de la société ou de l'individu ? Tous ces événements ne proviennent certes pas d'un « Moi » surchargé, mais bien de l'âme, de l'âme ignorante et prophétique. Non que l'âme les conçoive ainsi ! Il n'est pas de conception plus absurde que celle d'une âme subjective. Mais il convient de revenir là-dessus ; ce que l'âme en sa qualité d'âme se représente, ce que l'âme voit, cela EST, ou plutôt cela est âme, monde de l'âme, métamorphose. Une âme subjective est un non-sens, une absurdité, une incohérence, un effort des psychologues pour s'entendre avec Kant, une mauvaise métaphore pour le « sujet » de Schopenhauer, ainsi de suite... Le réveil de l'homme délivré de cet état de transformation, de ce monde de métamorphoses fut un des plus grands événements de l'Esprit : la tragédie grecque. Car c'est ici, et non pas dans la Musique que je découvre la naissance de la tragédie. Sous l'action du temps, du nombre et de l'individualité, l'homme et son destin sont nés du Monde des métamorphoses et des visions de l'âme et de la danse du Dieu. Mais l'âme de celui qui venait

ainsi de naître du monde des Mères, des Dieux ou des Pères et qui parvenait dans la révolte jusqu'à la neuve et fière compréhension de son « Moi », cette « âme » est devenue « Destin ». Le thème d'Œdipe, que les psychanalystes ont si impudemment et si absurdement exploité révèle plus clairement encore la survivance de ces anciennes métamorphoses et images de l'âme. Les Dieux pouvaient changer de nature, Zeus devenait cygne ou taureau et le fils pouvait aussi bien épouser sa mère de même que les Dieux avaient toujours pu avoir des enfants de leurs propres mères. Les deux thèmes relèvent du même ordre. Les naissances sont encore des métamorphoses. Or, la tragédie déchire et détruit cette Unité de naissance et de métamorphose. C'est précisément par le moyen du Temps et du Destin ! Dans l'Ame du Monde de l'antiquité à son déclin l'âme des rêves devint Esprit, Raison, Cosmos. Si nous savons ramener cette vaste conception de l'antiquité mourante : l'Ame du Monde des Stoïciens, aux rêves et aux vieilles métamorphoses de l'âme, elle atteint à une insondable profondeur. Avec l'apparition de l'Ame

du Monde l'ère des métamorphoses a pris fin. Dans le concept de l'Ame du Monde le monde antique se vide de sa substance, et s'épanouit. C'est contre cette conception qui figure la fin des métamorphoses, que se dresse le concept de charité du Christ. Ou mieux : le Christ se dresse contre l'Ame du Monde. (Je ne songe point ici à sa réunion avec Jésus crucifié.) Qui rejettera avec dédain la métamorphose — dans le sens qu'elle revêt pour des rêves — si ce n'est Celui qui Aime, au sens le plus élevé du mot ? car dans Celui qui aime s'affirme à jamais le Moi, l'Individu — celui qui ne sait plus où s'abriter, celui qui, arraché du sein de sa mère, est réveillé pour toujours, l'homme complètement éveillé, supra-conscient, l'homme entre les deux Mondes — c'est alors seulement que l'individu cesse d'être ce qu'il était auparavant dans le Monde des métamorphoses : un masque. C'est alors seulement que l'individu trouve son sens le plus profond dans l'Amour du Christ qui l'oppose à l'Ame du Monde. Le Christ est en même temps le Fils et le Vainqueur de l'Ame du Monde, semblable à Œdipe, qui fut

sanctifié par la suite à Colonne, fils, époux et assassin de sa mère Jocaste. Seulement l'amour et la lutte entre Œdipe et sa Mère sont liés au temps ; et par là même tragiques. Mais l'Amour et la lutte entre le Christ et l'Ame du Monde ne tiennent point au temps et ne sont donc pas une tragédie. Au contraire leur lutte consiste en ceci, que l'immortalité de l'Ame du Monde n'est pas l'immortalité du Christ et l'Immortalité du Christ n'est pas celle de l'Ame du Monde ; s'il n'en était pas ainsi, il n'y aurait pas de Mort.

RUDOLF KASSNER.

